



HAL
open science

**L'étranger proche : réflexions esthétiques sur une
enquête anthropologique à Catane, Sicile, de septembre
2020 à mai 2021**

Aude Legrand

► **To cite this version:**

Aude Legrand. L'étranger proche : réflexions esthétiques sur une enquête anthropologique à Catane, Sicile, de septembre 2020 à mai 2021. Art et histoire de l'art. 2021. dumas-03562161

HAL Id: dumas-03562161

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03562161v1>

Submitted on 8 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'étranger proche

réflexions esthétiques sur une enquête anthropologique

à Catane, Sicile, de septembre 2020 à mai 2021

Aude LEGRAND



CATANIA – Le port : carte postale des années 1960, *Catania, il porto*, Edizione S.Vitro, Catania


UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

Master 2 – *Théorie des arts et de la culture* – 2020 / 2021

sous la direction de Jacinto LAGEIRA et Gilles A.TIBERGHIEEN

*« L'anthropologue est quelqu'un qui témoigne à lui-même et aux autres,
par sa présence là-bas, que toutes les cultures sont "étrangères"
et que l'individu est "étranger" avant que d'être autre chose. »¹*

1 Franco La Cecla « L'antropologo è qualcuno che testimonia a sé e agli altri, con la sua presenza lì, che tutte le culture sono "straniere" e che l'individuo è "straniero" prima di essere qualsiasi altra cosa. » in *Il malinteso. Antropologia dell'incontro*, Laterza, 2005, p.116, (ma trad.)

INTRODUCTION

Il est question de distance à l'autre, aux autres. S'éloigner de ceux-ci, s'approcher de ceux-là. Une voyageuse a fait son sac, plein de souvenirs de chez elle et d'attentes envers ce là-bas qu'elle ne connaît pas, qui sera un autre chez elle, temporaire. Cette voyageuse, c'est moi. L'usage du « je » sera inévitable dans ce mémoire puisqu'il est envisagé comme un corps à corps avec le sujet qu'il ambitionne de traiter : *l'altérité*. Comment approcher une notion aussi vaste ? D'abord, par une démarche ethnographique, consistant à se mettre en situation d'étrangeté, être celle qui n'est pas d'ici, ne parle pas la même langue que les gens d'ici, ne ressemble pas aux gens d'ici. Posons le décor : Catane, une ville sur la côté Est de la Sicile, deuxième plus grande ville de l'île après Palerme¹. Je suis arrivée en septembre 2020 et partie huit mois plus tard en mai 2021. Pendant toute cette période les habitants de Catane vivaient sous les restrictions sanitaires liées à la pandémie internationale de coronavirus : se tenir à distances des autres, passer plus de temps chez soi. Comment se rencontrer dans ce contexte ?

Détours et cheminement de la recherche

D'une manière ou d'une autre l'étranger doit se lier aux autres, à d'autres qui vivent avec ou à côté de lui. Créer des liens humains semble une des voies possibles pour ne pas se sentir seul ou différent. Cependant comme l'écrit le sociologue Alfred Schütz « *ce qui fait défaut à l'étranger, c'est qu'il ne sait pas instinctivement trouver la bonne distance avec les autres.* » Nous sommes tous *un autre pour l'autre* et pour les autres, tout dépend où nous nous trouvons. Mon cheminement pour approcher ces questions fût long et plein de détours. Tout a commencé avec l'intérêt pour la notion d'*exotisme* et un questionnement sur le sens qu'elle pourrait avoir aujourd'hui. L'exotisme est souvent entendu comme une représentation de l'altérité, ou sensation intense d'altérité, qui excite l'imaginaire et souvent la création artistique. Après la lecture de Segalen et de plusieurs chercheurs en géographie qui travaillent sur la notion d'exotisme dans le monde contemporain j'ai peu à peu glissé vers une bibliographie proprement anthropologique. L'exotisme y semble un sujet aussi

1 À Catane, il y a 294 298 habitants au 31 décembre 2020, d'après l'ISTAT, Istituto nazionale di Statistica

omniprésent que tabou. Le désir répété de rencontrer l'altérité peut-il être considéré comme de l'exotisme ? Jusqu'à quel point l'altérité et l'exotisme doivent-ils être distingués, et qu'est-ce qui les relie ? Comment penser et comment représenter l'écart entre *l'autre imaginé* et *l'autre rencontré* ? Les mois ont passé et le temps a porté la réflexion ailleurs. Je me suis installée en Sicile pendant huit mois sans interruption². J'ai fait le choix périlleux d'intégrer cette expérience d'altérité à mon projet de mémoire. J'ai traversé l'expérience d'être étrangère : parler une langue étrangère, être loin de mes proches. La construction d'un entourage affectif a été central dans mon expérience. Et sans m'en rendre compte, je me suis entourée de personnes particulièrement curieuses de l'altérité et parlant pour la plupart quotidiennement plusieurs langues : exilés habitants à Catane, Catanais curieux, voyageurs et voyageuses... Ils ont tous en commun d'*habiter* dans le centre ville de Catane pendant la période où j'y séjourne. La ville est par définition l'espace du divers, de la cohabitation des différences et de l'interaction entre celles-ci. Cependant, en période de pandémie, ici comme ailleurs, les moments d'interactions sont freinés, l'espace public ne remplit plus son rôle d'espace de rencontre et de convivialité. Ainsi, les relations amicales que j'ai pu nouer à Catane se sont surtout développées dans l'espace domestique, ou bien pendant des promenades urbaines de jour.

Les début d'un terrain d'anthropologie urbaine

« *Même si les premières rencontres sont entachées d'incompréhensions, enfermées dans les formes protocolaires ou amorties par les courtoisies, elles n'en sont pas moins inévitables car le simple fait d'être humain et de se trouver dans le même lieu nous en rend d'une certaine façon dépendant.* »³ Ici Roy Wagner décrit l'arrivée de l'anthropologue sur son terrain, qui doit dépasser les difficultés liées à son statut d'étranger. Cette *dépendance* entre êtres humains qui partagent un même espace de vie est au cœur de nos questionnements. Notre espace de réflexion étant limité au centre ville de Catane, nous présumons que tous les habitants de cet espace ont au moins en commun de partager les mêmes lieux publics : rues, places, parcs... L'espace de la ville est le lieu de la complexité

2 De septembre 2020 à mai 2021 j'avais un contrat de travail comme assistante de français dans un collège public italien catanais que j'ai pu obtenir dans le cadre d'une bourse européenne.

3 Roy Wagner, *L'invention de la culture* (1975), Bruxelles, Zones Sensibles, 2014, p. 24

mais aussi et dans une certaine mesure de l'anonymat. Dans un contexte de pandémie comme celui que je traverse pendant mon séjour, l'anonymat se trouve-t-il amoindri dans la mesure où les personnes fréquentent plus leur ville et leur quartier ? Cette complexité est-elle simplifiée : moins de circulations, moins de rencontres, moins de confrontations ? L'objet central de notre recherche est bien celui de la *rencontre*, en italien l'*incontro*.

« *Incontro, ça pourrait être exactement l'opposé de ce que ça veut dire.* »⁴ me dit Angela, une Catanaise. En italien, *in contro* signifie souvent *en revanche*, mais pourrait être traduit littéralement en français par *en contre*. Le face-à-face qui caractérise la rencontre porte en italien la même ambiguïté que l'expression « *l'un contre l'autre* » qui peut autant se référer à une *embrassade* qu'à un *combat*. Tout dépend du contexte. En somme, le mot *incontro* porte en lui-même de fortes contradictions, plus que dans le mot français de *rencontre*. Ces contradictions internes sont aussi portées par le substantif *lien* d'où provient le verbe *se lier* qui prend une place importante dans notre réflexion. Le lien dans son sens premier correspond à l'idée d'attache constituant une *entrave*. Cependant le lien peut aussi s'avérer libérateur, dans sa dimension relationnelle. Or toute relation, tout lien affectif se développe dans un espace effectif, cet entremêlement entre le *lien aux autres* et le *lien aux lieux* est central dans notre approche. « *On passe notre temps à chercher à faire du lieu, parce que c'est un besoin, et les relations sociales sont là pour ça.* »⁵ C'est le lien aux autres qui rend nos villes habitables, qui tissent des rencontres et des souvenirs, pour Marc Augé c'est cela *faire du lieu*. Cependant aujourd'hui, l'omniprésence du numérique fait parfois perdre aux processus relationnels leur dimension située ou leur ancrage local et cela d'autant plus en temps de pandémie. Ma curiosité de départ consiste à expérimenter et observer, pour une durée limitée dans le temps (huit mois) et dans un contexte spatial pour moi étranger (le centre-ville de Catane), ce que me procure la rencontre de l'autre et ce que cette rencontre procure à celui ou celle qui me fait face. En tant qu'étudiante en esthétique, j'ai cherché à recueillir autant les sensations des autres que les miennes propres. En tant qu'étudiante en anthropologie, j'ai cherché à m'intéresser à ce qui dans mes interactions avec les autres pouvait relever de la culture.

4 « *Incontro potrebbe essere esattamente l'opposto di quello che vuol dire.* » entretien avec Angela, le 24 février 2021, à Catane, chez moi

5 Entretien de Marc Augé, avec Michel Agier, et Carolina Kobelinsky « Engager l'anthropologie : la colonisation, les prophètes, la mondialisation » in *Monde Commun*, n°3, 2019, Puf, p. 25

L'anthropologue et la culture

Dans son ouvrage général de référence *L'anthropologie* écrit en 1985 François Laplantine se propose de retenir une seule définition parmi les centaines possibles du mot *culture* : « *la culture est l'ensemble des comportements, savoirs et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ces activités étant acquises par un processus d'apprentissage, et transmises à l'ensemble de ces membres.* »⁶ L'étranger arrivant dans un nouveau pays ou aire culturelle se trouverait contraint d'apprendre ou tout du moins de comprendre ces *savoir-être* nouveaux pour lui. Cela pourrait renvoyer à la formulation la plus simple de la démarche anthropologique : observer et comprendre les savoir-être de personnes considérées comme culturellement différentes. L'anthropologue comme *étranger professionnel*⁷ est une figure de l'étranger parmi tant d'autres. Ce que l'anthropologue a de spécifique est qu'il se situe comme étranger conscient de l'être et plus encore désirent connaître et comprendre la société où il s'installe temporairement. Pour cela, il peut faire feu de tout bois : il prépare son voyage en lisant d'autres chercheurs qui ont travaillé sur les mêmes zones géographiques, ou sur les mêmes thématiques. Une fois arrivé, il recueille des données en écrivant, photographiant, enregistrant, dessinant. Libre à lui de trouver la ou les formes les plus à même de rendre compte de ce qu'il a vu et vécu. L'anthropologue est, volontairement ou non, un écrivain de l'étrangeté. Un étranger qui rencontre des étrangers. Comme le souligne Franco La Cecla (cité en exergue) l'anthropologue est celui même qui en se faisant étranger signale aux autres et à lui-même l'étrangeté de tout un chacun. Une étrangeté universelle en somme, à la hauteur de l'altérité de chaque être.

L'anthropologie peut être considérée comme la science de la culture, ou mieux, la science humaine qui s'intéresse aux faits de culture. Si nous mettons cela en parallèle de sa visée holistique⁸, nous pouvons émettre l'hypothèse que l'anthropologue et l'ethnologue peuvent être conduits à "*voir la culture partout*"⁹. De fait, une des définitions les plus connues de la culture a été formulée par Clifford Geertz et elle met en avant la dimension

6 François Laplantine, *L'anthropologie*, (1987), Paris, Payot, 2001, p.124

7 Roy Wgner, *ibid*, p.30

8 C'est à dire la volonté d'étudier l'homme dans sa *totalité*.

9 Nous reprenons ici, quelque peut involontairement le titre d'un article de Fred Dervin : « Do intercultural couples "see culture everywhere" ? », in *Civilisations*, n°62 , 2013

holistique que le concept de culture porte en lui-même. Pour lui, la culture est un « *modèle de significations incarnées dans des symboles qui sont transmis à travers l'histoire, un système de conceptions héritées qui s'expriment symboliquement, et au moyen desquelles les hommes communiquent, perpétuent et développent leur connaissance de la vie et leurs attitudes devant elle.* »¹⁰ La dimension symbolique de la culture mise en avant par Geertz nous laisse penser que la culture est difficile à comprendre pour quelqu'un qui serait extérieur. Pourtant l'étranger semble être le seul capable de voir saillir les différences, par effet de contraste avec ce qu'il connaît déjà. La culture peut être comprise comme un espace d'entente, de *compréhension mutuelle* qui permettrait aux individus de ne pas avoir à *explicitier* pour les autres leurs actes et leurs pensées, puisqu'ils seraient comme validés d'avance par la communauté culturelle à laquelle ils appartiennent.

Apprentissage culturel et métissage

« *L'expérience ethnographique n'est pas autre chose que ce travail de co-apprentissage par lequel, pour l'ethnologue comme pour ses hôtes, l'étrange devient familier. Cette unité de l'être humain s'incarne pour l'ethnologue dans l'amitié.* »¹¹ La rencontre semble une première étape vers ce qui pourrait devenir un processus d'apprentissage culturel. Apprentissage ou « *co-apprentissage* » comme le souligne l'anthropologue Alban Bensa, éminemment présent dans le cadre de la rencontre ethnographique. Car l'apprentissage ne peut se faire que par *interaction* entre être humains, qui se transforment dans le meilleur des cas en relations amicales. Celles nouées par l'ethnologue avec les personnes qu'il rencontre lors de sa recherche semblent la clef de l'apprentissage culturel qu'il réalise. L'expérience de la *rencontre* est un moyen – si ce n'est le seul – pour dépasser les *a priori* et les préjugés culturels voire racistes. La posture opposée à celle qui pense la culture comme un apprentissage pourrait être nommée dans une certaine mesure *culturaliste*, soit : « *La culture est une prison* »¹². Au contraire, la culture de l'homme est une construction, un apprentissage et non pas une chose innée reposant sur ses

10 Clifford Geertz, *The interpretation of Cultures. Selected Essays*, New York, Basic Books, 1973, p.89 (cité et traduit dans David Berliner, *Perdre sa culture*, 2018, Bruxelles, Zones Sensibles, p.127)

11 Alban Bensa, *La fin de l'exotisme*, Toulouse, Anacharsis éditions, 2006, p.117

12 Alban Bensa, *ibid.*, p.117

gênes ou encore ses caractéristiques physiques. Si la culture était une prison, on ne pourrait ni comprendre, ni apprendre une autre culture. On ne pourrait pas se lier d'amitié avec un étranger, on ne pourrait pas même être bilingue ou polyglotte. Personne ne pourrait avoir plusieurs cultures, pas même un enfant né d'une union « mixte ». À Catane, le hasard du terrain et des rencontres a fait que je me suis liée d'amitié avec plusieurs couples dit « mixtes », entendus comme couple composés de partenaires avec des nationalités, langues ou religions différentes. Le couple mixte est parfois appelé couple *interreligieux* ou *interculturel*. Cette étiquette de *couple mixte* est problématique, mais j'ai souhaité la questionner dans le cadre des entretiens mené au printemps 2021 à Catane. Sur les dix personnes interrogées, sept vivaient alors dans une relation stable dite *mixte*. Cette dimension de la relation amoureuse s'est imposée peu à peu comme une possibilité d'approfondissement ou de diversification de mes questions sur le rapport à l'altérité, et à l'altérité culturelle. L'amour rend-il la culture omniprésente au quotidien ou la fait-il disparaître ? Cette deuxième proposition donnerait des allures de mirage à l'altérité culturelle : plus on s'en approche plus l'altérité culturelle s'éloigne.

Se rencontrer : réflexivité ou réciprocité ?

« *L'étranger est quelqu'un qui ne fait pas partie des différences connues. L'étranger habite le malentendu des autres, entendu comme ignorance et préjugé. Il se fait une place entre deux stratégies opposées : l'indifférence et l'exotisme. En ce sens la relation avec l'étranger est une relation paradigmatique de la connaissance réciproque.* »¹³ L'étranger se présenterait donc comme un être dissonant, créateur et récepteur de malentendus. Il se fait remarquer des autres tout autant qu'il les observe, et se trouve lui même observé de ces autres qui le trouvent si remarquable. « *Ils [les écrivains d'impressions de voyages] ont dit ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont senti en présence des choses et des gens inattendus dont ils allaient chercher le choc. Ont-ils révélé ce que ces choses et ces gens pensaient en eux-mêmes et d'eux ? Car il y a peut-être, du voyageur au spectacle, un autre choc en retour*

13 « Lo straniero è qualcuno che non fa parte delle differenze conosciute. Lo straniero abita il malinteso altrui, inteso come ingnoranza e pregiudizio. Egli si insedia tra due strategie opposte, l'indifferenza e l'esotismo. In quetso senso il rapporto con lo straniero è un rapporto paradigmatico della conoscenza reciproca.» Franco La Cecla, *ibid.*, p. 107, (ma trad.)

dont vibre ce qu'il voit. »¹⁴Cette proposition de Segalen dans son *Essai sur l'exotisme* fait appel à une description plus complexe du choc entre le voyageur et ceux qu'ils rencontre. Ce face à face de deux altérités, Segalen le nomme volontiers *choc exotique* dans le sens plein qu'il veut donner à cet adjectif : « *L'exotisme universel. Le pouvoir de concevoir autre.* »¹⁵ Que cherche le voyageur dans son voyage et que découvrent ceux qui le rencontrent ? La question de la réciprocité et de l'échange est au cœur de ma démarche présentée comme une *expérience dialoguée* qui inclut et pense avec la parole d'habitants de Catane. Le sens d'*expérience dialoguée* est double : c'est ma propre expérience que je mets en dialogue avec le point de vue d'autres personnes, et cette méthode dialogique est en soit une expérience. Ce dédoublement est aussi présent dans le verbe pronominal qui ouvre le titre : *se rencontrer*. Le verbe précédé du pronom "se" peut avoir un usage réfléchi ou réciproque : dans le premier cas il s'agit d'une action que le sujet fait sur lui-même, dans le second, d'une action à la fois accomplie et reçue par chacun des acteurs. Se rencontrer soi-même donc, ou se rencontrer l'un l'autre. La version réfléchie renvoie à un *topos* de la littérature du voyage, à la figure du voyageur qui en voyageant ailleurs apprend à se connaître lui même¹⁶. Cette dimension est présente notamment dans les annexes écrites reprenant des extraits du journal de terrain et de diverses notes manuelles rédigées pendant mon séjour, qui font part à la fois de mes observations et de mes ressentis. La version réciproque de *se rencontrer* est présente dans la méthode relationnelle qui est au cœur de ce travail et de cette expérience. C'est en me liant aux autres à Catane que j'ai appris à vivre dans cette ville et à m'y sentir bien. C'était donc un processus inhérent à mon séjour, mais j'ai fait le choix d'en faire un objet d'étude. Comment ai-je créé des relations à Catane ? Comment les autres accomplissent et conçoivent les rencontres dans cette ville, tout particulièrement en temps de covid ? Dans ce processus relationnel les entretiens ont une place toute particulière.

Les entretiens : parler, écouter, écrire

Avant d'arriver à Catane, je pensais travailler sur les relations entre les Catanais et les étrangers. Très vite ce dualisme me sembla pauvre et peu révélateur de ce que peut être la

14 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana. 1994, p.36

15 Victor Segalen, *ibid.*, p.38

16 Voir notamment le chapitre 25 (pp. 118-122) « *Moi-même et l'autre* », de l'ouvrage de Victor Segalen, *Équipée*, [1929], Paris, Gallimard, 1983

complexité d'une ville et des individus qui y habitent. Il sembla évident qu'il me fallait interroger des personnes de différents quartiers, âges, sexes, origines. Ayant peu à peu tressé des liens avec différents groupes et personnes dans la ville il me parut évident que c'était avec ces personnes que je voulais parler. D'abord parce que la confiance qui nous liait offrirait un échange riche. Ensuite parce que ces personnes avaient déjà connaissance de mon mémoire et de ma démarche d'observation ethnologique dans la ville de Catane. Au début je présentais mon travail comme une recherche sur l'intégration culturelle à Catane. Bien qu'étant mal à l'aise avec cette expression, je voyais qu'elle faisait réagir, parler, débattre. Et qu'après tout elle laissait entendre que mon enquête concernait les rapports humains, même si l'expression *intégration culturelle*, tant utilisée par les institutions publiques et les médias tend à perdre son sens relationnel. « *En fait, beaucoup de gens parlent d'intégration, mais, je veux dire... ils ne connaissent même pas un étranger.* »¹⁷. Comme le souligne Angela, l'intégration devrait reposer sur des rencontres avec ceux qu'on nomme dans une situation donnée et d'un point de vue donné « *étrangers* ».

Les entretiens, comme indiqué en note de bas de page dans le corps du texte se sont toujours déroulés chez moi ou chez les personnes interrogées : point de tiers lieu à disposition. Encore une fois, la pandémie a conditionné l'enquête : j'ai noué des liens de sympathie ou d'amitié avec les personnes en amont des entretiens. Après les entretiens, les relations continuent de suivre leur cours, se trouvant souvent renforcées par ces échanges. Après chaque entretien, je passais des heures encore avec la voix de mon interlocuteur dans les oreilles, pour retranscrire mot à mot notre échange en italien. Enfin, il s'agissait de relire les dix entretiens pour en extraire les fragments qui me semblaient les plus marquants et riches à analyser ou à confronter avec d'autres extraits. Dans le corps du texte il me fallut aussi traduire ces fragments de l'italien vers le français (à l'exception d'un entretien en français). Le processus de traduction ouvre d'autres pistes, et est un processus de réflexion en lui-même. L'expérience catanaise est donc littéralement *dialoguée* car construite sur ces discussions entre moi et mes interlocuteurs, puis sur une mise en dialogue dans le texte entre les différents points de vue sur les mêmes questions. Une forme de tissage qui nous rappelle l'étymologie du mot *texte*. La méthode de ce mémoire est donc décidément relationnelle et dialogique. Ce mémoire est envisagé comme un dialogue des regards, une discussion

17 « *Di fatto, un sacco di gente parla d'integrazione, pero, cioè... non conosce manco un straniero* »
entretien avec Angela, le 24 février 2021, à Catane, chez moi

construite à partir des points de vue des cinq femmes et des cinq hommes avec qui je me suis entretenue. Puisque les discussions ont suivi le même canevas¹⁸, certaines réponses se font échos. Il s'agira donc de penser à partir de *la parole des autres* mais aussi avec des écrits de chercheurs et penseurs de l'altérité. La dernière ressource est mon carnet de terrain. La force de la démarche ethnographique repose sur cette observation active de la réalité dans laquelle on se trouve immergé. La prise de note quotidienne impose de nombreux moments de solitude, et un travail de distanciation régulier qui peut parfois accentuer la sensation d'être en décalage avec les lieux et les personnes qui nous entourent. J'ai cherché à diversifier les formes d'écritures : en parallèle du carnet de terrain, j'avais des carnets où j'écrivais à la main, plus personnels, plus libres, parfois proches des impressions de voyages, de simples descriptions de lieux ou de moments. En réalité, même si ces deux formes d'écritures se situaient dans deux espaces différents, elles s'influencent et se contaminent l'une l'autre.

L'ethnologue est *celui qui écrit l'altérité*. Au risque de la figer sans doute. Il doit trancher, dire ce qu'il a vu et construire un modèle culturel à partir de ses observations. Ma recherche se situant dans un espace urbain : il s'agissait donc de trouver des questionnements transversaux liés à cet espace urbain où je vivais, à défaut de me restreindre à une zone spécifique de la ville. Mes quatre thématiques de travail furent les suivantes¹⁹ : 1. De quel ordre est le lien entre la ville à ses habitants ? 2. Quel rapport entretiennent les habitants avec la diversité de langues et cultures qui existe dans cette ville ? 3. Comment les habitants se rencontrent et se parlent, au-delà de cette diversité ? 4. Comment les couples mixtes se sentent perçus dans cette ville, et comment vivent-ils leur relation de l'intérieur ? Même si ces questionnements peuvent sembler vastes, ce sont ceux-là mêmes qui ont traversé tous les entretiens. Ces questions sont nées de mes propres sensations d'étrangère dans cette ville. Qu'est-ce qui unit ces quatre questions ? Sans doute la notion d'*altérité* et celle de *lien*. Qu'est-ce qui lie les êtres les uns aux autres dans cet espace urbain ? Comment est-ce que, en tant qu'étudiant en anthropologie, je parviens à me lier aux autres tout en gardant une distance suffisante pour observer et analyser les situations ?

18 En annexe, la grille d'entretien en français et italien que j'ai soumise à tous mes interlocuteurs.

19 Les grilles d'entretiens (en français et italien) sont disponibles en annexes.

Distance et atopie : l'anthropologue comme étranger

« C'est par approximation qu'on peut dire que l'ethnologue arrive sur son lieu d'enquête en tant qu'étranger, ou qu'il se caractérise par l'éloignement de son regard. L'étrangeté de l'ethnologue (comme du sociologue) n'est pas une donnée, mais un objectif. Il me paraît ainsi que l'extériorité de l'ethnologue n'est rien d'autre qu'une idée régulatrice de sa pratique, un but à atteindre. »²⁰ Pour l'anthropologue Michel de Naepels, la distance de l'ethnologue – mais aussi du sociologue qui choisit de se rendre sur un terrain pour enquêter – ne va pas de soi. Cette prise de position semble aller à contre-pied des représentations classiques (ou exotiques) du travail de terrain. Cela est sans doute lié au fait que Naepels est un anthropologue contemporain qui ne considère plus le terrain anthropologique comme un espace forcément *exotique* ou même lointain. En ce sens, il se permet de placer sur le même plan l'ethnologue et le sociologue qui se rendent sur un terrain. Aujourd'hui l'ethnologue et le sociologue peuvent faire un terrain dans leur pays ou région d'origine.²¹ Pour Naepels, d'un point de vue pratique, le chercheur ne pourra parvenir à une position d'extériorité qu'en naviguant entre plusieurs groupes et individus dans la société qu'il observe. Sur le terrain, le chercheur doit rester souple et ne pas se faire happer par un réseau social, et ne pas être perçu par les autres comme situé une fois pour toute. « Je propose d'appeler cette position finale, idéal de toute enquête, l'atopie de l'ethnologue — qu'il ne faut nullement confondre avec une impossible (et d'ailleurs peu souhaitable) non-participation. C'est pour moi un horizon, qui ne distingue nullement l'ethnologue du sociologue, et qui décrit la transmutation de l'exigence d'objectivation propre aux sciences sociales dans la réalité de leur fabrique, l'enquête. »²² L'atopie vient du mot *ἀτοπία* en grec ancien, signifiant littéralement *sans lieu*. Platon qualifie parfois Socrate de *sans lieu*. Il a un regard extérieur et critique sur la cité, il est en quelque sorte, un *outsider*. Sans doute cette position est commune à toute approche critique, scientifique, et peut-être même artistique. Pour émettre un discours sur la société, il faut prendre un peu de distance afin de pouvoir l'observer. Naepels souligne que cette distance n'implique pas une « *non-participation* » mais bien un

20 Michel de Naepels, « Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique », in *L'Homme*, 148, 1998, p. 192

21 Je me suis parfois demandé si Catane constitué pour moi un terrain *exotique* ou *endotique*, sans vraiment répondre à la question. Sans doute les deux à la fois. Exotique de part sa distance géographique et son climat, endotique car la langue m'était déjà familière, et que la France et l'Italie ont beaucoup en commun.

22 Michel de Naepels, *ibid.*, p. 193

continuel changement de place et donc de point de vue sur le monde observé. Ce changement de position, j'ai pu l'opérer en fréquentant simultanément des réseaux amicaux différents²³.

« *Ce qui donne son caractère privilégié à la première étape d'une mission, c'est que la distance est à son maximum, et que l'ethnologue sait qu'il devra recréer inlassablement cette distance tout au long de sa vie quotidienne.* »²⁴ Michel et Françoise Panoff semblent dans une certaine mesure s'accorder avec Michel de Naepels sur le caractère artificiel de la distance que l'ethnologue a avec les personnes qu'il rencontre, et de l'effort incessant fourni afin cette distance soit maintenue tout au long de l'enquête. Le début de l'enquête serait comme un moment privilégié d'étrangeté, sentiment qui ne cessera de s'estomper jour après jour pour le chercheur de terrain. « *Pour le moment encore, l'Autre s'impose à lui comme tel, sans qu'aucun précédent vécu n'amortisse le choc de la rencontre.* »²⁵ Pour conserver un regard étranger, le chercheur devrait continuellement poursuivre cet effort distancié pour demeurer *atopique* en changeant de groupes et en rencontrant de nouvelles personnes, provoquant ainsi sans cesse « *le choc de la rencontre* ». Cette mobilité peut sembler contradictoire avec la vocation qualitative de l'ethnographie, qui réclame un approfondissement des situations observées et des entretiens parfois multiples avec les mêmes personnes. Cette *atopie* est régulatrice et nécessaire pour éviter toute forme d'enfermement du point de vue de l'ethnologue vis-à-vis des personnes qu'il fréquente et inversement. Le risque est bel et bien de *réduire l'autre à des représentations* auxquelles il se conformerait. D'où l'intérêt pour le chercheur de préparer son terrain et de bien formuler et prendre en note ce qu'il imagine *a priori* du lieu où il va se rendre et des personnes qu'il va rencontrer. « *Mais pour qu'il y ait une distance, encore faut-il être deux.* »²⁶ Si le manque de distance peut provoquer une cristallisation du point de vue de l'ethnologue sur la population qu'il étudie, cela peut aussi avoir lieu dans le sens inverse. Les personnes observées peuvent assigner l'ethnologue à un rôle ou l'assimiler à un groupe social. Ce phénomène s'appelle en ethnographie l'*enclichage*. Dans mon cas, travailler dans une ville relativement grande semble me tenir *a priori* à l'écart de l'enclichage, car la vie urbaine me

23 Se référer en annexes au *schéma des liens amicaux et de sympathie à Catane*

24 Michel et Françoise Panoff, *L'ethnologue et son ombre*, Paris, Payot, 1968, p.24

25 Michel et Françoise Panoff, *ibid.*, p.24

26 Michel et Françoise Panoff, *ibid.*, p.28

permet de garder une certaine distance et un certain anonymat²⁷. Le tissage relationnel que j'ai pu opérer à Catane, même s'il a pu mettre au jour quelques conflits préexistants à ma présence, m'a surtout permis, encore une fois en croisant les regards, d'approcher la complexité des liens entre les personnes et des groupes de personnes dans cette ville. Il s'agit d'une construction et d'une compréhension progressive qui s'inscrit dans le temps, à l'image du développement des relations humaines.

Observer des liens dans le temps et l'espace

Quelque part, ce mémoire pose la question suivante : peut-on observer les liens entre êtres humains ? Est-il possible de voir l'attachement affectif que des individus entretiennent entre eux dans le centre ville de Catane ? Du fait de la pandémie, le rapport à l'autre est bouleversé : "distanciation sociale" (qui est une distanciation physique), impossibilité de sortir du territoire de résidence. Ce blocage physique et spatial limite le nombre de personnes que nous pouvons fréquenter : nos relations sociales et amicales sont déterminées par la distance kilométrique et la distanciation des corps dans l'espace public. Ce qui, en somme, empêche d'être *en présence* des personnes proches affectivement qui se trouvent loin spatialement. Pour ce qui est des personnes proches spatialement, la possibilité de se fréquenter existe mais réclame de la confiance ou une proximité affective préexistante, dans le sens où on se voit souvent obligés de se retrouver les uns chez les autres et non plus dans l'espace public. Dans quelle mesure il est possible de créer du lien avec Catane et ses habitants en temps de pandémie ? Dans un premier temps il faudra planter le décor spatial et urbain de ce travail : Catane, le centre historique. Je réside pour ma part en plein centre historique, entre l'abbaye des Benedettini et la Piazza Duomo (confère carte en annexe n°3, l'étoile bleue représente mon lieu de résidence). Ce premier chapitre espère répondre à plusieurs objectifs : familiariser le lecteur avec le centre-ville tel qu'il est parcouru par un piéton, comprendre les dynamiques sociales et culturelles ainsi que les rituels qui rythment la vie du centre (même pendant la pandémie), comprendre comment en tant qu'étrangère j'ai appris à habiter cette ville. Cette découverte spatiale et sociale du centre repose sur ma propre expérience et celles de mes interlocuteurs. La période d'observation s'étend de fin

27 Cependant en observant le schéma de mon réseau amical on voit bien que certaines branches se renforcent par interconnaissances.

septembre 2020 à fin avril 2021. Quelques évocations de la ville avant covid sont permises par des témoignages de certains de mes interlocuteurs. Pour le reste, je suis arrivée à Catane sous covid et l'ai quittée de même. Dans un deuxième temps, il s'agira d'analyser les liens affectifs qu'ont mes interlocuteurs avec cette ville et ses habitants, mais aussi leurs attaches *ailleurs*, en dehors de Catane. Ces attaches font que certains d'entre eux reviennent toujours dans cette ville comme à un port d'attache, et d'autres désirent un départ prochain. Ensuite, dans la troisième partie il sera question de la place du langage et de la parole pour les habitants avec qui je me suis entretenue. Cette partie inclura aussi une réflexion sur la communication à distance qui prend une place remarquable dans le quotidien sous covid, et qui semble compenser un manque de vie sociable par ailleurs. Enfin, la réflexion se concentrera le sens que prend l'altérité et en particulier l'altérité culturelle pour des couples mixtes vivant à Catane.

Anthropologie et esthétique

Peut-être n'est-ce pas un une thèse que ce mémoire propose, mais bien des observations et réflexions qui s'entremêlent et se répondent, se questionnent aussi. J'ai une position explicite dans l'enquête, celle d'une étrangère de fait, atterrie dans cette ville en septembre, désireuse de comprendre quelque chose des relations à Catane entre les étrangers et les locaux. Pour dépasser cette approche binaire et distanciée j'ai choisi de me mettre en jeu, et de considéré ma place dans la ville ainsi que le réseau relationnel construit ici, malgré la situation sanitaire, et, quelque part grâce à celle-ci. Le fait que je n'ai pas pu rentrer en France et que mes proches n'aient pas pu venir m'a permis de m'investir d'autant plus affectivement à Catane²⁸. L'enquête sous forme d'entretien m'a aussi permis de développer les relations individuelles avec des personnes que j'affectionne à Catane. Cette dimension affective donne une dimension qualitative aux échanges. Parmi les personnes que j'ai interrogées, nombreuses vivent en couple et certaines avec des enfants : les inviter à une discussion en tête-à-tête fût un moment très singulier en regard de nos échanges habituels. Qu'y-a-t-il d'esthétique dans ma démarche ? La relation à l'autre est un enjeu esthétique en

28 À l'exception de la présence de mon compagnon à Catane pendant les deux semaines des vacances de Noël. Cette période a été comme une parenthèse dans mon travail à l'école et mon travail de terrain (et cela d'autant plus que les restrictions sanitaires étaient renforcées pendant les fêtes). Cette situation m'a cependant permis d'expérimenter la place *interprète* afin de faire le lien entre mon compagnon et des personnes catanaises.

soi. L'approche de sujets comme l'amour, l'amitié, ou encore la place du langage dans ces relations amène à penser la qualité esthétique de l'échange (aussi bien lors des entretiens que dans les relations amicales elles-mêmes). La place importante que prend la parole des personnes avec qui je me suis entretenue apporte, d'après moi, une dimension esthétique dans l'écriture même. Les choix de retranscriptions puis de traductions visaient à rester proche de la voix : rendre compte des hésitations, balbutiements de la pensée. Quelque part, ces retranscriptions tentent de restituer une dimension émotionnelle, tout en restant lisibles pour le lecteur. De plus, la présence en annexe d'extraits du journal de terrain et de prises de notes quotidiennes tente elle aussi de s'inscrire dans une écriture sensible, qui viendrait comme équilibrer l'écriture universitaire ou tout du moins la contraster. En somme, les données récoltées sur le terrain anthropologique sont restituées sous deux formes : telles quelles (fragments d'entretiens et fragments de journal de terrain) et sous forme diluée et implicite dans le contenu du texte, mais aussi dans la construction de la réflexion.

L'étranger est toujours situé, et défini par le regard de l'autre. En nommant l'un *étranger*, l'autre souhaite marquer la *distance* qui les sépare. Entre l'un et l'autre une *différence* est nommée, elle peut donner lieu à des incompréhensions, voire des peurs, mais aussi à une attraction une fascination ou un exotisme. La figure de l'étranger est réversible : je suis un étranger pour cet autre qui m'est étranger. Ce regard réciproque est au cœur de la démarche anthropologique aujourd'hui. En menant pendant huit mois une enquête de terrain à Catane, j'ai été amené à me questionner sur la nature des liens avec mes interlocuteurs. La relation de proximité nouée en quelques mois avec la plupart d'entre eux m'a poussé à repenser cette distance à l'autre dans un espace urbain mis sous cloche en pleine pandémie. *L'étranger proche* est chacun de mes interlocuteurs amis à Catane mais aussi moi-même pour eux. C'est un choix délibéré que d'écrire le nom *étranger* au masculin. Il s'agit de le penser comme une figure générique, au-delà de son caractère masculin ou féminin. *L'étranger* est aussi un lieu lointain, un *ailleurs* en dehors des frontières nationales. Puisqu'il est aussi question dans ce mémoire de *temps* et d'*espace*, le parallélisme entre l'étranger comme personne et l'étranger comme espace géographique fusionne dans ce court titre. *L'étranger proche* est aussi le partenaire de chacun des membres des couples mixtes. Ici aussi intervient une dimension esthétique dans la réflexion. La relation pousse-t-elle à un dépassement des termes habituels pour désigner l'autre ? Comment les relations amicales et amoureuses peuvent-elles remettre en question les limites culturelles ?

I – DÉCRIRE CATANE : *les structures élémentaires de la ville*

« *Tout se passe comme si un aveuglement caractérisait
les pratiques organisatrice de la ville habitée* »²⁹

Michel de Certeau

Ne pas voir comment la ville s'organise, tant ses structures et ses mouvements vont de soi. Une évidence qui résonne étrangement avec la définition classique de la culture que nous énoncions en introduction. Le but de cette première est de dessiner à grands traits une description de la ville de Catane vue à travers mes yeux d'étrangère et par le regard de ces habitants. Comme annoncé en introduction, le point commun entre tous mes interlocuteurs est double : ils vivent à Catane et nous avons noué une relation de sympathie ou d'amitié en amont de l'entretien. La question qui ouvre chaque entretien est la suivante : « *Come ti trovi a Catania ?* », « *Comment tu te sens à Catane ?* ». Il s'agit d'ouvrir le dialogue autour de la question du bien-être dans l'espace urbain, ou plus largement de la relation qu'entretient mon interlocuteur avec la ville où il habite. Relation sociale, spatiale et même émotionnelle, conditionnée par le moment et le contexte dans lequel se trouve mon interlocuteur. « *Je m'y sens bien, mais... la réponse pourrait aussi dépendre de quand tu me la poses. Peut-être qu'il y a deux ans j'aurais dit : "Très bien !". Aujourd'hui, avec le contexte actuel, c'est un peu différent. C'est beaucoup plus ... je m'y sens bien, je m'y sens bien.* »³⁰ Jacques est français, il a 33 ans, il vit et travaille à Catane depuis 4 ans. Nous nous entretenons autour de la table ronde de son salon, dans l'appartement où il vit avec son épouse et leur fils de quelques mois. Sa réponse à la première question de l'entretien semble interrompue, en suspens voire autocensurée. Quand il évoque le contexte actuel il se réfère à la pandémie qui modifie la vie quotidienne et la mobilité des habitants de la ville. Il y a deux ans, sa compagne, Malika, l'a rejoint et semble elle aussi avoir vu diminuer son sentiment de bien-être à Catane, depuis le début de la pandémie. Nous nous entretenons quelques jours plus tôt dans ce même salon alors que Jacques est au travail et qu'elle s'occupe de leur petit garçon de neuf mois. « *Ça va. Mais ça allait mieux avant. Nous ce qui nous intéressait [avec mon compagnon] en Sicile, c'était... c'était de pouvoir facilement se déplacer, de pouvoir*

29 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1. arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p.141

30 « *Mi trovo benissimo, però... la risposta poteva anche dipendere da quando me la poni. Forse due anni fa avrei detto : "Benissimo!". Oggi col contesto attuale, è un pó diverso. È molto più ... mi trovo bene, mi trovo bene.* » entretien avec Jacques, 6 mars 2020, Catane, chez lui

*vraiment visiter un peu comme on voulait... Là, de devoir rester bloqués à Catane, l'expérience elle est un peu moins ... un peu moins intéressante pour nous. [...] J'espère par revenir à chaque fois sur le sujet [du covid] mais très clairement, ça a été la fracture, de devoir rester dans la ville ... »³¹ Ce blocage forcé dans l'espace urbain change le rapport que les habitants entretiennent avec la ville. L'impossibilité de s'échapper de ville, empêche de goûter le plaisir d'y retourner, voire le plaisir d'y être. La période de pandémie et de restrictions dans laquelle les entretiens ont été réalisés semble correspondre à un *double huis clos* : celui dans l'espace domestique et celui dans l'espace urbain. L'idée d'un double huis clos peut sembler paradoxale, étant donné qu'un huis clos est un enfermement dans un lieu unique. Ces deux *huis clos* sont en réalité mouvants. Pour être précise, le huis clos dans la ville de septembre 2020 à mai 2021 a été interrompu par des périodes de moindres restrictions où les habitants pouvaient se déplacer dans la région. Pour ce qui est du huis clos domestique, il renvoie aux couvre-feux principalement, qui empêchent les habitants de sortir de chez eux³². Au-delà des variations dans les restrictions qu'on pu connaître les habitants de Catane en huit mois, demeure que les habitudes des habitants se sont rétrécies et concentrées sur la maison et la ville.*

1.1 – Un terrain urbain en temps de pandémie : une ville en huis clos

Que signifie se sentir bien dans une ville ?

Ce contexte de blocage spatial a contraint notre enquête au seul espace urbain, et de fait au terme de mon séjour j'aurais passé huit mois, presque sans discontinuité, dans le centre-ville de Catane (à l'exception de quelques jours d'excursions au printemps). Comme le souligne Didier Lapeyronnie, on attend beaucoup d'une ville, et nos attentes sont parfois contradictoires. De ces contractions née une relation complexe entre la ville et ses habitants. Lorenzo, est un sicilien d'une trentaine d'années, il a grandi dans la province de Catane et vit dans le centre ville depuis qu'il a 14 ans. Quand je lui demande comment il se sent à Catane, il semble pris de cours par l'ampleur de la question : « *Puisque Catane a, disons, différentes facettes, par conséquent le fait de se sentir bien est très lié à quel type de facette*

31 entretien (en français) avec Malika, 25 février 2021, Catane, chez elle

32 Sur la période de l'enquête les couvre-feux étaient fixés entre 21h et 6h au plus large, et puis repoussés à 22h, 23h puis minuit sur certaines périodes de l'année.

tu l'associes. »³³ Ici j'ai fait le choix de traduire « *il trovarsi bene* » par “le fait de se sentir bien”. J'aurais pu faire un choix de plus littéral en traduisant “le fait de s'y trouver bien”, mais on y perd quelque chose en terme de compréhension, et on ajoute une connotation très orale en français qui ne semble pas présente en italien. Le voisinage linguistique entre l'italien et le français peut créer autant de simplification de la compréhension que de légers malentendus, le cas du « *Come ti trovi a Catania ?* » semble en être un bon exemple. J'ai choisi d'ouvrir l'entretien par cette question, car c'est une question que toutes les nouvelles personnes que j'ai rencontré me posaient. Mon point de vue d'étrangère qui vit à Catane et ma relation à la ville intéresse les catanais. Comment une étrangère fraîchement atterrie peut-elle se sentir dans cette ville ? La première fois qu'on m'a posé cette question je l'ai comprise littéralement : “Comment tu te trouves dans cette ville ?”, comprise comme “Pour quelle raison et (par quel moyen) te trouves- tu dans cette ville ?”. Mais j'ai vite compris que ce n'était pas cela qui intéressait mon interlocuteur, il cherchait plutôt à comprendre si je m'y sentais bien ou non. « *Il trovarsi bene* » serait ce sentiment de se sentir à son aise dans un lieu, d'y être bien, de l'apprécier, voire de s'y sentir intégré. En somme, l'interlocuteur qui demande « *Come ti trovi a Catania ?* » cherche à évaluer la compatibilité de la personne qu'il a de face de lui avec la ville où il se trouve, sa capacité à se lier à cette ville, peut-être même de s'y sentir en harmonie avec lui-même. La réponse de Lorenzo renvoie à la complexité de ville comme espace habité et surtout à la complexité du rapport que ses habitants peuvent entretenir avec elle, en temps “normal” comme en temps de pandémie. La Sicile comme de nombreuses régions en Europe et dans le monde, se trouve dans une sorte d'état d'urgence permanent, qui désormais se dilue et se normalise dans le quotidien. Les habitants de Catane ont vu changer leur ville en quelques mois, et leur façon de se lier aux autres habitants par la même.

Pandémie et proxémie : se lier aux autres dans l'espace urbain

« Ici, d'un côté, la vie est très vivace et rapide, d'un autre côté, c'est comme si chaque jour était identique. Ça c'est très beau. Mais, le covid a tout changé. Et c'est peut-être aussi pour ça que je me sens moins attachée à Catane. Parce que, habituellement, on sortait, on allait au bar, et tout le monde criait, se saluait, se faisait des blagues... [...] Au

33 « *Catania siccome ha diverse diciamo sfacetature, quindi il trovarsi bene, è molto legato a quale tipo di sfacetatura tu lo leggi.* » entretien avec Lorenzo, 13 février 2021, Catane, chez moi

contraire, maintenant, tout le monde est plus distant. On ne peut pas prendre de café à l'intérieur mais seulement à emporter. Et tout le monde a peur, il n'y a plus les accolades comme avant. [...] Sous covid, cette distanciation, j'en ai beaucoup souffert, vraiment. Ce n'est plus la même Catane... que celle que je connais depuis 15 ans.»³⁴ L'échange avec Carolina fait émerger le lien entre sociabilité et représentation de la ville. Être moins proches des autres dans la ville, a créé chez Carolina le sentiment d'être moins proche de la ville elle-même. La pandémie change la façon de se lier aux autres et de pratiquer l'espace urbain, la pandémie change notre façon d'habiter la ville. Elle sème le trouble. Et la citation mise en exergue de Didier Lapeyronnie n'est peut-être plus d'actualité tant les villes changent de visage quand elles ne peuvent plus être des espaces de circulation et de fluidité. « *Nous désirons la proximité et la distance, la ville que nous souhaitons doit être notre ville et celle des autres* ». Catane en temps de pandémie force les habitants à se tenir à distance, à ne plus avoir accès à la proximité dans l'espace public. La ville ne serait plus ni nôtre ni « *celle des autres* ». Un espace de règles et de limitations aussi changeantes que parfois contre-intuitives. Cependant, force est de reconnaître que la distanciation a été moins appliquée à Catane qu'ailleurs. Peut-être à cause de ce que Carolina appelle « *la chaleur* » des gens d'ici.

« *Au début, quand je suis arrivée ici et que je voyais deux hommes s'embrasser... chez nous, ça n'existe pas, les hommes se saluent toujours en se serrant la main. Donc en voyant les hommes ici je me suis dit " Ici il sont tous unis". Et par ailleurs ce côté chaleureux me plaît.*»³⁵ Carolina m'a invité à faire l'entretien dans le petit appartement qu'elle partage avec son compagnon non loin de la gare. Elle est polonaise, vit à Catane depuis 15 ans et a aujourd'hui 35 ans. Du fait de la différence culturelle entre la Sicile et sa région d'origine, elle dit aussi avoir mal interprété les attitudes des hommes dans l'espace public lorsqu'elle s'est installée à Catane. Leur façon très chaleureuse de s'embrasser les uns

34 « *Qua da un lato la vita è molto vivace veloce, dall'altro lato, è come se fosse che ogni giorno è la stessa cosa. Che è bellissimo. Però, il covid ha cambiato tutto. E forse anche per questo, come ti dicevo, al inizio, mi sento, meno attachata a Catania. Perché, solitamente, uscevi, andavi al bar, e tutti che gridavano, ti salutavano, si scherzava....[...]. Invece, ora, sono tutti più distanti. Non puoi prendere il caffè dentro però d'asporto. E tutti si spaventano, non c'è più abbraccio come prima. [...]. Con sotto covid, quel distacco, io l'ho sofferto tantissimo, tanto, tanto. Non è più la stessa Catania... di 15 anni che la conosco.*» entretien avec Carolina, 20 février 2021, chez elle

35 « *Al inizio quando sono arrivata qua, vedevo due uomini baciarsi ... da noi non esiste, i uomini sempre si salutano con la mano. Quindi vedendo questi uomini mi sono detto "Qui sono tutti ... uno per l'altro." Però poi questo calore, mi piace, mi piace.*» entretien avec Carolina le 20 février 2020

les autres lui faisait penser qu'ils étaient tous très proches, et prêts à s'entraider à tout moment. Dans ce cas, on pourrait presque parler d'un malentendu culturel, qui peut compliquer la façon de lier des relations avec les locaux pour une étrangère. Pour parler de l'ensemble des distances que les individus mettent entre eux sans en avoir forcément conscience, T. Hall utilise le terme « *d'espace informel* » dont les modèles « *ont une configuration précise et une signification, tacite certes, mais si profonde qu'ils jouent le rôle fondamental dans la définition des cultures.* »³⁶ L'anthropologue à partir d'un échantillon d'individus de nationalité américaine, vivant dans le Nord-Est du pays, et exerçant pour la plupart une profession libérale ou dans le milieu des affaires, a fondé sa théorie de la *proxémie*. Celle-ci décrit les différentes distances chez l'homme, il en distingue quatre principales qui sont chacune subdivisible en deux (*proche* et *lointain*) pour permettre une plus grande précision d'analyse³⁷. D'après Hall, les quatre principales distances chez l'homme sont les suivantes : *distance intime, distance personnelle, distance sociale, distance publique*. D'après l'auteur cette distinction peut se retrouver dans toutes les cultures, mais chaque culture a des visions très différents de l'espaces et celles-ci sont parfois inconciliables. Les chapitres 11 et 12 de l'ouvrage sont consacrés à plusieurs études de cas où il compare les cultures française anglaise et allemandes, puis les cultures japonaises et arabes. Par exemple « *les Arabes utilisent davantage l'olfaction et le toucher que les Américains. Ils interprètent et combinent différemment leurs données sensorielles.* »³⁸ On pourrait émettre l'hypothèse que les Siciliens eux aussi ont souvent recours au toucher et à l'olfaction. Pour ce qui est du toucher on peut donner l'exemple du très courant *abbraccio*, accolade ou câlin amical. Bien qu'en disparition dans l'espace public en période de pandémie, il se pratique toujours discrètement dans les retrouvailles en petit comité entre amis. Pour ce qui est de l'olfaction, la place centrale de l'alimentation à travers les marchés et des repas pourrait être une piste de réflexion.

Mais que reste-il de la proxémie habituelle des habitants de Catane en temps de pandémie ? Difficile à dire pour une observatrice qui n'a pas habité la ville en dehors de la pandémie. Alors on pourrait se résoudre à entrer dans des comparaison entre le comportement des habitants de Catane et de ceux de Paris (ma ville de résidence habituelle

36 Edward Twitchell Hall, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1976, p. 142

37 Tous ces types sont présentés en détails dans le chapitre 10 de *La dimension cachée* (pp. 144-160).

38 Edward Twitchell Hall, *ibid.* , 1976, p. 16

ces dernières années), en temps de pandémie. Mais encore une fois toute observation devrait être très précisément contextualisée : de quel quartier parle-t-on, et de quel moment de la pandémie parle-t-on ? Ne possédant pas le don d'ubiquité je ne peux être présente simultanément dans une ville et l'autre. Les seules observations valables seraient celles effectuées les premiers de mon arrivée à Catane, fraîchement atterrie de Paris. Je me souviens d'un sentiment de détente, et de moindre restriction sanitaire : café ouverts, port du masque dans l'espace public peu appliqué. Cette sensation de détente par rapport à la règle correspondait à mes attentes, c'est peut-être pour cela que je l'ai particulièrement remarqué et l'ai fait remarquer à mes proches vivant en France au téléphone. Et puis les semaines sont passées et les restrictions ont augmentées : couvre-feu, bars et cinéma fermés. Suivi d'un jeu de yo-yo avec des modifications de règles à n'en plus finir à l'échelle nationale, régionale et locale dans toute l'Italie. Entre temps j'ai réussi à rencontrer des personnes et quand cela se passait bien je me impliquée dans ces relations interpersonnelles parce qu'elles me faisaient du bien et qu'elles donnaient corps à mon terrain. Le resserrant ainsi peu à peu sur l'espace intime et interpersonnel. Mon rapport à l'espace public de ville était pour ma part très lié à la marche : pour aller au travail, pour aller faire les courses, ou faire une balade en compagnie. « *Le marcheur constitue, par rapport à sa position, un proche et un lointain, un ici et un là.* »³⁹ J'essayais de faire chaque jour un parcours différent de la veille. Tout à l'affût de découvrir une autre rue, un autre place, un autre immeuble. Je voulais toujours élargir et approfondir ma connaissance spatiale de la ville, pour conserver le plaisir esthétique de la découverte urbaine qui tend à s'estomper dans la vie quotidienne.

Une forme d'attachement esthétique à Catane

Carolina est arrivée à Catane au début des années 2000, pour des vacances, elle avait 20 ans et ne parlait pas un mot d'italien. Quinze ans plus tard elle y vit toujours, et décrit ainsi son attachement à la ville : « *Ça fait des années qu'inexplicablement, il y avait toujours quelque chose qui ne me faisait pas m'éloigner [de Catane], sans raison [...] La Sicile a quelque chose magique. Catania a quelque chose de magique.* »⁴⁰ Cette attraction, cet

39 Michel de Certeau, *ibid.* p.149

40 « *Da anni, che inspiegabilmente c'era sempre qualcosa qua che non mi faceva allontanare, senza motivo [...] la Sicilia, ha qualcosa di magico. Catania ha qualcosa di magico.* » entretien avec Carolina, 20 février 2021, Catane

envoûtement de la ville et de l'île pourrait être lié des atmosphères spécifiques, liées à la langue, à la gastronomie, au climat. Dans le cas de Carolina qui est polonaise, on pourrait supposer que Catane lui plaît par effet de contraste avec son pays d'origine, une forme d'exotisme méditerranéen, basé autant sur des sensations que sur des représentations esthétique. « *Déjà [avant d'arriver] la Sicile pour moi était un mythe, je voyais des films... pour moi c'était tout une ambiance de cinéma.* »⁴¹ me dit Jacques. La Sicile est île représentée depuis l'antiquité, et identifiée en Italie comme ayant une forte identité régionale. Au delà de leur âge, Carolina et Jacques ont aussi en commun d'avoir appris le dialecte sicilien et de le maîtriser en partie, ce qui est rare pour des étrangers, et ce qui marque un fort désir de s'immerger dans la culture locale. « *Le fait que désormais je suis là depuis quatre ans, et... je me souviens [une amie espagnole qui vit ici] me disait : "Toi pour le moment tu es dans le folklore". Ça elle me le disait il y a deux ou trois ans. Et maintenant je pense en être sorti du folklore, je suis dans la réalité. Maintenant, c'est fini les vacances ! Je suis dans la réalité sicilienne. Mais belle réalité tout de même.* »⁴² Le prime émerveillement de Jacques s'est estompé, celui-là même exotique, si on peut le décrire ainsi. Pourtant il ajoute « *Cependant mon amour pour la Sicile est resté intact.* »⁴³ Ce sentiment d'attache amoureux ou aimant à l'île sicilienne et à la ville de Catane, furent très apparent chez Carolina et Jacques. Cet attachement fût très contrasté par le point de vue de Mamadou le compagnon de Carolina, de nationalité gambienne. Il vit à Catane depuis trois ans, et pour lui, la ville est belle pour faire du tourisme mais pas pour y vivre. Le manque d'opportunités professionnelles, et le fait que la ville soit relativement petite sont des causes qui le font se sentir peu à sa place dans cette ville, voir d'exprimer un certain rejet vis-à-vis de Catane. Une ville pour les touristes ? Une ville bonne seulement pour y passer quelques semaines de vacances ? Une ville belle parce qu'on peut la laisser et y revenir sans entrave ? Carolina, comme Jacques et Malika, m'avoue que son sentiment de bien-être à Catane, a diminué depuis le début de la pandémie. Ils ont aussi en commun d'être des étrangers européens, qui avaient pour habitude de faire des aller- retour très fréquents entre le pays dont ils ont la nationalité et la Sicile. Catane, de ce point de vue était un lieu idéal en terme de mobilité.

41 « *La Sicilia già per me era un mito, vedevo filmi... Per me era tutto un ambiente di cinema.* » entretien avec Jacques, 6 mars 2020, Catane, chez lui

42 « *Il fatto che ora, giustifico di quattro anni qua, e quindi ... mi ricordo, [una amica spagnola che vive qua] che diceva : "Tu ancora sei nel folklore" questo me lo diceva due o tre anni fa. E ora penso di esserne uscito del folklore, sono nella realtà. Ora basta la vacanza ! Sono nella realtà siciliana, però bella realtà comunque.* » entretien avec Jacques, 6 mars 2020, Catane, chez lui

43 « *Peró mio amore per la Sicilia è rimasto intatto.* » entretien avec Jacques, 6 mars 2020, Catane

Une ville en veille : Catane sans tourisme et sans vie nocturne

Comme le dit Kevin, un jeune mauricien de 28 ans, vivant à Catane depuis une dizaine d'année « *Après Rome il y a Catane. Disons : Milan, Rome, Catane, sont les trois points qui relient le plus vols internationaux* »⁴⁴ En effet, l'aéroport de Catane est le principal aéroport en Italie au Sud de Rome. C'est un point de passage, et un relais vers les autres régions italiennes mais aussi vers l'international. En janvier 2020, l'aéroport de Catane avait accueilli 609.750 voyageurs. Un an plus tard, en janvier 2021, le chiffre est de 133.781⁴⁵ (et on peut émettre l'hypothèse que ces voyageurs étaient en majorité italiens au vu des restrictions pour les voyages à l'international à cette période). En somme, pendant mon séjour les touristes étrangers étaient absents, ce qui me rendait d'autant plus visible aux yeux des locaux comme étrangère⁴⁶ La ville de Catane est accessible par voie terrestre mais aussi par voie maritime. Malika, la compagne franco-algérienne de Jacques témoigne de la place du tourisme dans Catane avant la pandémie : « *Pour le tourisme, pour te dire, il y a des bateaux de croisières qui sont arrêtés, et il y a des vagues de croisiéristes [...] tu sentais arriver l'été ... c'était vraiment, c'était impressionnant. Tu voyais l'avant et après.* » Malika me décrit une ville envahie de touristes comme je ne l'ai jamais connue : « *Quand arrivait l'été, les vols d'été qui revenaient, là j'me disais "On est en train de me voler ma ville" vraiment. Catane elle était à moi, on était les seuls français ici !* » Cette dernière phrase est prononcée avec auto-dérision, mais décrit cependant une émotion bien précise dans le rapport à la ville, que j'ai pu expérimenter aussi pendant mon séjour : le plaisir de vivre entouré d'autochtones dans un contexte authentique. L'image relève complètement du *topos* ethnographique, cette situation idéale et fantasmée d'une société coupée du reste du monde, n'ayant pas ou peu de contact avec les autres cultures⁴⁷. Pendant tout mon séjour, l'état de la

44 « *Dopo Roma c'è Catania. Diciamo Milano/ Roma/ Catania, sono i tre punti che collegano piu interventi internazionali.* » Entretien avec Kevin, le 7 mars 2021

45 d'après l'associazione italiana gestori aeroporti : <http://assaeroporti.com/statistiche/>

46 Mon physique de jeune femme à la peau, aux yeux et aux cheveux clairs dénotait par rapport physique des habitantes de la ville. Ma façon de m'habiller un peu masculine et mon mètre quatre-vingt de hauteur ne pouvait correspondre qu'au type physique d'une touriste allemande ou hollandaise, et les personnes que je ne connaissais pas étaient souvent surprises de m'entendre parler italien.

47 Voir notamment l'avant-propos et l'introduction de l'ouvrage de Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental* [1922], Paris, Gallimard, 1989 : « *Juste au moment où les méthodes et les buts de la recherche ethnologique sur le terrain sont mises au point, où des chercheurs parfaitement formés pour ce genre de travail ont commencé à parcourir les pays non civilisés et à étudier leurs habitants, ceux-ci s'éteignent en quelque sorte sous nos yeux.* » , p. 52

pandémie ne s'est jamais desserré : les bars et restaurants la plupart du temps fermés, les touristes absents, les voyages en dehors de l'île et parfois en dehors de la ville interdits.

Aston est libérien, il a une vingtaine d'années et il vit à Catane depuis cinq ans. Quand on se retrouve pour marcher en ville, il me parle souvent de Catane avant la pandémie. Il travaillait dans un restaurant au cœur de la *pescheria*, le marché au poisson, entre le port et la piazza Duomo (confère carte en annexe n°3). La *pescheria* est une des étapes habituelles du parcours touristique, à la fois parce qu'elle est au cœur du centre historique mais aussi parce que ce lieu donne à voir, à entendre, et à respirer une certaine forme d'authenticité sicilienne. Le restaurant où travaillait Aston accueillait beaucoup de touristes. Aston parle parfaitement anglais et très bien italien, alors souvent, en plus de servir les clients, ils se mettaient au bord de la terrasse pour les aguicher, les inviter à entrer. Il est très sympathique et souriant. À chaque fois que l'on passe devant son ancien lieu de travail, il salue les commerçants voisins en s'exclamant : « *Ciao Mbare !* ». C'est la façon sicilienne de s'interpeller et de saluer, en particulier entre hommes, « *Mbare* » qui renvoie au mot italien *compare* : compère, acolyte, pote. En somme, une parole affective, quasi fraternelle, qui coïncide avec le caractère souvent sociable des habitants de la ville. Aston se met au bord de la terrasse du restaurant pour mimer la façon qu'il avait de saluer et d'amadouer les passants. Mais aujourd'hui la rue est déserte, le marché est fini, c'est l'après-midi, et depuis mon arrivée, le restaurant est fermé. Aston est un amateur de soirées dansantes et animées. Marchant dans la ville il n'est pas rare qu'il me signale un lieu où il aimait sortir, danser, retrouver des amis. La géographie de la *movida*, la vie nocturne, serait sans doute dense et complexe, mais nous n'avons pas pu l'observer. Un temps nocturne où la vie sociale et spatiale se reconfigurait. D'après Aston, les discothèques sont les lieux de la ville les plus mixtes en terme culturel, un espace de rencontre qui n'existe plus. Mon quotidien comme celui de nombreux habitants du centre-ville s'est trouvé concentré sur cet espace, sans possibilité d'en échapper spatialement ni de voir son visage nocturne et festif. Quels sont les points de repères dans la ville où les personnes interrogées ont l'habitude d'aller pour se sentir bien et se retrouver même en cette période de restriction ?

1.2 – Une description spatiale et sensorielle : les grandes lignes de Catane

*La villa Bellini : le poumon vert*⁴⁸

Quand j'ai demandé à mes interlocuteurs les lieux où ils se sentaient bien dans cette ville, ils m'ont tous cité la villa Bellini (confère carte en annexe n°3). Maria, avocate et mère de 43 ans, définit ce lieu comme le « *poumon vert* » de la ville. C'est de fait le seul espace vert d'ampleur dans le centre-ville de Catane.⁴⁹ Maria s'y rend presque quotidiennement avec ses enfants, c'est à quelques minutes à pied de chez elle. Parfois nous nous retrouvons là-bas avec sa famille. Ses jeunes enfants (âgés de 1 ans et 3 ans) aiment les animaux, Maria et son compagnon Heval connaissent par leur prénom bon nombre de chiens qui y passent du temps ainsi que leurs propriétaires. Le couple sait dans quel coin du parc ils peuvent les trouver et quasiment leur horaire et jour de venue habituel. Lors d'une balade à la villa Bellini en mars, Maria me racontait qu'il y a presque une programmation du parc, et que les personnes viennent pour des pratiques distinctes : ceux qui viennent pour courir, ceux qui viennent se promener avec les enfants, ceux qui viennent pour se trouver une amoureuse, ceux qui viennent pour sortir les animaux. En somme, c'est un lieu de rencontre, pour les familles, les couples, et les personnes de tout âge et toute nationalité. Ce parc d'environ six hectares, est composé de différentes zones, dont certaines plus en surplomb et d'autres plates, certaines très arborescente et d'autre moins. « *J'aime la villa Bellini. Car là, quand je ferme les yeux, je sens le mouvement des arbres, les enfants, quelqu'un qui crie, les langues qui se rencontrent, le dialecte ...* »⁵⁰ Cette atmosphère sensorielle décrite par Carolina est propice à la détente et parfois à la rencontre. C'est dans ce lieu qu'un jour de janvier j'ai rencontré par hasard Malika, qui se promenait avec son bébé de 8 mois alors. On s'y retrouve de temps à autre pour marcher, prendre l'air, discuter. Un jour nous sommes allés au parc avec Jacques, Malika et leur bébé rejoindre un couple d'amis à eux et nous

48 Voir l'annexe iconographique n°5, avec la reproduction de plusieurs cartes postales des années 1950, représentant ce parc.

49 Même s'il existe d'autres espaces verts dans le centre-ville de Catane, aucun n'avoisine l'ampleur spatiale de la villa Bellini. Ces autres espaces verts sont souvent petits, peu fréquentés, et peu entretenus. Certains petits espaces verts qui ne sont pas proprement des parcs ont une fonction décorative pour mettre en valeur des monuments, comme le Castello Ursino.

50 « *Mi piace villa Bellini. Lì, perché, quando chuido i occhi, sento il movimento degli alberi, i bambini, qualcuno che grida, le lingue che si incrociano, il dialetto ...* » entretien avec Carolina, le 20 février 2021, Catane, chez elle

avons rencontré par hasard Maria Heval et leur enfants.⁵¹ Ce parc est un lieu où les personnes se retrouvent volontairement ou par hasard pour faire un tour, littéralement. Jacques ironise sur cette pratique courante, celle de faire des tour dans le parc, puisqu'il y a une piste ovale qui permet d'en faire le tour. « *À Bellini, on tourne, on tourne !* »⁵²

Structures élémentaires de Catane : la montagne et la rue droite

Jacques fait cette remarque sur le mouvement circulaire des balades dans le parc par contraste avec celle longiligne de la via Etnea (ligne orange sur l'annexe n°3). Cette grande rue qui structure le centre ville de la piazza Duomo au Sud de la ville, jusqu'au parc Goieni au Nord, d'antan surnommée « *la route droite* »⁵³, elle est aujourd'hui une rue commerçante est très passante, devenue en partie piétonne. « *La via Etnea devant [moi] qui donne à voir les personne qui font ça [il mime un aller-retour] en continue. Ça me donnait l'impression de " On est coincés ! " »*⁵⁴. Quelque part Catane est « coincée » entre la mer et la montagne, c'est un constat cartographique, mais aussi ce que tout un chacun peut faire en se baladant dans la ville. Les jours où le ciel est dégagé, en remontant la via *Etnea*, on voit le volcan en perspective. On observe ses changement de couleur du noir de la pierre volcanique au blanc de la neige au sommet. Parfois fumante, parfois sage, les habitants appellent communément l'Etna « notre montagne ». Elle fait partie de la ville, on l'aperçoit depuis de nombreux endroits quand le temps est dégagé. Parfois elle disparaît et réapparaît au détour des rues. Cette pratique de l'aller-retour décrite par Jacques sur une partie de grande rue renvoie à l'expression « *fare le vasche* ». C'est une pratique courante en Italie, surtout les fins de semaines : des groupes d'amis ou de membres d'une même famille font des aller-retour sur la grande rue, souvent bien habillés, pour voir et être vu, et parfois rencontrer les autres personnes de la ville ou du village. En somme, que ces aller-retours se produisent dans la via Etnea marque son caractère central, mais renvoie aussi aux représentations classiques du

51 confère en annexe, *extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes*, extrait n°13 : *Rencontre entre amis et amis d'amis à la villa Bellini*, pp. 11-13

52 « *A Bellini si gira, si gira !* » entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, Catane, chez moi

53 « *La strada dritta* », d'après un guide touristique des années 1980, sans date de parution précise : *Catania, guida artistica illustrata, Arte, Storia, notizie utili*, Guide Moneta, Milano, p.30

54 « *Via Etnea avanti che fa vedere la gente che faceva questo ["avanti, indietro"] in continuità, mi sembrava : "Siamo bloccati, siamo ... " »* entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, Catane, chez moi

village italien. Même si la ville est la seconde plus importante de l'île en terme d'habitant, son caractère de grande ville, semble discuté par mes interlocuteurs.

Espace ressenti, espace effectif : grande ville ou village ?

« Au début, [Catane] me semblait très vaste et maintenant elle me semble très petite. »⁵⁵ souligne Jacques. Ce rétrécissement progressif de la ville pour un étranger qui l'habite, je l'ai ressenti aussi. Chacun prend ses habitudes et ses points de repères en habitant une ville de manière stable, le rétrécissement semble aller de soi. Pour Maria, ce sentiment d'être dans une petite ville est surtout lié à l'interconnaissance des habitants du centre historique. Pour elle, cela a été d'autant plus évident pendant le premier confinement du printemps 2020, où les habitants s'entraidaient, pour faire les courses aux personnes plus en difficulté, une forme de solidarité qu'elle a observé dans son quartier, prêt de la *fiera* (espace en rouge sur l'annexe n°3), un des deux grands marchés quotidiens de la ville (avec la *pescheria*). « En somme, je l'ai vécu [la solidarité de quartier]. Ça se fait, d'après moi, dans les petits quartiers. Parce qu'on s'y connaît, on s'y voit de toute façon tous les jours, même si on ne connaît pas les noms des personnes. On sait qui habite dans cette maison et dans quelles conditions. Si la personne est seule ou plutôt ... parce qu'encore, heureusement à Catane, même étant chef-lieu de province... eh... je définis [le centre-ville de Catane] comme "un paesazzo". »⁵⁶ Le mot "paesazzo" est en dialecte catanais, il se réfère au "paese", littéralement au pays comme on peut l'entendre dans un ancien usage du français. En somme, le terme *paese* en Sicile désigne un village qui ne dépasse pas 15 000 habitants. Il y a un décalage entre le fait que Catane soit une ville d'environ 300 000 habitants aujourd'hui, et que Maria y est le sentiment d'habiter dans un village où tout le monde se connaît. En réalité, le centre-ville est seulement une petite partie de la ville, cela pourrait expliquer l'impression de Maria. De plus, ce centre est peu étendu, on peut le traverser à pied en moins d'une heure. Les points de repères sont toujours les mêmes : villa Bellini, via Etnea, piazza Duomo, et pour certains le port. C'est là que l'on peut se rencontrer et

55 « Al inizio, mi sembrava molto ampia e ora, mi sembra molto piccola. » entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, Catane, chez moi

56 « Insomma, io l'ho vissuta. Questo l'ho fatto, secondo me, nelle piccole zone. Perché, ci si conosce, ci si vede comunque tutti i giorni, anche se non sappiamo i nomi. Sappiamo chi ci abita in quella casa, in che situazione è. Se è da sola o piuttosto che ... perché ancora per fortuna a Catania, pure essendo capoluogo di provincia. Eh ... io lo definisco "un paesazzo" » entretien avec Maria, le 12 février 2021, Catane, chez moi

retrouver des amis même en temps de covid. La sensation Maria semble similaire à celle de Lorenzo : « *c'est un petit village mais un peu multiplié* »⁵⁷.

Logiques urbanistiques : un port sans mer ?

Catane est aussi un port et une ville sur la mer. Cependant l'accès à la mer est un sujet problématique comme le souligne Maria : « *L'accès à la mer est une chose que cette ville n'a jamais eu [...] Tu l'auras remarqué toi aussi, pour arriver à la plage c'est effectivement problématique. On traverse justement une route qui est assez fréquentée. Eh, toutefois ... il y a la mer à Catane, on le sait, on l'entrevoit à distance, mais il n'y aucun accès* »⁵⁸ La mer est visible mais pas accessible. À Catane, pour qui n'a pas de voiture, il est difficile d'aller se baigner par exemple (sur la carte de l'annexe n°4, on peut voir que la *plaiia*, la plage, est longée par des grandes routes, et un petit échangeur). L'accès à la mer est pensé d'abord pour les bateaux de croisières et ceux des pêcheurs. L'usage de la voiture est aussi un enjeu déterminant dans la façon qu'ont les habitants de parcourir la ville. C'est une ville pensée et structurée pour les voitures. Pour dire, même une des plus belle promenade sur la mer est faite pour les voitures. Il s'agit du *molo*, une jetée, une avancée de béton sur la mer, qui clos et protège le port (en bleu sur l'annexe n°3). Cette jetée, je la vois de chez moi, et je m'y rend souvent⁵⁹. Quand le temps est clément, on est sûre d'y voir « notre montagne » (confère image de première de couverture). Quand le temps est dégagé la vue est saisissante : le volcan à l'ouest, en direction du Nord la pointe de la Sicile, Messina. On voit aussi les îles d'Acì Trezza, dont une est connu comme l'île du Cyclope dans l'Odyssée. Une bouffée d'air et de mer. Mais, sur la jetée filent des voitures de promeneurs. Des promeneurs à voitures ? C'est dire si la voiture est omniprésente. Pour ma part, je marche plus d'une heure par jour (aller-retour) pour me rendre sur mon lieu de travail, et je constate que la voiture individuelle est le transport majoritaire. Il y a aussi les bus, mais les arrêts

57 « *un piccolo paese, però un po moltiplicato* » Entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, chez moi

58 « *L'accesso al mare è una cosa che questa città non ha mai avuto [...] L'avresti visto anche tu, per arrivare in spiaggia è effettivamente un problema. Si attraversa a punto una via che è abbastanza trafficata. È ceh commune... il mare a Catania c'è, sappiamo che c'è, ma si entrevede a distanza, ma non c'è nessuno accesso.* » entretien avec Maria , le 12 février 2021, Catane, chez moi

59 confère en annexe, *extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes*, extrait n°8., *Le molo au matin*, p.7

n'annoncent que rarement les horaires, et les horaires annoncés sont peu respectés. Bon nombre de personnes dans mon entourage sont surprises que je marche autant, mais il n'existe pas d'alternative à la voiture individuelle et la ville est très peu adaptée aux cyclistes. « *Il y a peu d'endroit où on peut aller, et moi je suis à pied, je n'ai pas de voiture ... mais si j'avais une voiture, je pourrais dire : "Allons ici, allons là-bas !" Mais autrement on doit toujours prendre l'autobus ... pour moi, attendre une heure... ça me dérange* »⁶⁰. La défiance envers les transports en commun est très nette. À Catane les gens font souvent des blagues en disant « *Ici on est en Afrique* ». Je l'ai entendu autant de la part de Siciliens que d'Africains installés à Catane. Il s'agit de désigner à la fois le climat mais aussi et surtout la défaillance des services publics et certains cas les logiques mafieuses présentes dans certaines institutions ou quartiers de la ville.

1.3 – Des villes dans la villes

Un quartier populaire : via Plebiscito

« *J'ai commencé mon aventure avec Catane via Plebiscito, à San Cristoforo [...] Je ne parlais même pas italien. Et là, c'est le cœur, disons, de traditions, mais aussi de ... comme on dit ici, du milieu mafieux. Donc une autre façon de concevoir la réalité, la vie, les valeurs, e cætera [...] Au cœur de ce quartier c'est comme si c'était une ville dans la ville. Ils ont leurs propres règles. [...] Mais ... c'est fascinant. C'est très fascinant.* »⁶¹ » Carolina est restée très attachée à cette zone au bord du centre historique, San Cristoforo⁶²

60 « *Ci sono pochi posti dove uno puo andare, e io sono a piedi, non c'è l'ho macchina, quindi... ma se c'è l'avevo una macchina, posso dire : " andiamo di la, andiamo di la !" ma se non deve sempre prendere l'autobus... a me aspetare un ora ... mi da fastidio* » Entretien avec Aston, le 4 février 2021, Catane, chez moi

61 « *Io ho cominciato, la mia avventura con Catania, da via Plebiscito, San Cristoforo [...] Non parlavo nemmeno italiano. E lì, è il cuore, diciamo di tradizione, ma anche di ... come si dice qua, malavita . Quindi un altro modo di concepire la realtà, la vità, valori, eccetera. [...] Nel cuore di questa zona che è come se fosse città dentro la città. Hanno le loro regole.[...] Però ... è affascinante. È molto affascinante.* » entretien avec Carolina, le 20 février 2021, Catane, chez elle

62 San Cristoforo est un quartier situé au sud de la via Plebiscito, et de la piazza Palestro. Il est délimité en rouge sur la carte de l'annexe n°4. Il fait partie du centre-historique, et en déborde au sud. Le quartier était connu dans les années 1980 comme un quartier dangereux à cause de la circulation et de l'usage courant des armes à feu. Aujourd'hui il demeure un lieu de délinquance notoire et de trafic de drogue.

Très populaire et dégradé, ce quartier est assez étendu et ses frontières sont floues. Là, aucune trace du tourisme. Point de bar branché ou de boutique écologique. La zone est résidentielle avec des commerces de proximité. Je dois bien reconnaître, comme Carolina, avoir une fascination pour cette partie de la ville, cette « *ville dans la ville* ». Elle donne à l'étranger le sentiment d'être ailleurs. Tout d'abord on y entend majoritairement du sicilien, de plus, toute personne qui n'appartient pas au quartier est immédiatement identifiée. Ces règles à connaître, Carolina a dû les apprendre par la force des choses en s'installant dans ce quartier : « *Je me souviens, ils m'ont appris leur règlement. Moi, à cette époque, c'était ma première maison, j'avais une petite Panda, une de ces anciennes ... une voiture Panda. Sans air conditionné, sans rien. C'était ma première voiture, mais moi je l'aimais parce que c'était la mienne. Et je me garais en face d'un parking privé d'un " boss" disons du quartier, d'une personne importante. Parce que la place était vide et donc je me garais là. Et ils m'ont dit : " Mademoiselle, là on ne peut pas se garer." "Pourquoi ? Il n'y a rien d'écrit, et il y a l'espace pour faire la manœuvre." La première, deuxième, troisième [fois]... La quatrième j'ai trouvé les roues crevées. [...] Moi de par mon caractère je ne suis pas d'accord avec ce genre de choses. Pour cette raison, et puis une autre chose, j'ai quitté ce quartier.* »⁶³ Une ville dans la ville, cette situation pourrait donner la sensation d'être face à un quartier singulier où les règles ne sont écrites nulle part mais connues de tous. « *Le ghetto est un malentendu par excellence* »⁶⁴

En marchant dans ce quartier je reste fascinée, je reste extérieure, je me sens plus étrangère que n'importe où dans cette ville. La langue fragmente l'espace de la ville, le fait exploser. Celui qui ne parle pas ne sera jamais vraiment d'ici. Pourtant, ce quartier étant plutôt pauvre et populaire, y vivent aussi des étrangers qui sont arrivés de puis quelques années à Catane. C'est le cas d' Aston, il habite via Plebiscito, dans le quartier de San

63 « *Io mi ricordo, loro mi hanno insegnato il codice qua. Io, ai tempi, era la prima casa mia, avevo un Pandina, di quelle vecchie... Macchina Panda. Senza aria condizionate, senza niente. Era la mia prima macchina, ma io la amavo perché era mia. E io parcheggiavo di fronte a un parcheggio privato, di un « boss » diciamo della zona, di una persona importante. Perché c'era il posto vuoto, e quindi io parcheggiavo la. E mi hanno detto : « Signorina, lì non si può parcheggiare » « Perché ? non c'è scritto niente, c'è lo spazio per la manovra » « Non si può parcheggiare »... La prima, la seconda, la terza [volta]. La quarta ho trovato le ruote bucchate. [...] Io caratterialmente non sono d'accordo con queste cose. Perciò per questa cosa, poi un'altra, me ne sono andata di quella zona.* » Entretien avec Carolina, 20 février 2021, Catane, chez elle

64 « *il ghetto è un malinteso per eccellenza* », Franco La cecla, *ibid*, p.44, (ma trad.)

Cristoforo, il me dit : « *Dans mon quartier, là où j’habite, ils parlent principalement en catanais. Mais moi je parle italien, je ne veux même pas apprendre la langue catanaise, parce que je n’ai pas le temps d’apprendre la langue catanaise. D’abord je dois parler l’italien parce que je ne veux pas rester toujours à Catane.* »⁶⁵ Parler catanais n’est utile qu’à Catane, cette langue est synonyme d’enclavement, d’enfermement dans la ville et en particulier dans certains espaces de la ville. Mais comme toute langue elle est aussi une richesse, et permet d’accès à d’autres personnes et espaces, elle donne accès à autre une réalité urbaine et culturelle. Marcher dans un pays dont on ne connaît pas la langue donne le sentiment d’être en pays étranger et peut-être de se sentir plus vulnérable, car dans l’impossibilité d’être compris et d’échanger avec l’autre. Cette langue à la connotation populaire est rarement connue des étrangers, elle demeure comme une « *langue secrète* »⁶⁶ qui permet de distinguer les catanais des autres siciliens, et par là même de tous les étrangers. C’est la langue qui distingue et délimite certains quartiers et espaces de la ville.

Des villes socio-linguistiques dans le centre-ville

Cette ville linguistique dans la ville, crée une identité complexe, qui se trouve superposée ou démultipliée par les identités sociales. Lorenzo nous décrit ainsi la ville de Catane : « *Catane est très divisée par... aussi par classe sociale. Donc, il y a une partie de Catane, (par exemple qui pourrait être Corso Italia, le Lungomare, la rue Gabriele d’Annunzio). Ce sont tous les quartiers “comme il faut” de Catane. Où en tous cas il y a des jeunes gens qui viennent de la classe moyenne et haute, qui ont voyagé ... et qui sont... dans un certain sens plus avancés... Mentalement, même si parfois ils exagèrent. Puisque ce n’est pas en copiant un peu tout ce qui vient ... des pays tel que l’Amérique [du Nord], ce genre de choses... Et ensuite, il y a une partie, que ce soit dans le centre historique ou en en périphérie, [où] il y a des personnes qui ont encore une mentalité arriérée. Ils ont des*

65 « *Nel mio quartiere, dove sto, parlano catanese di più. Ma io parlo italiano, non voglio imparare neanche la lingua catanese, perché non ho tempo di imparare la lingua catanese. Prima devo parlare l’italiano perché, non voglio stare sempre a Catania.* » Entretien avec Aston, 4 février 2021, Catane, chez moi

66 « *E questa possibilità di parlare in dialetto per me era un modo – ne abbiamo già discusso insieme – di avere una lingua segreta. Chi la conosce può ... può dare dei messaggi che soltanto una parte della popolazione può capire [rido], senza farsi capire dell’altra.* » comme nous dit Jacques qui lui a appris cette langue et l’utilise au quotidien dans son travail.

comportements, et aussi dans leur façon de faire qui... disons, sont un peu une parodie de comportement mafieux... préparer des vengeance [...] Il y a aussi une partie du centre historique qui à l'inverse est beaucoup plus interculturelle. »⁶⁷ Le centre-ville de Catane, si on devait le schématiser serait donc au moins triple : aisé, populaire et multiculturel. Bien sûr, certaines zones sont mixtes, comme celle de Sans Cristoforo, que nous avons déjà décrite, puisqu'elle est à la fois populaire et multiculturelle. Il est d'ailleurs intéressant de souligner la manière qu'a Lorenzo de décrire les logiques mafieuses présentes dans certains quartiers populaires de la ville. Décrire les comportement mafieux sur un mode parodique semble proposer une approche différente de celle de Carolina qui a résidé à l'intérieur du quartier. Lorenzo, en tant que sicilien ayant grandi en partie à Catane semble à la fois plus proche et plus éloigné du vécu de ce type de quartier. En effet, il a grandi et habite toujours aujourd'hui dans la zone de la ville qu'il désigne comme réserve aux classes moyennes et hautes, au nord-est du centre. Il est donc, a priori, socialement éloigné de ces quartiers. Il est cependant sicilien. Difficile d'évaluer la distance ou la proximité d'une personne à une ville, à un quartier. Tout dépend s'il parvient à s'y faire une place. Penchons nous à présent sur la partie que Lorenzo nomme *multiculturelle* de la ville.

Le quartier de la foire : lieu multiculturelle

La partie la plus évidemment multiculturelle se concentre autour de la *fiera*, (littéralement "la foire") un grand marché quotidien qui a lieu place Carlo Alberto. Là on peut y trouver des stands achalandés par des vendeurs des différents origines culturelles présentes dans la ville (les communautés principales présente dans le commerce semblent être les sénégalais, les bangladais, et les chinois). Lieu de rencontre, d'échange, de commerce alimentaire, de vêtements ou de petits objets électroniques, la foire se déploie

67 « Catania è molto divisa... per... anche per classe sociali. Quindi se c'è una zona per esempio di Catania, che può essere il Corso Italia, il lungomare....Gabriele d'Annunzio. Questo sono tutte le zone diciamo « per bene » di Catania. Dove comunque, ci sono... vivono ragazzi che comunque vengono di una classe medio-alta, che hanno viaggiato. E che sono anche ... in un certo senso più avanti...mentalmente, anche se poi a volte esagerano. Perché tanto non è che di scopiazzare un po tutto quello che ... che sono paese tipo l'America queste cose qua. E poi, c'è invece una parte che comunque, sia del centro storico, sia della periferia che comunque ci sono delle persone che ancora hanno una mentalità molto indietro. Comunque hanno dei atteggiamenti, anche nel loro modo di fare che ... diciamo sono più una parodia dei atteggiamenti un po mafiosi, no? Preparare vendicazione, eh ... [...] C'è anche una parte del centro storico, che invece è molto più interculturale.» entretien avec Lorenzo, 13 février 2021, Catane, chez moi

chaque matin sauf le dimanche, et les vendeurs remballent leurs marchandises en début d'après-midi. Maria qui habite dans le quartier de la foire me raconte que c'est seulement depuis la pandémie et les restrictions sanitaires que le marché prend fin à l'heure du déjeuner, auparavant les marchands restaient sans limitations jusque dans l'après-midi, et venait très tôt le matin, alors qu'aujourd'hui les marchands ne déballe que vers 7 heures du matin. « *Le quartier que j'aime le plus, je dois dire que c'est celui où j'habite. Parce que qu'il y a le marché, qui peut sembler chaotique, mais qui me donne la dimension de ce qu'est la ville.* »⁶⁸ Ces mots de Maria nous indique que Catane pour elle n'est pas seulement un village mais aussi une ville, un espace complexe où la diversité sous toute ses formes de côtoie. Qu'est ce que la *fiera* révèle de la ville ?

« *À la foire [...] là, vraiment si tu devais capturer cette ... vraiment cette Catane si multiculturelle tu pourrais le faire là.* »⁶⁹ Cette foire je l'ai traversé presque chaque jour de la semaine, pour aller au travail, parfois à l'ouverture quand les marchands déballe leurs marchandises et se saluent à haute voix, presque toujours dans le dialecte local. Dans ces échanges, je n'y reconnais que les prénoms, mon oreille n'est pas assez exercée pour comprendre le reste. L'immense majorité des marchands sont des hommes, je ne compte que quelques femmes qui travaillent sur certains stands avec d'autres hommes. Quand il y a plusieurs marchands sur un stand, ils sont apparemment de la même origine culturelle, et possiblement de la même famille. Les voisinages entre vendeurs d'origines culturelles différentes ne semble pas créer de problème. Il faut cependant noter qu'il y a des zones culturelles sur la foire : quand on entre piazza Stesicoro, les boutiques sont indiennes ou bangladaises (nourriture, vêtements, électronique), là les stands sont souvent tenus par des asiatiques (Bangalais, Skri lankais, Chinois) et concerne les denrées non alimentaires (vêtements, électroniques, bijoux), entre ces stands, on croise des Sénégalais avec des petits stands mobiles⁷⁰. La partie centrale de la place du marché, sur la place Alberto Carlo à proprement parler, est alimentaire (fruits, légumes, poissons, fromages), dans cette partie ce sont très nettement des Siciliens qui travaillent. Toute la partie qui s'étend en direction du

68 Maria « *La zona che mi piace di più, devo dire che questa dove abito. [...] Perché c'è il mercato, che può sembrare caotico, però mi dà la dimensione di quella che è la città.* »

69 « *Alla fiera [...] lì, veramente, se dovessi catturare questa ... veramente questa Catania così multiculturale, lì lo potresti fare.* » entretien avec Carolina, 20 février 2021, Catane, chez moi

70 confère en annexe, *extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes*, extrait n°9, *Piazza Duomo et la Fiera le midi*, p.8-9

grand parking de Catane est elle dédiée aux vêtements et tissus de maison, on y trouve des Africains, des Asiatiques et quelques Siciliens. Le marché atteste d'une cohabitation pacifique voire même sympathique des différentes communautés culturelles de la ville. Mais Angela qui est sicilienne et vit à Catane depuis la fin de son adolescence nous met en garde contre cette apparente bonne entente. « *En effet, [la fiera] est un des lieux disons plus multiethnique, mais je ne sais pas... ça ne me semble pas tout à fait un lieu d'intégration ... alors oui, ils s'appellent "frères" ou "cousins" parce que, quoi qu'il en soit, les Catanais sont, tu le sais, très sociables ... des gars sympathiques.* »⁷¹ Le mot "simpaticoni" que nous traduisons ici par "gars sympathiques" marque en réalité une forme d'excès connoté péjorativement. En somme, ils sont sympathiques mais en font un peu trop, au point de mettre en place une forme de théâtralité qui peut verser vers le comique ou la séduction. Celle-ci, en tout cas instaure un rapport humain qui pourrait être faussement sympathique. En somme, la *fiera* est un lieu multiculturel qui semble révéler ce caractère de la ville. Mais à ce propos Malika paraît septique : « *Tu vas trouver différentes nationalités, après ... après il faut que tu définisses, multiethnique ... est-ce que c'est ... je veux dire, des nationalités accolées ou est-ce qu'elles doivent se mélanger pour dire qu'elle est multiculturelle ? Je sais pas...* ». Si la *fiera* ne révèle pas de tensions sociales et culturelles apparentes, il nous suffit de marcher quelques minutes en direction de l'Est de la ville pour entrer dans un quartier où les difficultés des habitants sont visibles et inscrites dans le délabrement apparent des façades et des rues.

Le quartier où on ne passe jamais : San Berillo ⁷²

« *Il y a plein d'endroits où se balader, parce que j'habite dans le centre historique [...] Donc : piazza Duomo, piazza Università, via Etnea, la villa Bellini... et Teatro Massimo. Donc voilà les coins où on peut aller se poser.* »⁷³ Ainsi Aston me décrit ses balades

71 « *In effetti [la fiera] è uno dei posti ecco più multiethnici, ma io non so ... non mi sembra neanche un posto esatto di integrazione... sì, si chiamano "fratello" o "cugino" perché comunque, i catanesi sono, lo sai, molto socievoli... simpaticoni.* » entretien avec Angela, 24 février 2021, Catane, chez moi

72 confère en annexe, extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes, extrait n°1, *La première visite du quartier de San Berillo*, p.1

73 « *Ci sono tanti posti [dove passeggiare], perché io sono al centro storici [...] Quindi : piazza Duomo, piazza Università, via Etnea, la villa Bellini... e Teatro Massimo. Quindi questi sono le zone dove un*

habituelles dans le centre de Catane. Comme on peut le voir sur l'annexe n°3 piazza Duomo est le point de départ de via Etnea, s'enchaînant sur piazza Università, et puis un peu plus loin la villa Bellini est accolée à la via Etnea. Le théâtre Massimo⁷⁴ lui, demande de faire un pas de côté, plus à l'est, au nord du port. Cette zone est plus populaire. La place de Teatro Massimo est un quartier de fête en dehors de la pandémie. Cette place est prise entre la Cività (le quartier portuaire de la ville, populaire, traditionnellement habité par des artisans), et le quartier de San Berillo, vestige dégradé d'un quartier populaire. Il faut noter que ce qui appelé San Berillo aujourd'hui (et que nous délimitons en violet comme tel dans l'annexe n°3) est en fait seulement une partie de San Berillo, la partie ancienne qui a échappé au plan de démolition du quartier dans les années 1960, auparavant San Berillo était beaucoup plus étendue. Aujourd'hui, ce quartier est en partie habité illégalement par des personnes et familles dans le besoin, ainsi que des étrangers et des prostituées. Ce quartier est un lieu de tensions autant que de rencontres. C'est un quartier où les immigrés d'Afrique de l'Ouest sont sûrs de trouver des "*connazionali*", des compatriotes comme on dit ici. C'est un quartier où les gens se connaissent, à la manière un petit village dans la ville. Aston, mon ami libérien n'aime pas se rendre dans ce quartier. Il me confie que la plupart des personnes qui le fréquentent sont dans de mauvaises situations et sont pour un bon nombre "*persi*", perdus, paumés, à la dérive. Il trouve que ces personnes donnent une mauvaise image des Africains dans la ville. À la suite de la fermeture du CARA de Mineo⁷⁵, centre d'accueil (et de détention) où étaient placés des étrangers (en majorité débarqués d'Afrique) à leur arrivés sur l'île, beaucoup de personnes se sont installées dans la grande ville la plus proche, Catane. San Berillo est réputée être fréquentée par une forte communauté gambienne qui vit en vendant de la drogue (elle-même fournie par des mafieux siciliens locaux). Cette réputée circulation de drogue n'a fait que compliquer et continuer d'enclaver ce petit quartier qui tombe en ruine depuis les années 1960. La police y fait régulièrement des descentes pour murer les portes de maisons habitées illégalement, ou contrôler les documents des étrangers. Les dernières années, les portes murées des maisons ont étaient décorées par de nombreux street artistes, et ce quartier historique est le cœur d'une tension urbaine. L'association *Trame di quartiere* crée en 2015, est basée en plein centre de ce quartier depuis 2017 et tente

puo andare per stare.» entretien avec Aston, 4 février 2021, Catane, chez moi

74 confère annexe n°4, Teatro Massimo zone ovale en rose fuschia, et San Berillo rectangle violet.

75 se référer à l'article Evangéline Masson Diez, *Sicile: ce qu'il reste des politiques d'asile, reportage au CARA di Mineo*, publié le 4 mai 2018, disponible en ligne sur son blog mediapart « Au détour du quotidien »

de comprendre et d'atténuer les tensions au sein du quartier. Mais aussi de changer l'image de ce quartier aux yeux des habitants et des touristes.

Cette association a choisi comme logo une chaise, dont les lignes sont prolongées pour créer une forme de réseau. Pour eux, la chaise au-delà de l'évocation réaliste du quartier et du Sud de l'Italie⁷⁶, est aussi un symbole de présence. « *Il y a quelqu'un à San Berillo. On s'assoit à San Berillo et on se rencontre pour discuter. Même si il y a des espaces abandonnés il y a quelqu'un.* »⁷⁷ Cette revendication d'un *habiter* en contradiction avec les politiques publiques passe aussi par un travail de recherche historique, urbanistique et anthropologique menés par plusieurs des membres de l'association, mais aussi des personnes extérieures qui prennent part à des ateliers ponctuels. C'est le cas du projet de série documentaire « San Berillo, web serie doc »⁷⁸. Par ce projet documentaire l'association cherche à récolter des témoignages d'anciens et d'actuels habitants du quartier. Cette récolte de récit est une façon de mettre en lumière la relation que les habitants ont avec leur quartier et de dépasser les représentations stéréotypées produites par ceux qui n'habitent pas ce quartier. L'association cherche donc à ouvrir le quartier à l'extérieur tout en gérant les conflits internes. De fait, comme le souligne l'anthropologue Vincenzo Luca Lo Re, qui est aussi un membre de l'association : « *le vieux San Berillo, au fil des années est devenu le lieux des "invisibles" : migrants, travailleurs du sexe, clochards* ».⁷⁹ Le discours de l'association et de certains habitants du quartier tend en effet à présenter le San Berillo comme un modèle d'inclusion sociale, ou plutôt d'accueil de ceux que la ville exclut. Cette ouverture semble paradoxale si on la met face au fait que ce quartier est évité quotidiennement par tous les habitants du centre qui ne l'habitent pas ou ne n'ont pas de raison de le fréquenter. Le vieux San Berillo comme tous les autres quartiers de la ville a été bouleversé par la pandémie. Moins de clients pour ceux qui travaillent dans le quartier et la disparition des activités ouvertes au public proposées par *trame di quartiere*, dans leur local basé en

76 Il est courant à Catane et dans le Sud de l'Italie en général que les personnes qui vivent au rez-de-chaussée s'assoient sur la rue avec une chaise pour prendre le soleil et observer les passants.

77 « *C'è qualcuno a San Berillo. Ci sediamo a San Berillo e ci incontriamo per discutere. Nonostante ci siano degli spazi abbandonati qualcuno c'è.* » extrait du site internet de l'association : www.tramediquartiere.org/

78 Cette série documentaire est disponible en libre accès sur la chaîne youtube de *trame di quartiere*.

79 Vincenzo Luca Lo Re « *Vecchio San Berillo, negli anni è diventato il luogo di accoglienza degli "invisibili" : migranti, sex workers, clochard* » in *Antropologia pubblica*, 5 (1) 2019, « *Trame di quartiere : pratiche e narrazioni per ricostruire un diritto alla città* » pp ; 113 -120, (p.115)

plein centre du quartier. La pandémie dans une certaine mesure contribue à refermer les quartiers sur eux-mêmes, parce que les restrictions poussent les individus à rester autant que possibles proches de chez-eux. Ce replis spatial, comme un tête à tête prolongé permet de jauger la qualité de la relation des habitants avec leur ville : combien est-elle vivable pour eux quand ils n'ont plus la possibilité d'en sortir ?

* * *

II – NOSTALGIE INSULAIRE ET CHEZ SOI INCERTAIN : un port d'attache ?

« *L'imaginaire déchoit-il ou se renforce quand il se confronte au réel ?* »⁸⁰

Victor Segalen

« *Une chose étrange est arrivée. Quand tu es à Catane, souvent tu as comme envie d'être ailleurs, c'est à dire... je veux être, qu'est-ce que j'en sais ? à Milan, à Bologne, en Allemagne... Et puis quand effectivement je me suis trouvé dans ces villes, me vient l'envie de rentrer... Car quoi qu'il en soit, disons... alors, même si un autre pays ou une autre ville peuvent te plaire, même si tu peux t'intégrer dans cette communauté particulière, en participant à diverses activités, à diverses choses. Toutefois, c'est toujours... tu n'auras jamais le sentiment que cette ville t'appartient. Tu n'auras jamais le sentiment que cette ville est chez toi.* »⁸¹ Le sentiment décrit ici par Lorenzo semble indiquer qu'il considère Catane comme un port d'attache : un endroit où l'on a toujours le désir voire le besoin de revenir. En navigation, le port d'attache est celui où est immatriculé le bateau, celui-ci a souvent le nom de ce port inscrit sur la coque. Le port d'attache est là où on se sent *chez soi*, et c'est ainsi

80 Victor Segalen, *Équipée*, [1929], Paris, Gallimard, 1983, p.11

81 « *È successo una cosa strana. Quando sei a Catania, spesso hai voglia tipo di essere altrove... ceh... Voglio stare .. che ne so ...Milano, Bologna, in Germania... e poi quando effettivamente mi sono trovato in quelle città, mi viene voglia, tipo di ritornare... in la tua città. Perché comunque per quanto, diciamo, poi ... ti puo piacere un altro paese, un altra città. Per quanto ti puoi integrare in quella comunità particolare, partecipando a varie attività, a varie cose. Comunque, è sempre... non la sentirai mai come... come tua. Non la sentirai mai come casa tua.* » entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, à Catane, chez moi

que Lorenzo considère Catane. Cependant, il s'agit d'un rapport affectif complexe mêlant à la fois attraction et répulsion. « *Trop d'attraction et le rapport devient fusionnel, se transforme en une tendresse possessive qui engendre la rupture. L'attraction verse alors en son contraire et devient répulsion* »⁸² Ainsi Gilles A. Tiberghien reformule le modèle de l'amitié chez Kant. Ce lien d'amitié fait d'*attraction-répulsion* peut-il être appliqué aux rapports que certains habitants entretiennent avec la ville ? C'est une des questions qui traversera cette partie. Ce principe d'attraction-répulsion fut mis en lumière par plusieurs de nos interlocuteurs. Existe-t-il donc une variante spatiale du principe d'attraction-répulsion qui est avant tout un principe physique et affectif ? Qu'est-ce que ce principe d'attraction-répulsion peut nous permettre de comprendre des liens entre la ville et ses habitants, mais aussi entre les habitants eux-mêmes ?

2.1 – Partir ou rester ? parcours d'exils et d'ancrages

Un aboutissement ? Catane comme un chez-soi choisi

« *Catane a toujours été, disons, un point d'arrivée, exactement comme dans mon cas, et pour beaucoup d'autres personnes aussi. Alors, les Catanais nés à Catane, il y en a beaucoup, mais, les Catanais "doc"*⁸³, *en ce sens que leur famille est là depuis plusieurs générations, il y en a toujours moins. Pourquoi ? Parce que nous les jeunes qui avons étudié à Catane nous sommes ensuite restés là et nous sommes devenus catanais. Par conséquent mes enfants seront considérés comme des Catanais, mais ils sont en fait nés d'une mère d'un village à 40 kilomètres de Catane et d'un père kurde. Mais ils se sentiront sûrement catanais parce qu'ils vivront tous ici... À moins que nos projets ne changent.* »⁸⁴ Le témoignage de

82 Gilles A. Tiberghien, *Amitier*, Paris, Le Félin, 2008, p.42

83 *Denominazione di Origine Controllata* : appellation certifiant habituellement l'origine et la qualité des produits alimentaires en Italie. Il est très amusant et surprenant de voir cette dénomination couramment appliquée à des personnes. On pourrait faire un parallèle avec le terme *exotique* en français qui désignait des aliments (XVe siècle) avant que de désigner des personnes ou des lieux.

84 « *Catania è sempre stata, proprio così come per me, diciamo, è stato un punto di arrivo, per molti altri l'ho è stato. Allora, i catanesi nati a Catania, sono tanti, però, i catanesi doc, nel senso che, di famiglia, di generazioni, sono sempre meno. Perché ? Perché i ragazzi, diciamo che abbiamo studiato a Catania, siamo poi rimasti e siamo diventati i catanesi. Quindi io lo vedo i miei figli saranno considerati catanesi, ma sono diciamo figli di una madre che comunque nata a Catania ma da un paese a 40 kilometri e di un padre che è curdo. Ma loro si sentiranno sicuramente catanesi*

Maria semble faire ressortir le caractère à la fois *attractif* et *inclusif* de la ville de Catane. Cette ville serait attractive de par son caractère de ville étudiante et chef-lieu de province, qui offrirait plus d'opportunité de travail qu'ailleurs dans la région. Peut-on dire que c'est le caractère inclusif de la ville qui la rend attractive ? Ou à l'inverse est-ce son attractivité qui crée par la force des choses de l'inclusivité ? Le caractère inclusif serait caractérisé par la possibilité pour chacun sans distinction d'âge, de genre ou d'origine d'y trouver sa place. Maria a fait ses études de droits dans les années 1990 à Catane et depuis n'a pas quitté la ville, elle y travaille et y a fondé une famille. Maria décrit Catane comme un *punto di arrivo* cette expression peut être traduite en français de deux façon : littéralement *point d'arrivée* ou bien plus métaphoriquement comme *aboutissement*. D'après certains échanges informels que nous avons eus avec Maria, elle a nettement le sentiment d'avoir sa place dans cette ville et même un rôle actif à y jouer aussi bien en tant qu'avocate, mère ou citoyenne.

Quand, au début de l'entretien, je lui ai demandé comment elle se sentait à Catane elle me répondit : « *Alors je m'y sens bien, parce que cette ville, dans le fond, je l'ai choisie* ⁸⁵ ». C'est le choix individuel qui crée un sentiment de bien-être voire d'accomplissement chez Maria. Le choix augmente le sentiment d'appartenance à la ville. Catane est pour Maria ce que nous nommons un *chez-soi choisi* : ce n'est ni la ville où elle a grandi ni la ville de ses ancêtres mais elle l'a faite sienne. « *C'est quand je ne suis pas chez moi que j'ai le plus le sentiment d'être chez moi, quelque part comme chez moi.* »⁸⁶ écrit Barbara Cassin au début de son essai *Nostalgie, quand donc est-on chez soi ?* On retrouve bien dans cette citation la forme de double sens que peut prendre le *chez soi* : le lieu objectif de la naissance ou des racines familiales, ou bien le lieu subjectivement senti et choisi *comme* un chez soi procurant du bien-être. Dans notre enquête, ceux qui ont grandi à Catane, comme Lorenzo et Martina semblent fondre complètement ces deux types de *chez soi* en un seul. C'est à Catane qu'ils sont objectivement et subjectivement chez eux. Au contraire, Maria et Caroline distinguent le chez soi *originnaire* et le chez soi *choisi*.

perché vivrano tutto qui, almeno ...poi può essere che cambieremo.» entretien avec Maria, le 12 février 2021, à Catane, chez moi

85 « *Allora io mi trovo bene, perché questa città in fondo, l'ho scelta.* » entretien avec Maria, le 12 février 2021, à Catane, chez moi

86 Barbara Cassin, *La nostalgie, quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Éditions Autrement, 2013, p. 9

« *J'ai toujours dit que la seule chose qui me fera partir d'ici sera ou bien l'amour ou bien une urgence dans la famille qui m'oblige à retourner auprès des miens. Autrement je resterai ici.* »⁸⁷ Les premières fois que j'ai entendue Carolina parler de son histoire avec Catane et la Sicile, j'ai tout de suite trouvé qu'elle avait quelque chose de la romance amoureuse. Carolina est venue à Catane pour des vacances et n'est jamais repartie. Un coup de foudre en somme, suivi d'un choix d'installation, qui a marqué une bifurcation biographique et une évolution progressive de son identité (du statut de totale étrangère à celui d'étrangère qui parle parfaitement italien et à l'occasion catanais)⁸⁸. Ainsi quand Carolina affirme que seule sa famille ou une relation amoureuse de poids pourrait la détourner de Catane, on comprend bien que la relation affective à la ville et la relation affective aux proches peut-être en concurrence, et créer des tensions. De même, Maria a évoqué la possibilité qu'un jour elle ne vivrait plus à Catane et que cela reposerait sur une décision collective qui inclut son compagnon et leurs enfants. Dans un couple ou une famille le choix du chez soi est plus souvent compromis qu'une prise de décision individuelle. Il s'agit d'un dialogue entre les attaches territoriales et affectives de chacun.

Nostalgie, exil et imaginaire migratoire : « la maison où je suis né »

« *Je vis à Catane par amour* »⁸⁹ me confie Heval, le compagnon de Maria, au début de notre entretien. Par amour pour Maria, et non pas par amour pour Catane. C'est une ville qu'il n'affectionne pas particulièrement, il la trouve sale et décrit le comportement des habitants comme peu civique. Heval est dans cette ville car il y a des attaches affectives. Par ailleurs son travail⁹⁰ le pousse souvent à quitter Catane pour plusieurs jours ou semaines consécutives. « *Je ne suis pas toujours là. À cause du travail que je fais je me déplace toujours. Si je rentre à Catane c'est parce qu'il y a mes enfants, parce qu'il y a ma*

87 « *Io ho sempre detto che l'unica cosa che mi sposterà da qua, sarà o amore oppure qualche emergenza in famiglia, che devo poi rientrare in famiglia. Altrimenti io starei qua.* » entretien avec Carolina, le 20 février 2021, à Catane, chez elle

88 Nous développerons cette dimension dans la partie du mémoire consacrée au langage.

89 « *Vivo a Catania per l'amore* » entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi

90 Heval est interprète e, particulier auprès de la communauté kurde en Italie, celle-ci est quasi inexistante en Sicile. Il se déplace souvent en Calabre, dans les Pouilles, à Rome et dans le Nord du pays.

*compagne, parce que j'y ai un foyer.»*⁹¹ C'est comme si c'était seulement son *foyer* (terme que nous avons ici choisi comme traduction de *casa*) qui crée un lien entre lui et cette ville, un lien indirect. Son foyer semble pour lui comme un îlot dans la ville, un espace distinct et délimité. Heval me dit avoir peu de relations amicales à Catane et vouloir dédier tout son temps à ses enfants et à sa compagne quand il s'y trouve. Heval est en Europe depuis une trentaine d'années, ses parents et ses frères et sœurs sont restés au Kurdistan. « *Après trente-six années de vie passée en Occident, encore aujourd'hui, crois moi, la maison où je suis né me manque, elle me manque vraiment.»*⁹² Ici nous avons traduit *casa* par *maison*, le lieu, le bâtiment. Il faut souligner qu'en italien *casa* signifie à la fois *maison* et *chez soi*. La maison est le chez-soi sont inséparables. Viens à la maison *vieni a casa* ; viens chez moi *vieni a casa (mia)*. Le *chez soi* ne se situe plus cette fois à l'échelle d'une ville, d'une région d'un pays mais bien à l'échelle plus intime d'une maison. En tant que *chez soi*, la maison peut être *originelle* ou *choisie*, pour reprendre la distinction proposée en amont. Heval, du fait de son exil, semble vivre entre ces deux maisons : celle de l'imaginaire et de l'enfance passée et celle bien réelle où il vit avec ses deux jeunes enfants. Aujourd'hui, Heval n'a pas la possibilité légale de retourner dans sa région d'origine où la culture et la langue kurde subissent la répression de l'État turc.

« *Mon seul espoir est d'y retourner un jour [dans la maison où je suis né]. Je vis pour ça, crois moi : m'organiser pour obtenir le droit d'y retourner... retourner à... mes racines originelles. Parce que sincèrement la vie que j'ai abandonné me manque encore aujourd'hui. Si j'avais la possibilité... oui, j'y retournerais vivre la vie que j'avais avant, oui.»*⁹³ Dans le cas d'Heval, la distinction que nous avons proposée auparavant entre *chez soi objectif* (originel) et *chez soi subjectif* (choisi) semblent poreuses. La maison où Heval a grandi est le lieu de la nostalgie par excellence, nostalgie entretenue et renforcée par le fait qu'il ne puisse pas y aller. Ce mal du pays, ce désir de retour chez soi fut cependant contrasté

91 «*Non ci sto sempre qua. Proprio per il mio lavoro che faccio sto sempre in giro. Se torno a Catania vengo perché ci sono i miei figli, perché c'è ho la mia compagnia, perché c'è ho una casa.*»entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi

92 «*Dopo 36 anni, vità, fatta in Occidente, io ancora oggi, credimmi, mi manca, mi manca proprio la casa dove sono nato.*» entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi

93 «*E l'unica speranza mia, di tornare un giorno. Lo vivo per questo, credimmi : di organizzarmi, di ottenere il mio diritto di tornare... quello che ... mio radici originali. Perché mi manca, sinceramente, quella vità che io ho abbandonato, e sono venuto qua, mi manca ancora oggi. Se avrei possibilità... sì, ci tornerei a vivere la mia vità che avevo prima, sì.*»entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi

par une intervention de Maria, un jour que nous dînions ensemble chez eux. Face au discours nostalgique de son compagnon, Maria souligne que Heval a refusé de faire les démarches administratives qui lui auraient permis de retourner *chez lui*, au Kurdistan. L'écart entre le discours nostalgique d'Heval et la remarque objective de sa compagne fait saillir la dimension fictionnelle du témoignage de notre ami kurde. « *La "nostalgie" n'est pas exactement ce que l'on croit [...]. Ce sentiment envahissant et doux est, comme l'origine, une fiction choisie qui ne cesse de donner les indices pour qu'on la prenne pour ce qu'elle est, une fiction, adorable, humaine, un fait de culture.* »⁹⁴ Heval associe explicitement la maison où il est né à ses « *racines originelles* », les deux fictions sont donc liées, enchâssées. La fiction se loge entre le réel et l'imaginaire. Par ailleurs, l'assimilation culturelle en Turquie était telle à l'époque où Heval était enfant qu'il n'avait pas conscience de son origine kurde. Il a découvert la culture kurde en Allemagne quand il était adolescent, et a appris la langue kurde majoritaire en Turquie (kurmanci) alors qu'il vivait en Europe. Ainsi, l'hypothèse de la nostalgie comme *fiction* semble d'autant plus évidente au regard du parcours identitaire et migratoire d'Heval⁹⁵.

« *On a débarqué ici et puis... en réalité je considère ce moment de ma vie comme une nouvelle renaissance.* »⁹⁶ En usant ici du pléonasme (volontaire ou non) de *nouvelle renaissance*, Heval laisse entrevoir la complexité de son parcours d'exilé. A-t-il connu une autre renaissance avant celle-ci sur les rives italiennes ?⁹⁷ Ce n'est pas à Catane qu'Heval a débarqué mais en Calabre, prêt de Reggio Calabria. Même si je ne lui ai posé aucune question directe sur son exil, il a choisi de m'en parler au moment où nous abordions le sujet de la migration des Siciliens en Italie et dans le monde. À la fin des années 1990, Heval a traversé la Méditerranée depuis la Turquie dans un bateau avec 587 autres personnes parmi lesquelles trois ont perdu la vie pendant le voyage. Depuis ses premières années de vie en Calabre, il a gardé un lien fort avec cette région qu'il considère comme la terre qui l'a accueilli, mais il n'a jamais voulu prendre la nationalité italienne, qui lui aurait peut-être permis, par ailleurs, de retourner en Turquie. Encore une fois la complexité de l'exil crée des

94 Barbara Cassin, *ibid.*, p.11

95 En usant du mot de *fiction* je ne veux pas nier ou minimiser la souffrance de l'exil vécu par Heval. Il s'agit seulement d'analyser son discours en regard des actes et de la biographie de mon ami.

96 « *Ci siamo sbarcati qua, poi... Infatti, io mi considero, proprio, sinceramente, una rinascita nuova.* » entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi

97 Heval a d'abord été exilé en Allemagne quand il était enfant jusqu'à être jeune adulte et de retourner en Turquie avant de s'exiler de nouveau vers l'Europe.

ports d'attaches multiples, dont certains sont inatteignables, tout du moins temporairement. Cette situation fait écho à celle du compagnon de Carolina, qui vit par défaut à Catane pour le moment, en attendant d'obtenir les papiers qui lui permettront de sortir du territoire italien, que se soit pour visiter sa famille en Afrique de l'Ouest ou pour s'installer en dehors de l'Italie. Mamadu dit ouvertement qu'il n'aime pas Catane, qu'il ne s'y trouve pas bien, qu'il s'y ennue. Il y vit depuis trois ans en attente de ses papiers, et travaille dans la restauration. Pour lui, Catane est un point d'arrivée non désiré et non désirable. Un entre-deux, une transition. Il a toujours voulu vivre dans le Nord de l'Europe, en Hollande ou en Angleterre : c'est sans doute cette projection, ce désir qu'il a depuis l'adolescence qui le rend très insatisfait de sa vie actuelle. Il ne veut pas apprendre la langue italienne car ce n'est pas la langue du pays où il a choisi de vivre.

À propos de l'imaginaire migratoire des Dakarais, l'anthropologue Thomas Fouquet écrit : « *L'Ailleurs dont il est ici question exprime un espace d'imaginaires dépositaire des aspirations à un mieux être et à un mieux vivre. Il reste porteur d'une dimension géographique, les esprits le cristallisant presque exclusivement autour des sociétés du Nord.* »⁹⁸ Pour ceux qui arrivent d'Afrique, il semblerait que Catane n'est pas le *Nord* : ni géographiquement, ni en terme de *mieux vivre*. J'ai été surprise d'entendre tant de personnes africaines dire à propos de Catane « *Ici on est en Afrique* ». Cette ville ne semble pas correspondre aux *attentes* de nombreuses personnes qui se sont engagées dans une migration vers l'Europe. L'imaginaire qu'ils ont de l'Europe déçoit face à la réalité de la Sicile. À chaque fois que j'ai eu l'occasion d'échanger avec des personnes en cours de migration⁹⁹ quand ils comprenaient que j'étais française, ils en venaient vite à dire : « La France c'est mieux qu'ici », ou encore « La situation des étrangers est meilleur en France qu'ici, il y a plus de travail, il y a moins de racisme... ». J'étais toujours très gênée de me situer par rapport à ces discours, qui justement semblent reposer sur une forme d'imaginaire migratoire, classifiant hiérarchiquement les pays européens. Ces échanges avec des hommes d'Afrique de l'Ouest (Sénégal, Gambie et Nigeria principalement) laissaient souvent paraître chez mes interlocuteurs une surprise : celle de constater que j'avais fait le *chemin inverse* du leur, c'est-à-dire du Nord vers le Sud. « *Le Nord ne serait-il jamais autant "Nord" que*

98 Thomas Fouquet, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain » in *Presse de Science Po, Autrepart*, n°41, 2007, p. 84

99 C'est-à-dire qui ne voulait pas rester à Catane ou en Sicile à long terme, et continuer à se déplacer.

lorsqu'il est pensé et rêvé au "Sud" et vice versa ?»¹⁰⁰ L'écart entre les représentations géographiques et culturelles liées à *l'ailleurs*, et ce qu'est cet *ailleurs* quand il devient un *ici* semblent irréconciliables. En faisant, ce *chemin inverse* du Nord au Sud, je charrie en moi-même et pour les autres un lot d'imaginaires et de représentations, qui seront actualisées ou bien annulées en se confrontant au réel. « *L'imaginaire déchoit-il ou se renforce quand il se confronte au réel ?* »¹⁰¹. La question que nous pose Segalen dans son *Équipée* semble se poser à tout voyageur quelque soit son statut ou la distance qu'il parcourt. Au travers des rencontres et des échanges verbaux avec mes interlocuteurs, les imaginaires se confrontent, s'enrichissent et se questionnent.

« Mourir à Catane » : esthétiques et trajectoires insulaires

« *Une île est par excellence un lieu. La nostalgie d'une île. Une île est en même temps, en tant que lieu, un lieu très singulier, un lieu qui invite au départ : une île, on ne peut qu'en partir. [...] Et l'on veut, l'on doit, y revenir. Elle détermine et aimante.* »¹⁰² Cette très belle définition de l'île comme lieu par Barbara Cassin renvoie à l'attachement paradoxal ou le phénomène d'attraction-répulsion qui est au cœur de notre réflexion dans cette partie. Cet attachement ambivalent aurait-il donc une dimension spécifiquement insulaire ? Cette île *aimante* pourrait l'être dans les deux sens du terme : celle qui *attire* et celle qui *aime*. Cet attachement *aimant* à la Sicile et à Catane en particulier, nous l'avons senti chez plusieurs de nos interlocuteurs. Marta est une jeune Catanaise de 24 ans. Nous nous sommes rencontrées le lendemain de mon arrivée sur l'île, elle fût un point de repère affectif pour moi dans la ville pendant tout mon séjour. Fille d'un « *Catanese "doc"* », comme on dit ici¹⁰³. « *J'aurais la possibilité d'y mourir, à Catane. Donc, vivre toute ma vie ici. Parce je suis née ici et heureusement ici j'ai un appartement que je ne dois pas payer tous les mois*¹⁰⁴, pour ça principalement [je reste]. Aussi parce que j'ai encore mon père ici,

100 Thomas Fouquet, *ibid.* 85-86

101 Victor Segalen, *Équipée*, [1929], Paris, Gallimard, 1983, p.11

102 Barbara Cassin, *ibid.*, p.16

103 « *Catanese "doc"* », *Catanais "doc"* est une expression qui sert à désigner les personnes appartenant à des familles qui sont installés dans cette ville depuis plusieurs générations.

104 Marta vit depuis plusieurs années dans un appartement appartenant à son père, qui lui prête gracieusement.

et que mis à part lui, je n'ai aucune attaches affectives. C'est seulement pour ça [que je reste]. »¹⁰⁵ Catane est le port d'attache de Marta, aussi bien sur le plan affectif que matériel, c'est sans doute cela qui l'empêche de prendre la large, même si elle confie avoir plusieurs projets en dehors de Catane. « *Je veux voir d'autres endroits, je veux [vivre] d'autres expériences, et puis revenir ici en disant : " je suis chez moi" »*¹⁰⁶. Cette phrase de Marta fait tout à fait écho à celle de Lorenzo, qui ont en commun de se sentir chez eux dans cette ville, *a casa*. Catane comme un chez soi objectif et subjectif mais cependant incertain. De fait, quand j'ai demandé à mes interlocuteurs pour combien de temps ils imaginaient encore vivre à Catane, presque tous se sont montrés très hésitants. Pour Kevin, jeune Mauricien qui vit à Catane depuis qu'il a quatorze ans et qui aura bientôt trente ans, le travail est le facteur qui le fera peut-être un jour partir de Catane. D'après lui ce problème affecte tout autant les Italiens que les étrangers dans cette ville.

De fait le taux de chômage en Sicile est très élevé, et à Catane aussi. À titre indicatif on peut citer les chiffres mis à dispositions par l'ISTAT (Istituto Nazionale di Statistica) à partir d'une étude détaillée menée dans la ville et la province de Catane en 2015¹⁰⁷. En 2013, dans la province de Catane 42,1 % de la population des 20-64 ans est active, à l'échelle de la Sicile les taux sont très similaires soit 42,3 %. Pour cette même donnée le taux est de 59,8 % à l'échelle nationale. Ces taux donnent à penser qu'à Catane la majorité de la population en âge de travailler est inactive, si nous devons parler d'un travail exercé de manière légale et donc détectable par les instituts de sondage. Il est intéressant de resserrer l'observation sur le travail des jeunes : la même étude de l'ISTAT compte en 2011 dans la ville de Catane que 39,8% des jeunes entre 15 et 29 ans ne travaillent pas *et n'étudient pas*, contre 22,5% à l'échelle nationale. La conjonction de coordination *et* marque ici la simultanéité, en somme en 2011 presque 40 % des jeunes Catanais, ne sont engagés ni dans une formation ni dans un travail déclaré. Nous ne disposons malheureusement pas de chiffres plus récents, mais ces taux donnent une idée des tendances régionales et des dynamiques présentes dans le monde du travail en Sicile. Il faudrait aussi préciser qu'en Sicile comme dans tout le Sud de

105 « *Avrei la possibilità di morirci a Catania. Quindi vivere tutta la mia vita qui. Perché sono nata qui, e fortunatamente ho una casa qui che non devo pagare ogni mese, principalmente per quello. Perché ho ancora mio padre qui, perché come altri affetti, proprio zero. Solo per questo.* » entretien avec Marta, le 2 février 2021, à Catane, chez moi

106 « *Voglio vedere altri posti, voglio altre esperienze e poi tornare qui dicendo: sono a casa.* » entretien avec Marta, le 2 février 2021, à Catane, chez moi

107 Rapporto Urbes 2015, *Il benessere equo e sostenibile nelle città*, Catania : <https://www.istat.it/storage/urbes2015/catania.pdf> (consulté le 28.08.21)

l'Italie, les femmes travaillent peu et sont plus souvent assignées aux tâches domestiques (en moyenne 2 femmes sur 10 travaillent dans le Sud de l'Italie). Cette tendance est aussi très visible parmi les femmes étrangères. Quoi qu'il en soit ces problématiques professionnelles et matérielles créent une relation problématique des habitants à leur ville et à leur île. Pour ma part, souhaitant vivre en Sicile et y mener un terrain depuis quelques années je savais que je devais résoudre en amont le problème du travail, car il serait quasiment impossible de trouver un travail sur place qui me permette de vivre. C'est pour cette raison que je me suis tournée vers les programmes européens qui permettent aux étudiants de travailler à mi-temps comme assistant de langue française. En Sicile, le coût de la vie est bien inférieur à celui qui existe dans d'autres régions d'Italie ou en France, mais les revenus sont moindres eux-aussi, c'est en grande partie cela qui empêche le départ de certains Siciliens, comme c'est le cas de Marta. De plus il est difficile de trouver du travail avec une rémunération décente. Malika est architecte de formation, pour rejoindre son compagnon Jacques en Sicile, elle a cherché un stage et a peiné à trouver une entreprise qui acceptait de la rémunérer ou même de la dédommager. Ensuite elle a enchaîné quelques courts contrats et ne travaillait au moment où nous avons fait l'entretien. « *Si t'as pas de travail tu peux pas rester. Nous c'est aussi un peu ce qui nous pousse à rentrer en France. On peut pas non plus ... juste lui qui travaille, c'est pas envisageable.* »¹⁰⁸

« *“Terre mère, des hommes et des dieux...” et puis en somme ça dit que “ Il mourrait pour sauver cette terre” mais il mourrait aussi avec elle... en ce sens que, vue où on en est, en réalité... on meurt de toute façon.* »¹⁰⁹ Marta, non sans ironie, tente de me résumer l'hymne officiel de la Sicile (*Matriterra*, c'est à dire *terre mère* en sicilien). Composé en 2003 par le chanteur sicilien Vincenzo Spampinato, il est une ode à la beauté et à l'histoire de l'île, littéralement décrite comme un paradis sur terre. Si l'hymne contient bien la phrase « *Je mourrai pour te défendre, terre mère des hommes et des dieux* »¹¹⁰, dire que les Siciliens mourraient avec leur île relève bien de l'interprétation de mon interlocutrice. Le lien de la terre sicilienne avec ses habitants, plus encore qu'un lien entravant, pourrait-il être un lien mortifère ? Dans les diverses rencontres que j'ai pu faire ici à Catane, mais aussi à d'autres occasions dans le sud de l'Italie (Calabre et Pouilles en 2019), j'ai pu constater cet

108 Entretien avec Malika, en français, le 25 février 2021, à Catane, chez elle

109 « *“Madre terra, di uomini e dei...” e poi insomma dice che « Morirebbe per salvare questa terra ” ma morirebbe anche con lei ... nel senso che per come siamo messi, in realta... moriamo lo stesso.* »
entretien avec Marta, le 2 février 2021, à Catane, chez moi

110 En langue originale, en sicilien : « *Murissi p'addfenniri a tia, matriterra di omini e dei* »

attachement paradoxal des personnes à leur territoire, en particulier chez les jeunes. Dans le sud de l'Italie en général, il semblerait que tout le monde se soit déjà posé (et à plus d'une reprise) la question de partir ou non, par manque de perspectives sur le territoire. Et de fait, de nombreuses personnes ont déjà tenté des expériences de vie en dehors du territoire sicilien, au Nord de l'Italie ou à l'étranger. Bien sûr, la pandémie a en partie gelé les départs des Siciliens en dehors de leur île. J'ai rencontré plusieurs amies de Marta qui à cause de la pandémie sont revenues à Catane auprès de leur famille, alors qu'elles faisaient des études dans le Nord de l'Italie. Ce choix fût déterminé par un aspect matériel et affectif : la vie et le logement coûtent moins cher en Sicile, et elles avaient toutes deux des familles et relations amicales à Catane. Marta, comme tant de personnes en l'Italie du Sud, pense à la nécessité de partir sans réussir à faire le pas. Le lien fort à la *terre-mère* semble en contradiction avec la possibilité ou la nécessité d'un départ imminent.

*« Principalement c'est un facteur lié au travail qui pousse les personnes à partir et à chercher un travail hors [de Catane], à ne pas bien savoir quoi faire de leur vie. Parce que peut-être qu'ils ne veulent pas quitter leurs attaches affectives, ou peut-être que s'ils le font ça sera pour revenir. »*¹¹¹ Cette mise en tension entre l'ici, le chez-soi, le confort affectif et cet ailleurs pensé comme plein de ressources matérielles est décrit par de nombreux jeunes. Cette forme d'incertitude qui mène les jeunes à *« ne pas bien savoir quoi faire de leur vie »* est palpable. Comme en *errance* sur leur propre île, entre la douceur de ne pas penser au lendemain, et la souffrance de percevoir l'avenir comme sombre ou marqué d'un départ parfois forcé par les conditions matérielles. Le *facteur travail*, a été en particulier souligné par mes interlocuteur ayant entre vingt-cinq et trente ans quand je leur demande si, à l'avenir, ils pensent rester vivre dans cette ville. *« Ensuite tout dépend évidemment aussi de ... l'aspect travail. Parce que quoi qu'il en soit Catane est toujours très liée au manque de travail. Donc c'est clair que... s'il y avait des offres de travail en dehors... disons que... tu es en quelque sorte obligé de t'en aller. Donc il y a toujours... il y a toujours un point d'interrogation. »*¹¹² me confie Lorenzo. Pour lui, le départ semble être vécu comme une

111 *« Principalmente un fattore lavorativo che spinge le persone ad andare a cercare il lavoro fuori, a non sapere bene cosa fare della loro vita. Perché magari non vogliono lasciare gli affetti, o magari se lo fanno sarà per ritornare. »* entretien avec Marta, le 2 février 2021, à Catane, chez moi

112 *« Tutto poi ovviamente dipende poi anche da ... del aspetto lavorativo. Perché poi comunque Catania è sempre molto legata al ...lavoro che qui manca. Quindi è chiaro che ... se ci sono offerti di lavoro magari fuori... diciamo sei in qualche modo obbligato ad andare fuori. Quindi c'è sempre un punto .. c'è sempre un punto interrogativo»* entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, à Catane,

obligation, une absence de choix. Ce qu'il désigne comme un « *point d'interrogation* » fait écho à ce que nous décrivons comme l'errance des jeunes. De plus, j'ai pu noter dans beaucoup d'interactions avec des personnes que j'ai rencontrées pour la première que quand je disais que je travaillais dans une école, cela mettait en place une sorte de respect voire d'admiration chez mon interlocuteur. Il est rare de rencontrer une jeune femme qui travaille, ou plutôt qui a trouvé un poste de travail perçu comme stable avec un revenu apparemment régulier et décent. Le père de Marta qui ne sympathise jamais avec les amis de sa fille qu'il considère comme "des bons à rien", m'a tout de suite prise en sympathie parce que je suis une jeune qui a un emploi et que cela est pour lui un signe de sérieux et de maturité. Il m'a souvent invitée à déjeuner chez eux, alors que Marta n'invite aucun ami chez son père. Cette sympathie de la part de son père m'a d'autant plus surprise que nous ne pouvons pas vraiment échanger ensemble étant donné qu'il parle plus sicilien qu'italien. Dans une région où le travail est aussi rare que mal rémunéré, voir une étrangère qui travaille sans faire des ménages ou de l'aide à domicile est relativement surprenant. De plus, étant au sens large "du Nord", je suis allée comme à contre-sens de la route migratoire empruntée par les Siciliens eux-mêmes.

Marta me confie que même si au Nord on gagne mieux sa vie, la qualité de vie est différente : il fait plus froid, on ne trouve pas la même qualité de produits alimentaires frais (fruits, légumes, poissons), et c'est souvent difficile de se faire des amis. Il faut noter que Marta a toujours vécu en Sicile et son point de vue s'appuie sur des récits d'expériences d'amis. Cette représentation du Nord (que l'on parle de l'Italie du Nord, ou de pays situés au nord de l'Italie) comme *froid* climatiquement et socialement semble un frein au départ. L'incertitude liée au travail pousse malgré tout les jeunes à s'intéresser à l'étranger, et plus particulièrement aux pays qui ont la réputation d'offrir du travail. Ici j'ai parfois eu le sentiment d'être convoitée, au sens où certains ont cru que je pourrais leur donner accès à une forme de capital culturel ou symbolique, toujours lié à ces « *imaginaires migratoires* » du Nord (pour reprendre l'expression de Thomas Fouquet). Ces mouvements migratoires des Siciliens en Europe font parfois l'objet d'aller-retour, comme l'explique Marta. On pourrait supposer que ceux-ci créent des structures affectives instables, ou tout du moins en mouvement. Quand je demande à Marta si elle a des amis dans son entourage qui sont partis vivre dans d'autres pays, elle me répond : « *Jusqu'à il y a quelques années, beaucoup en*

chez moi

Angleterre. Je sais aussi en France, Hollande, en Allemagne beaucoup. Malte... et un peu en Espagne. Et puis ça se divise entre le Nord de l'Italie et l'étranger. Donc, il y a ceux qui veulent vraiment se plonger dans une autre langue et un autre pays, et puis ceux qui partent mais continuent toujours de parler en italien. »¹¹³. Comme le souligne Marta la langue parlée pèse un poids déterminant dans le choix du pays où aller travailler. « Tu ne sais pas si tu dois rester en Italie, si tu dois aller en dehors, quel est le meilleur pays auquel tu pourrais t'acclimater, quelle langue tu pourrais apprendre dans le délai le plus court possible... en somme tant de choses qu'on met en considération »¹¹⁴. La liste de Marta semble sans fin. Cet ensemble de facteurs alourdit la prise de décision, la rendant complexe et rendant certains séjours temporaires : le temps de se faire un peu d'argent pour pouvoir soutenir économiquement la famille restée au pays, ou simplement faire des économies pour soi-même. Ainsi, ceux qui ne se sentent pas l'envie ou le courage d'apprendre une langue étrangère préfèrent aller travailler dans le Nord quelques années et puis reviennent. Ces dynamiques renvoient à l'image canonique d'un "Sud" pauvre qui pousse les personnes en âge de travailler à l'immigration. Cette histoire migratoire régionale semble rapprocher le destin des Siciliens de ceux des étrangers qui viennent en Sicile pour y trouver une vie meilleure, c'est d'ailleurs ce que souligne Heval : « La seule chose positive du Sud de l'Italie c'est que les gens connaissent très bien l'immigration. [...] Tu pourrais trouver dans n'importe quel coin du monde des Siciliens ! »¹¹⁵

2.2 – Être chez soi ailleurs : figures de voyageurs et d'étrangers

113 « Fino a qualche anno fa, tantissimo l'Inghilterra. So anche Francia, Olanda, Germania tantissimo, Malta ... e un pochettino anche la Spagna. E poi si divide tra Nord Italia e estero. Quindi, chi è si che vuole proprio buttare sul un'altra lingua e su un altro paese, o chi se ne va ma rimane comunque a parlare in italiano. » entretien avec Marta, le 2 février 2021, à Catane, chez moi

114 « Non sai se devi stare in Italia, se devi andartene fuori, qual è il paese migliore dove potresti ambientarti, quale lingua potresti imparare nel minor tempo possibile... insomma tante cose che uno mette in considerazione... » entretien avec Marta, le 2 février 2021, à Catane, chez moi

115 « L'unica cosa positiva del Sud Italia, che gente conosce molto bene l'immigrazione.[...] troverei, ovunque parte del mondo, i siciliani. In America, in Germania, in Argentina ... » entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi

Un Italien qui boit du maté : camouflage culturel ou intégration ?

Plusieurs de mes interlocuteurs ont fait l'expérience de vivre en dehors du territoire italien. Parmi les Siciliens que j'ai rencontrés c'est le cas de Lorenzo et aussi d'Angela. Lorenzo a trente-trois ans, il a vécu en Argentine pendant un an, aujourd'hui il est marié avec une femme péruvienne, qu'il a rencontrée en Amérique du Sud. Il me fait part de son expérience d'étranger en Argentine. « *Ça me plaisait en quelque sorte... parfois je parlais de camouflage. Me camoufler parmi eux... aussi parce que j'aime ça. C'est important si tu vas dans un pays, tu dois quoi qu'il en soit t'approcher de leurs us et coutumes. Pour moi, par exemple, ça pouvait être le fait de boire du maté. [...] Ou encore par exemple le foot, et donc aller au stade... eh... disons que j'avais beaucoup appris ce qui, pour eux, sont des habitudes[...]. Mais en tous cas, j'avais toujours le sentiment d'être... un... disons, je me sentais parfois un peu comme un intrus. C'est-à-dire, même si je peux, comme eux : boire du maté, parler espagnol, aller... je veux dire, je n'étais jamais... je ne me sentais jamais vraiment comme un argentin, et la même chose pour eux. [...] J'étais toujours un Italien qui buvait du maté.* »¹¹⁶ L'approche de Lorenzo rappelle étrangement celle d'un anthropologue, qui pour s'intégrer dans un groupe doit parfois utiliser le camouflage ou d'imitation. « *L'imitation est une technique volontaire qui permet à l'homme caméléon de continuellement peaufiner son entreprise d'intégration et de se faire oublier petit à petit de ses interlocuteurs.* »¹¹⁷. Lorenzo semble très conscient des limites d'une forme d'intégration culturelle qui le rendrait identique aux locaux et l'assimilerait. Il pense que quoi qu'il fasse, ses interlocuteurs ne peuvent pas oublier qu'il n'est pas d'ici. Et cela d'autant plus pour une personne qui s'installe dans un pays pour une durée relativement courte, dans son cas une année. Ce travail de camouflage ou de mimétisme du comportement les locaux semble nécessaire mais insuffisant pour trouver une place dans un environnement étranger et s'intégrer.

116 « *Mi piaceva in qualche modo ... il... a volte parlovo di mimetizzazione. Mimetizzarmi con loro... anche perché mi piace. È importante se tu vai in uno paese, devi comunque avvicinati anche alle loro usanze. Quindi che per me poteva essere, il bere il mate. [...] Anche per esempio il calcio : quindi andare allo stadio ... Eh .. diciamo avevo molto appreso, quelle loro che erano delle abitudine. [...] Però comunque sentivo sempre, di essere ... un... diciamo mi sentivo un po tipo un intruso. Cioè : per quanto io posso come loro bere il mate, parlare spagnolo, andare... Ceh, non ero mai, non mi sentivo mai proprio un argentino, e la stessa cosa loro. [...] Ero sempre un italiano che beveva il mate.»
entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, à Catane, chez moi*

117 David Berliner, *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2018, p.106

Le terme *intégration* est problématique voire polémique dans le champs des sciences sociales. D'abord parce qu'il renvoie aujourd'hui au vocabulaire des politiques publiques qui auraient pour objectif d'offrir une place aux étrangers dans la société d'arrivée. Qu'elle soit entendue comme intégration par l'apprentissage de la langue ou par le travail, la vision courante de l'intégration en France aujourd'hui se présente comme si l'effort d'intégration et d'adaptation devait être fait exclusivement par les arrivants étrangers et non par les accueillants locaux¹¹⁸. D'un certain point de vue, ceci n'est autre qu'une approche dominante, voire coloniale : comme si la France, la patrie des droits de l'Homme savait mieux que tout autre ce qui est bon ou non pour tout homme. Cela est une fiction, souvent partagée par les étrangers qui entrent sur le territoire français. De nombreux migrants arrivés en Europe rêvent de la France comme d'un pays peu raciste et ouverts aux étrangers. Mais revenons à la situation italienne, le sociologue Simone Di Cecco propose en 2020 une analyse des récents programmes d'intégrations porté par l'État à l'échelle nationale. Ces programmes destinés aux demandeurs d'asile cherchent à mettre en place du « *bénévolat pour intégration* », prétendant donner une place active et citoyenne aux étrangers dans la cité. « *Dans des grandes villes telles que Rome, Turin et Milan, ainsi que dans les petits villages où sont installés des centres d'hébergement, il n'est pas rare de rencontrer des groupes de demandeurs d'asile (il s'agit en grande majorité d'hommes) portant des gilets jaunes, en train de balayer les trottoirs ou de ramasser les déchets dans un parc.* »¹¹⁹ Ce travail peu gratifiant est fait de manière gratuite par les demandeurs d'asile. Cette forme proche de l'esclavage moderne a de quoi faire froid dans le dos. Encore une fois l'effort d'intégration est pensé comme *unilatéral*. La logique qui sous-tend ce travail gratuit est que les étrangers auraient une dette à payer au pays d'accueil. Ils seraient un poids, une charge pour la société. Répétons que cette mesure ne concerne pas tous les étrangers mais bien ceux qui relèvent de l'asile, autrement dit les non-européens, et donc en majorité les africains, asiatiques ou sud américains. Ce « *bénévolat pour intégration* » est donc un reflet de la situation géopolitique et du racisme latent des politiques européennes : certains étrangers valent mieux que d'autres.

118 Sur ce vœux d'une intégration à double-sens, se référer au livre de François Gemenne, *On a tous un ami noir*, Paris, Fayard, 2020

119 Simone di Cecco, « En Italie, le sale boulot de l'intégration » in *Plein droit*, 2020/3, n° 126, p. 32

« *Quelque fois j'ai noté cette chose : les personnes italiennes, quand elles ont une personne étrangère face à elles, pour la faire se sentir à son aise, commencent à dire : "Comment es-tu arrivé ? Tu es arrivé avec une barque ? Tu as un permis de séjour ?" C'est la pire chose à faire... Aussi parce que, avant de poser ce genre de questions, tu dois comprendre à quel point la personne a pu souffrir de son voyage et de quitter sa terre... »*¹²⁰ Est-il juste de comparer la situation d'Angela en France, ou celle de Lorenzo en Argentine avec celle d'une personne arrivée en Italie sur une embarcation de fortune ? Angela affirme qu'avoir été considérée comme étrangère en France l'a aidé à mieux comprendre la situation des étrangers en Italie. Cette expérience en commun lui aurait-elle permis d'intensifier une forme d'empathie envers ceux qui sont en *situation d'étrangeté*¹²¹? Nous pourrions nous poser la même question du côté de Lorenzo qui a travaillé plusieurs années comme éducateur dans un foyer pour mineurs étrangers. Pour lui la situation d'un Africain en Italie est comparable à celle d'un Italien immigré dans un autre pays européen. « *Par exemple, un Italien qui va vivre en France, n'est pas considéré comme un migrant. Alors qu'un Africain, si, il est un migrant. Mais en réalité, ce n'est pas comme ça. Car de fait les difficultés que peut avoir un Africain en France, ce sont les mêmes que peuvent avoir un Italien. Moi quand je suis allé en Argentine, j'ai eu les mêmes difficultés.* »¹²² La liste des difficultés rencontrées par tous les étrangers d'après Lorenzo est la suivante : le fait de ne pas connaître la langue et tout ce qui en découle, c'est à dire, avoir des difficultés à accéder à des informations pratiques (où se soigner, où se loger, quoi manger), mais aussi le fait de ne pas avoir d'ami et de devoir faire face à la solitude. Il ajoute à cette liste une donnée sensible « *Ne pas sentir les odeurs que tu sens chez toi.* »¹²³ En somme une absence de repères linguistiques, pratiques, relationnels et sensibles. Certes, les étrangers partagent sous diverses formes et

120 « *Delle volte ho notato questa cosa che le persone italiane, quando hanno una persona straniera d'avanti, per farla sentire al suo agio, cominciano a chiedere : " Come sei arrivato ? Sei arrivato con quella barca ? Hai un permesso di soggiorno ? " Questo è la cosa peggiore da fare ... anche perché, prima di fare una domanda del genere, devi capire quando la persona abbia potuto soffrire a fare quel viaggio, a lasciare la sua terra ...»* entretien avec Angela, le 24 février 2021, à Catane, chez moi

121 Nous utilisons ici à dessein le terme de *situation d'étrangeté* pour marquer une nuance avec le terme d'*étranger*. Ce dernier pourrait tendre à essentialiser ce qui n'est qu'une situation (souvent temporaire) perçue d'un point de vue donné.

122 « *Per esempio, un italiano che va a vivere in Francia, non è considerato per esempio migrante. Mentre un Africano, sì, è migrante. Però in realtà... non è così. Perché poi le difficoltà che può avere un Africano in Francia, è lo stesso che può avere un Italiano cheh. Io quando sono andato in Argentina, avevo le stesse difficoltà.*» entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, à Catane, chez moi

123 « *Non sentire proprio i odori che senti a casa.* » entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, à Catane, chez moi

avec différentes intensité ces difficultés, mais il semblerait que Lorenzo laisse de côté la dimension économique et symbolique de l'immigration. En ce sens qu'aller dans un pays où l'on perd en pouvoir d'achat et en prestige social est une expérience très différente de celle de quelqu'un qui fait le chemin inverse et gagne ainsi à la fois en capital symbolique et économique. Je dois bien admettre ne partager qu'en partie le point de vue de Lorenzo. Oui, l'étranger qui migre du Sud au Nord et celui qui migre du Nord au Sud ont quelque chose en commun : ils sont perçus comme des étrangers. Cependant, je ne suis pas perçue de la même façon qu'un Africain vivant à Catane depuis quelques années.

*« Je suis ici. Je n'ai jamais mangé de pâtes ou de spaghetti, car dans mon pays c'est vraiment rare. [...] Mais quand je suis ici en Italie : qu'est-ce que je dois faire ? Je dois accepter de manger la nourriture, parce que je ne trouve plus ma nourriture africaine. Je peux en manger parfois, mais le plus souvent je dois manger des choses différentes. Donc, ça, ça fait partie de l'intégration. Ok ? Donc, manger la nourriture. Eh... je ne peux pas dire "Je suis Africain, quand vous faites des pâtes, je n'en mange pas." »*¹²⁴ Pour Aston, manger la nourriture locale, et en particulier quand elle est offerte et préparée par les locaux est une marque de respect envers l'autre et sa culture. Il me raconta la colère qui fut la sienne, en voyant un compatriote africain¹²⁵ refuser un plat de pâte que lui avait offert un Italien. D'après lui ce genre de comportement peut affecter les liens de confiance et les liens d'amitié, aussi bien à l'échelle individuelle que dans les rapport entre les Africains et les Siciliens. La question de l'*intégration*, notion ample, problématique et politique, fut souvent évoquée dans les entretiens quand nous en venions à parler du liens entre les locaux et les étrangers. *« S'intégrer, d'après moi, ça ne signifie pas nécessairement... absorber et utiliser les cultures de là où tu vas vivre. C'est-à-dire : tu viens vivre en Italie, tu es intégré à partir du moment où tu commences à manger des pâtes et des pizzas... ce n'est pas comme ça, je veux dire, d'après moi, être intégré en fait, c'est quand... tu réussis à... à faire beaucoup de choses avec les personnes, et non pas tout seul. Tu n'es pas intégré parce que tu parles italien, tu n'es pas intégré parce que tu manges des pâtes. Tu es intégré, d'après moi, parce*

124 *« Sono qua, non ho mai mangiato la pasta, spaghetti nel mio paese, è difficile. [...] Ma quando sono qua in Italia : cosa devo fare ? Devo accettare di mangiare il cibo, perché non posso trovare più il mio cibo, quello africano. Lo posso mangiare solo una volta, ma più cibo diverso. Quindi questo fa parte del integrazione. Okay ? Quindi, mangiare il cibo. Eh ... non posso dire che "Sono africano, quando fate la pasta non mangio" »* entretien avec Aston, le 4 février 2021, à Catane, chez moi

125 Aston se considère Africain avant tout. Quand on lui demande d'où il vient, il répond d'Afrique, avant que de préciser l'État dans lequel il est né.

que tu as des amis, parce que tu sors avec les personnes de l'autre pays, ou d'autres pays.»¹²⁶ Dans le discours d'Aston comme dans celui d'Angela sur l'intégration, on voit que les pratiques culturelles et les relations avec les personnes appartenant à l'autre culture sont entremêlées. Cependant, Angela se place très clairement : il est plus significatif de faire des choses *avec* les personnes locales plutôt que faire *comme* les personnes locales. Ici, il faut entendre *locales* bien au sens de *celles qui vivent habituellement dans un lieu donné*, et non pas au sens d'*indigènes*. C'est le parti pris de notre approche qui se veut un dépassement d'une distinction binaire locaux/étrangers, mais aussi l'approche d'Angela dans notre échange, lorsqu'elle met sur le même plan « *les personnes de l'autre pays* » et les personnes « *d'autres pays* ». La priorité d'un *faire avec* sur un *faire comme*, nous invite à penser que l'intérêt du mimétisme trouve ses limites dans la puissance des relations. Encore une fois la méthode relationnelle semble donner accès à une forme de savoir et plus encore à une place dans la société où vit celui qui est considéré comme étranger.

L'amitié est sans doute une des formes d'intégration (au sens large et noble du terme) les plus puissantes, partant d'un processus de rapprochement elle rend l'étranger proche. L'espace personnel (*personal space*) et donc amical n'est pas tout à fait celui social (*social space*) ni même celui plus englobant et anonyme de l'espace public (*public space*), pour reprendre la distinction de T.Hall¹²⁷. Ainsi l'intégration pourrait probablement être pensée à rebours des plans sociaux à grande échelle, il s'agit d'un enjeu relationnel qui doit commencer à l'échelle individuelle pour donner accès aux individus étrangers à l'ensemble de la cité. En somme, partir de l'espace personnel pour créer une aisance dans l'espace public. Cette vision de l'intégration renvoie dans une certaine mesure à la figure de l'informateur privilégié en anthropologie : celui qui accueille l'anthropologue dans la société qu'il étudie. Celui qui donne accès à de multiples espaces sociaux, parce qu'il est un local et que les autres habitants lui font confiance. Souvent la relation entre l'ethnologue et son (ou ses) informateur(s) crée un lien d'amitié dans le temps. « *L'expérience ethnographique n'est*

126 « *Perché integrarsi, secondo me, non significa necessariamente... assorbire e utilizzare le culture, presso le quali tu vai a vivere. Cioè, vieni a vivere in Italia, sei integrato nel momento in cui cominci a mangiare pasta e pizza ... non è quello, cioè, secondo me, essere integrato in effetti, è quando... riesci a ... a fare tante cose con le persone, ma non da solo. Non sei integrato perché parli italiano, non sei integrato perché mangi la pasta. Sei integrato, secondo me, perché hai amici, perché esci con le persone del'altro paese, o di altri paesi.* » entretien avec Angela, le 24 février 2021, à Catane, chez moi

127 Edward Twitchell Hall, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1976, pp. 144-160

*pas autre chose que ce travail de co-apprentissage par lequel, pour l'ethnologue comme pour ses hôtes, l'étrange devient familier. Cette unité de l'être humain s'incarne pour l'ethnologue dans l'amitié.»*¹²⁸ Dans une certaine mesure je peux dire que Marta a joué ce rôle dans l'enquête en me donnant accès à certains lieux ou pratiques auxquelles je n'aurais pas pu accéder seule, en particulier à des espaces où l'usage de la langue sicilienne est stratégique : le marché pour négocier les prix, dans la rue pour répondre aux regards insistants des passants de sexe masculin, dans sa famille pour échanger avec son père. Quelques mois après la rencontre de Marta, j'ai mis en place des cours de français, pour elle, Aston et une autre jeune femme. Étant considéré par eux comme une professeure de français, ils m'avaient dit qu'ils aimeraient apprendre cette langue. Nous nous retrouvions une fois par semaine, chez moi, autour d'une table. Voici un exemple de co-apprentissage qui était dissocié de mon terrain et pourtant qui a contribué à construire des relations d'amitié et de partage culturel réciproque.

De la migration à la relation : réflexions sur des êtres humains en mouvements

Dana Diminescu rappelle au début de son article « Le migrant dans le système global des mobilités » la définition du *migrant* international, entendu dans le milieu de la recherche mais aussi au sein des institutions : « *Toute personne qui change de pays de résidence habituelle, toute personne qui se déplace et traverse au moins une frontière.* »¹²⁹ Les cinq personnes qui dans notre enquête n'ont pas la nationalité italienne (Aston, Carolina, Malika, Heval, Jacques et Kevin) sont donc au sens strict des migrants. « *Le migrant est généralement conçu comme une personne en transit, qui vient seulement pour travailler, traverse nos territoires, nos villes et qui retourne à la maison ou repart ailleurs.*»¹³⁰ Cette dimension temporaire place le migrant dans une situation d'incertitude, d'instabilité. Le migrant serait une personne qui reste en mouvement entre plusieurs lieux où il a des attaches. Sa présence temporaire sur le territoire pourrait créer une potentielle difficulté à créer des liens avec le lieu, la langue et les autres qui vivent habituellement ce territoire. Si l'on s'en tient littéralement à cette première définition formulée par Dana Diminescu, l'ethnologue

128 Alban Bensa, *ibid.*, p.117

129 Dana Diminescu in Genviève Cortes et al., *Les circulations internationales*, Armand Colin, 2009, p. 211

130 Dana Diminescu, *ibid.*, p. 211

qui s'installe pour un terrain de longue durée est un *migrant*, car il change de lieu de résidence habituelle, et traverse au moins une frontière. Précisons ici que la résidence est le lieu où une personne se trouve de fait, alors que le domicile est là où elle se trouve en droit. Affirmer qu'un ethnologue est un migrant semble contre-intuitif voire absurde, tant le statut du chercheur peut avoir une dimension prestigieuse au regard d'une représentation du migrant comme personne pauvre et démunie sur tous les plans. Cette proposition peut sans doute sembler peu sensée à ce stade du développement, mais tentons d'en venir à bout, en narrant un épisode de mon séjour. Un jour, dans le collège où je travaillais à Catane, j'ai proposé un cours de civilisation à une classe de 4e, à propos de l'immigration en France. À un certain point de la leçon, sentant l'attention diminuer, j'ai interpellé la classe pour voir s'ils avaient saisi l'enjeu. Je leur ai demandé : "Suis-je une migrante ?". Une des meilleures élèves de la classe a levé la main et m'a dit sans hésiter que "oui" car j'ai quitté mon pays pour travailler dans un autre. Très vite un camarade manifeste son accord, un troisième émet un doute. Après quelques minutes d'échange avec la classe la professeure avec qui je travaillais qui se trouvait au fond de la salle intervient : " Mais voyons ! Elle n'est pas une migrante ! Elle est européenne." Cette intervention a cloué le bec aux élèves, mais je ne voulais pas faire comme si la proposition de la première élève n'avait pas été émise. Pourquoi ne serai-je pas dans l'absolue une migrante ? Au sens étymologique du terme de celui qui s'en va, change de lieu de résidence, je le suis. Dans un raisonnement philosophique bien mené peut-être que cela pourrait s'argumenter, mais dans le sens politique et médiatique, cela ne tient pas la route. Les mots sont chargés de sens multiples et historiques, de connotations qui passent pour des évidences qui ne le sont pas.¹³¹ Comment ne pas se faire piéger par les mots et les préjugés qu'ils portent ? Et comment ne pas souffrir de porter le stigmate de l'étranger ?

« Sincèrement, je ne me sens jamais étranger. Même si on m'appelle "étranger". [...] Écoutes, je sais que je suis loin de mon pays. Je suis conscient de ce fait. OK. Je suis aussi conscient... que toutes les personnes [qui] ne me connaissent pas ne savent pas qui je suis. Et puis, ça ne m'intéresse pas ce qu'ils pensent de moi, sincèrement. La seule chose qui m'intéresse c'est ce que moi je fais. J'ai appris comme ça à surmonter, peut-être... à être... capable de vivre toutes ces années en exil. Sinon, autrement, comment tu peux vivre ? Si tu

131 Au sujet des dénominations et étiquetages se référer à la très bonne introduction de l'ouvrage de Karen Akoka, *L'asile et l'exil, une histoire de la distinction réfugiés/migrants*, Paris, La Découverte, 2020

penses toujours : 'Qui sait ce qu'il pense de moi ?'. Je ne me suis jamais posé ce problème.

»¹³² Face à la violence symbolique que constitue le fait d'être désigné comme *étranger*, et donc comme *différent*, Heval met en place une sorte d'*indifférence* : ne pas se laisser troubler par le regard de l'autre, passer outre, ne pas se laisser emprisonner par les catégories de l'autre. Heval est exilé en Europe depuis trente-cinq ans. Il a passé la première partie de son exil en Allemagne et est arrivé en Italie dans les années 1990. Il a passé plus de temps en exil que dans le lieu où il a grandi avec sa famille. Dans l'ouvrage *Il malinteso, antropologia dell'incontro*¹³³ Franco La Cecla reprend une proposition de Daniel Cohn Bendit soutenant que quand un étranger ne se sent plus étranger, alors il n'est plus étranger. Cette relation de causalité entre ce que ressent un individu et comment il est perçu par les autres pourrait sembler surprenante, tant le regard des autres peut définir les individus et les enfermer. Cependant, cette proposition fait fortement écho à l'affirmation d'Heval qui semble ne pas prendre en compte le regard des autres : même si on l'appelle étranger il ne se sent pas étranger ; cela n'empêche cependant pas les personnes de l'appeler étranger. Entre la perception que l'on a de soi-même et celle que les autres ont, l'écart ne peut pas ne pas être. Angela pour sa part a vécu huit années à Paris. « *Moi quand je vivais à Paris, malgré le fait que je parlais très bien français... j'avais quand même mon accent italien. Et donc en substance, les premières questions qu'on me posaient étaient : "Mais d'où vient cet accent ?" c'est la façon gentille de dire " Tu viens d'où ? " [...] Et donc en somme, de te mettre dans une case : italienne, étrangère...*»¹³⁴

Alors que nous organisons un repas avec un couple d'amis étrangers chez moi, Aston me dit « Proposons à Marta [ton amie sicilienne] de venir, faisons un peu

132 « *Sinceramente, non mi sento mai straniero. Anche se mi chiamano "straniero"... [...] Guarda. So che sono lontano del paese, sono consapevole di questo fatto. Ok. Sono anche consapevole... che tutte le persone, non mi conoscono, non sanno che sono io. E poi, non mi interessa lo che pensano di me, sinceramente. Mi interessa soltanto lo che faccio io. Ho imparato così a superare forse... essere... capace a vivere tutti questi anni in esilio. Se no, altrimenti come potevi vivere ... se pensi "Questo chi sa che pensa di me ? "... Non mi sono mai posto questa problema » entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi*

133 Ce livre a été publié en France en 2002, à Paris, aux éditions Balland, traduit de l'italien par Annemarie Sauzeau. Nous avons cependant lu et travaillé avec la version italienne indiquée en bibliographie.

134 « *Io quando vivevo a Parigi, malgrado parlavo benissimo francese...Ho comunque il mio accento italiano. E quindi sostanzialmente, le prime domande che mi si facevano erano : " Ma da dove viene questo accento ? " è il modo tipo carino di chiedere " Da dove vieni?". [...] E quindi insomma metterti in una casella : italiana, straniera ...» entretien avec Angela, le 24 février 2021, à Catane, chez moi*

d'inclusion ! » Même si la formule était ironique, elle m'a amené à constater que en effet, nous organisons un déjeuner "entre étrangers", sans que je ne m'en aperçoive. Il fit usage du verbe *inclure* et non pas *intégrer* : comme si l'un était destiné aux étrangers (*intégrer*) et l'autre natifs (*inclure*). On s'approche cependant ici d'une forme de mise en pratique de ce que nous nommions plus tôt une intégration à double sens ou relationnelle. Je me souviens d'un autre échange informel avec Aston qui avait retenu mon attention, lors de notre premier échange. Il m'avait dit que tous les français étaient très ouverts, qu'en tous les cas tous les français qu'il avait eu l'occasion de rencontrer étaient des personnes très ouvertes avec qui on pouvait échanger facilement. À ce moment de l'échange j'ai essayé de ne pas me satisfaire de l'image positive qu'avait mon interlocuteur de mes compatriotes et je lui ai demandé : "Où as-tu rencontrés ces français ?" "À Catane, pour la plupart" me répond-il. Je lui fit alors remarquer que ce n'étaient pas seulement des français, mais des français qui voyagent et que cela augmentait peut-être leur propension à une forme d'ouverture ou de curiosité. «*Ceux qui voyagent et voient d'autres réalités remarquent beaucoup de différences [avec ici], disons, même dans les comportements les plus communs [...] Personnellement, dans ma façon de faire, je me sens très proche de pays autres que l'Italie.*»¹³⁵ Cette souplesse des habitudes, cette identité multiple et visiblement ouverte serait peut-être avant tout celle de celles et ceux qui voyagent d'où qu'ils viennent. Comme le souligne le sociologue Franco Valenti en 2020, l'Italie fait partie des pays européens «*qui se trouve simultanément en situation d'être des pays d'émigration et d'immigration*»¹³⁶ Ce double phénomène est d'autant plus intensif en Sicile pour les raisons socio-économiques que nous avons développé en première partie de ce chapitre. L'immigration en Italie est plus récente qu'en France. Comment est perçu ce phénomène relativement nouveau par les Catanais ?

« Ici, historiquement, sont passés tant de peuples qui ont dominé la Sicile. Et donc ils [les Catanais] te disent eux-mêmes : " Mais non... nous sommes habitués aux étrangers." Et puis ensuite, quelques fois... il n'y a pas l'ouverture d'un côté comme de l'autre. [...] Donc, je ne donne ni tort ni raison, ni à l'étranger ni au Catanais. Parce que c'est une chose

135 « *Chi magari viaggia, e vede altre, altre realtà, è chiaro noti molte, molte differenze, anche nei atteggiamenti, poi... diciamo più semplici. [...] Personalmente, io mi sento sempre molto più vicino nel mio modo di fare a... ad altri paesi.*» entretien avec Lorenzo, le 13 février 2021, à Catane, chez moi

136 « *L'Italia e altri paesi europei si trovano nella condizione di essere, contemporaneamente paesi di emigrazione e paesi di immigrazione.*» Franco Valenti *Migrazioni, in Italia e nel mondo*, Brescia, Editrice Morcelliana, 2020, p.9, (ma trad.)

récioproque»¹³⁷ Carolina, en tant qu'étrangère vivant à Catane depuis 15 ans, se propose à son tour de définir le processus communément appelé intégration comme un processus d'*ouverture récioproque* qui fait écho à la formulation d'Angela, qui tente elle aussi de redéfinir l'intégration. « *Pour parler d'intégration d'après moi, on devrait se poser cette question : " À quel point suis-je disponible à l'autre ? Quelle propension ai-je à la compréhension, à la tolérance, et aussi à l'acceptation ? "* »¹³⁸ Avoir une propension à être *disponible* demande une grande *ouverture* d'esprit sur le monde et les autres. L'ouverture passe bien par une remise en question, voire une abolition des catégories et étiquetages qui séparent et essentialisent les individus, souvent d'une façon binaire. « *La dualité de la pensée de soi (il y a le citoyen, et il y a l'étranger) retentit sur l'idée qu'on se fait de l'Autre (il y a le visiteur et le visité ; celui qui part, et celui qui demeure ; le conquérant et sa conquête). La pensée de l'Autre ne cessera d'être duelle qu'à ce moment où les différences auront été reconnues. La pensée de l'Autre "comprend" dès lors la multiplicité.*»¹³⁹ Reconnaître les différences repose sur un désir de *connaître* et de *comprendre*. Le préfixe "co" vient du *con* latin qui est encore aujourd'hui la façon de dire *avec* en italien (comme en espagnol). Il est toujours question de prendre *avec* ou encore de faire *avec* (comme le proposait Angela plus tôt en parlant d'intégration). La préposition *avec* quand elle concerne des êtres humains raconte une entente, une collaboration, une capacité à faire *ensemble* et à s'ouvrir à l'autre.

Dans les discours de mes interlocuteurs j'ai pu entendre des choses apparemment contradictoires sur le caractère *ouvert* ou non des Catanais. Encore une fois, Catane est un port, historiquement un lieu de passage et d'échange. Catane est une ville de diversité et donc pleine de contradictions internes, à l'image des divers quartiers que nous évoquions en première partie et qui portent en eux-mêmes des conflits. « *J'ai changé plusieurs fois de maison, et aussi de quartier. Mais je me suis senti très bien partout. Parce que les gens ont*

137« *Qua storicamente, sono passati tanti popoli, che hanno dominato la Sicilia. E quindi, loro stessi dicono : " Ma no ... noi siamo abituati agli stranieri." Pero poi, certe volte... non c'è l'apertura d'entrambe le parti [...] Quindi, io non do ne torto ne ragione, ne allo straniero ne al catanese. Perche è una cosa reciproca.*» entretien avec Carolina, le 20 février, à Catane, chez elle

138« *Per parlare d'integrazione secondo me, uno deva farsi la domanda : "Che livello è la mia disponibilità al l'altro ? Che disponibilità ho alla comprensione, alla tolleranza ? al l'accettazione anche*» entretien avec Angela, le 24 février, à Catane, chez moi

139Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p.30

un grand cœur et sont très ouverts. "Ouverts" en ce sens que... peut-être pas toujours mentalement. Mais ils sont ouverts... ouverts à la parole, au sourire. Et à aider sur le moment, ça oui.»¹⁴⁰ Cette apparente facilité à se parler dans l'espace public et à sociabiliser peut donner le sentiment que les gens sont ouverts et accueillants, mais en s'arrêtant sur certains détails les choses semblent plus complexes et nuancées. « Les gens sont toujours très ouverts. Peut-être que, quelques fois, j'ai entendu... j'ai pu voir des situations dans lesquelles c'était un peu à la limite du respect pour ceux qui... sont d'origines différentes. Mais on sentait que ce n'était pas une chose méchante. C'était juste parce que... parce qu'on ne sait pas... par ignorance... mais ce n'était dans la malveillance envers autrui »¹⁴¹ Cette manière d'alléger le comportement de certains Catanais envers leurs concitoyens visiblement d'origine étrangère pose question. En présentant l'ignorance comme un facteur produisant une forme de racisme peu consciente d'elle-même, Jacques étouffe la dimension éthique du problème. Quand je lui demande d'exemplifier ces comportements, il me dit : « un regard étrange ou ... aussi le terme dialectal "niuro"... o anche "marcinu"¹⁴². Après tout, ce sont des termes anciens, et pas prononcés par ... pour être méchant.»¹⁴³ Ignorance et préjugés sont des mots qui sont revenus plusieurs fois dans la bouche de nos interlocuteurs pour désigner les comportements racistes de certains Catanais. « L'étranger est quelqu'un qui ne fait pas partie des différences connues. L'étranger habite le malentendu des autres, entendu comme ignorance et préjugé. Il se fait une place entre deux stratégies opposées : l'indifférence et l'exotisme. En ce sens la relation avec l'étranger est une relation paradigmatique de la connaissance réciproque. »¹⁴⁴

140 « Ho cambiato diverse case, e anche zone. Però, ovunque mi sono trovata molto bene. Perché la gente, ha grande cuore, è molto aperta. "Aperta" nel senso... magari, non sempre mentalmente. Però è aperta.... aperta alla parola, al sorriso, ad aiutare sul momento, questo sì.» entretien avec Carolina, le 20 février, à Catane, chez elle

141 « La gente è sempre molto aperta. Forse, a volte, ho sentito... ho potuto vedere delle situazioni in cui, era un po' al limite del rispetto per uno che ... di origine diversa. Ma si sentiva che non era una cosa ... cattiva. Era solo perché... perché non si sa... perché è ignoranza ... ma non nel volere male a qualcuno.» entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez lui

142 En sicilien de Catane : niuro = noir / marcinu = marron

143 « Uno sguardo particolare o ... anche il termine dialettale "niuro"... o anche "marcinu". Alla fine sono termine vecchi, ma non sono detti per ... per essere cattivo.» entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez lui

144 « Lo straniero è qualcuno che non fa parte delle differenze conosciute. Lo straniero abita il malinteso altrui, inteso come ingnoranza e pregiudizio. Egli si insedia tra due strategie opposte, l'indifferenza e l'esotismo. In questo senso il rapporto con lo straniero è un rapporto paradigmatico della conoscenza reciproca.» Franco La Cecla, *ibid*, p.107

* * *

III – LIENS ET LANGAGE : parler aux proches qui là-bas, parler aux étrangers ici

« Parler c'est exister absolument pour l'autre »¹⁴⁵

Franz Fanon

Dans le mouvement de rapprochement entre individus, la langue à une grande place. Comme le laisse entendre Fanon, celui qui ne parle pas n'existe pas pour les autres, il est transparent, inatteignable. Plus qu'une altérité, une *absence*. « *Un homme qui possède le langage possède par contrecoup le monde exprimé et impliqué par ce langage. On voit où nous voulons en venir : il y a dans la possession du langage une extraordinaire puissance.* »¹⁴⁶ Le langage est l'accès au monde de l'autre, la condition apparemment *sin e qua non* de l'échange. Nous aurons cependant dans cette partie à considérer aussi la communication sans langage, sensible, corporelle, avant ou au-delà des mots. Parler la langue locale est souvent la première tâche de l'ethnologue et cela même en amont du terrain, ainsi que pour tout étranger qui ambitionne de s'installer dans un nouveau pays. La langue partagée est un lien potentiel, elle porte en elle-même la possibilité d'une rencontre. « *“Rencontre” pourrait être exactement l'opposé de ce que ça signifie.* »¹⁴⁷. Parce qu'il y a distance entre l'un et l'autre le rapprochement est une découverte incertaine, qu'elle soit rapide ou progressive, évidente ou faite de complications. Le lien en construction dans chaque face à face. Se rencontrer ou se confronter sont-ce bien deux choses séparées ? Qu'est ce que la langue fait aux liens que nous tentons de créer avec les autres ? Dans un

145 Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952, p.15

146 Franz Fanon, *ibid.*, p.16

147 « *Incontro potrebbe essere esattamente l'opposto di quello che vuol dire* » entretien avec Angela, le 24 février 2021, à Catane, chez moi

contexte de pandémie, de distanciation et de restriction les habitants de Catane sont-ils en manque de parole et de sociabilité ? La langue est un espace à la fois collectif et individuel : là où chacun peut exercer sa singularité et sa créativité, tout en se conformant au code linguistique du groupe, qui le limite, le contraint et lui permet cependant d'échanger avec les autres. Quelle est la place de la langue et de l'échange linguistique pour ceux qui vivent loin du pays où ils ont grandi ? Comment se frayer une place entre les différentes langues parlées historiquement à Catane (italien, sicilien, catanais), en particulier pour les étrangers ?

3.1 – L'italien, le sicilien, le catanais : trouver sa place dans un palimpseste linguistique

De la difficulté d'avoir une langue commune

« On en voit tellement d'immigrés qui ne savent pas parler italien et qui vivent ici. Mais les Siciliens eux-mêmes en fait, c'est pas comme s'ils savaient parler bien italien, d'après moi. [...] C'est justement pour ça, d'après moi, qu'ils n'arrivent pas à... comprendre la valeur de l'intégration. »¹⁴⁸ La discussion avec Heval fait émerger ce point en commun entre certains Siciliens, et certains de ceux qu'il nomme *immigrés* : le fait de ne pas être à l'aise avec la langue italienne. Dire que les Siciliens en question ne comprennent pas « la valeur de l'intégration » renvoie à certains enjeux de la partie prétendante, et signale l'existence d'une société sicilienne fractionnée linguistiquement et donc loin d'être uniforme. La mise en parallèle d'Heval entre les Siciliens locaux et les étrangers vivant à Catane, au-delà de donner à penser une *affinité* révèle aussi une *fracture* : ils n'ont aucune langue commune. Heval est interprète, il parle six langues couramment (zazaki, kurmanci, turc, allemand, anglais, italien). Il me dit qu'il espère avoir l'occasion d'apprendre d'autres langues dans les années à venir, et d'en transmettre plusieurs à ses enfants.

Pour Heval le principal obstacle aux relations et en particulier aux relations amicales entre les Siciliens et les étrangers est la langue. En tant qu'étranger parlant couramment italien il me raconte cette anecdote : « Aujourd'hui j'ai une difficulté. Je vois mes voisins, ils sont chinois, je ne comprend pas leur langue, je ne comprend pas ce qu'ils pensent... C'est

148 « Tu lo vedi tantissimi immigrati che non sano parlare l'italiano, vivono qua. Ma i Siciliani stessi comunque, non è che sano parlare molto bene l'italiano, secondo me. [...] Proprio, per questo, secondo me non riescono ... capire il valore dell'integrazione. » entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi.

un peu perturbant, tu sais ... parce que ... d'accord, ils te saluent, après ils ne te regardent pas en face. Compris ? Je veux dire ... Avec des personnes du monde entier je me suis lié d'amitié, sans difficulté. C'est très difficile de devenir ami avec des chinois [...] je voudrais parler un peu chinois sincèrement. Pour comprendre vraiment... leur façon de penser. »¹⁴⁹

L'approche d'Heval pourrait presque être qualifiée d'anthropologique en ce sens qu'il cherche à s'approcher d'une culture dans son ensemble et qu'il a conscience que dans cette approche la connaissance de la langue est une première étape nécessaire. La multiplicité de langues peut empêcher la communication, cela étant amplifié par le fait que la langue sicilienne est elle-même multiple.

« Le sicilien n'existe pas, il y a des siciliens. Parce qu'il y a à la fois des prononciations et des termes différents. »¹⁵⁰ Maria a grandi dans un village à quarante kilomètres de Catane. Elle me raconte que même si son dialecte d'origine est proche de celui de Catane, il existe tout de même des différences, des détails qui font noter son appartenance territoriale. Habitant à Catane depuis qu'elle a commencé ses études universitaires au milieu des années 1990, elle décrit aujourd'hui son dialecte comme « *imbastardito* », bâtard. L'évolution dans sa façon de parler le dialecte reflète son changement d'appartenance territoriale. Maria est avocate, spécialisée en droit pénal, elle me parle de la place déterminante de la connaissance et de la pratique du dialecte dans son travail quotidien. « *Là [dans mon travail], le sicilien devient plutôt un vrai motif de lien. Parce qu'il te fait sentir l'appartenance au territoire et donc ... je ne dit pas que les clients te traitent comme si tu étais la voisine... Mais finalement ils se sentent libres de pouvoir parler avec un langage auquel ils s'identifient. Car peut-être qu'en italien il y aurait une difficulté. La fonction du dialecte est un peu celle qui advient quand je fais appel à un médiateur culturel dans le cas où les personnes sont étrangères. »¹⁵¹* Le parallèle que fait ici Maria entre les étrangers et les

149 « *Oggi ce ho una difficoltà. Vedo, i miei vicini, sono cinesi, non capire loro lingua, non capire quello che pensano... Un poco, turbante, lo sai... perché... Ok, ti salutano, poi non ti guardano in faccia. Capito, ceh ... Con tutto il mondo ho avuto l'amicizia, tutte persone del mondo, ho avuto l'amicizia, senza difficoltà. È molto difficile avere l'amicizia con i cinesi.[...] Vorrei anche parlare un po cinese, sinceramente. Per capire, proprio ... come pensano loro. »* entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi.

150 « *Il siciliano non esiste, ci sono i siciliani. Perché ci sono sia pronuncia diverse sia termini diversi.* » entretien avec Maria, le 12 février 2021, chez moi

151 « *Il siciliano lì, diventa invece un motivo proprio di legame. Perché ti fa sentire l'appartenanza al territorio e quindi... non dico che [i clienti] ti trattano come fossi la vicina di casa... Però, alla fine si sentono liberi di poter anche parlare con un linguaggio che riconoscono. Perché magari in italiano, questa difficoltà c'è. La funzione del dialetto è quella un po che succede quando io invece chiamo un mediatore nel caso sei stranieri.* » entretien avec Maria, le 12 février 2021, chez moi

siciliens nous renvoie à la remarque d'Heval que nous citons au début de ce chapitre : ces deux groupes ont en commun de ne pas parler italien. Il y résulte des liens de défiances et des difficultés de communication liées à la barrière de la langue. Le dialecte est donc « *un motif de lien* » tout autant que de séparations. S'approcher du dialecte catanais est cependant une manière de s'approcher de la complexe identité linguistique et culturelle sicilienne, et particulièrement catanaise. Faire un pas vers une langue minoritaire, non enseignée à l'école, peu présente dans les médias et les publications écrites requiert un effort d'autant plus remarquable pour une personne non originaire de la Sicile.

Un Français qui parle catanais : absorption culturelle et « identité dynamique »

« Cette possibilité de parler en dialecte pour moi était une façon d'avoir une langue secrète. Celui qui la connaît peut ... peut faire passer des messages que seulement une partie de la population peut comprendre, sans se faire comprendre de l'autre partie. »¹⁵² Jacques, dans l'entreprise où il travaille est entouré de Siciliens. Il y a aussi une minorité de Calabrais, et quelques Français qu'il peut compter sur les doigts d'une main. Dès ses premiers pas au sein de cette entreprise franco-italienne comme stagiaire il y a cinq ans, il s'est intéressé au dialecte sicilien. Son maître de stage était une personne capable de parler un sicilien très poussé, ce qui n'est pas le cas de la plupart des employés. Comme le souligne Jacques « *le dialecte est dilué dans le quotidien* »¹⁵³, et il faut être en mesure de démêler ce qui relève du dialecte et ce qui relève de l'italien, ou encore ce qui relève de l'italien sicilianisé. « *Le dialecte a été une façon d'être intégré, et d'être encore plus dans la culture sicilienne, mais aussi pour d'être vraiment absorbé par les autres.* »¹⁵⁴ Cette image quasi biologique de l'*absorption*, renvoie aussi à l'idée d'une disparition : Jacques se laisse absorber par les autres, et n'est plus seulement un Français en Sicile, son identité se transforme pour tendre à *se confondre* avec celle des autres qui l'entourent.

152 « *Questa possibilità di parlare in dialetto per me era un modo di avere una lingua segreta. Chi la conosce può ... può dare dei messaggi che soltanto una parte della popolazione può capire, senza farsi capire dell'altra.* » entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez moi

153 « *Il dialetto è diluito nel quotidiano* » entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez moi

154 « *Il dialetto è stato un modo per essere integrato. E di essere ancora più nella cultura sicilianiana ma anche per essere assorbito proprio dagli altri.* » entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez moi

« Pas d'appréhension de l'altérité sans réduction à l'identique, et pas de certitude de l'ailleurs sans conscience de cette perte qui produit l'assimilation. »¹⁵⁵ Il faut accepter de perdre quelque chose, comme pour laisser une place en soi pour l'autre. Barbara Cassin parle d'assimilation quand Jacques nous parlait d'intégration. En France, dans le langage courant ces deux termes tendent à se confondre. Pourtant la sociologue Dominique Schnapper¹⁵⁶ précise que depuis les années 1950 en sciences sociales, on distingue « l'adoption de traits culturels » de « la participation aux diverses instances de la vie sociale ». La première correspond aux notions d'acculturation, d'assimilation, (voire d'intégration culturelle). La seconde, elle, relève à proprement parler de l'intégration, qui peut être qualifiée de sociale ou structurelle. L'usage d'un terme plutôt que d'un autre varie en fonction des auteurs. Quand Jacques apprend la langue sicilienne, on peut dire qu'il adopte des traits culturels, en ce sens l'usage du mot d'assimilation semble plus précis. Si on se réfère aux racines latines, *assimilatio* décrit la simulation, la feinte, quand *integratio* marque une forme de renouvellement ou de rétablissement. Étrangement, le mot *assimilation* du point de vue étymologique semble plus superficiel, il décrit une caractéristique apparente, il renvoie à l'idée de camouflage (développé dans la seconde partie au 2.2). Alors qu'*intégration* désigne un processus de reconstruction, de renouvellement de sa propre identité par l'absorption d'une autre culture.

Humboldt conceptualise ainsi l'identité dynamique « L'individu absorbe des éléments qui ne semblent d'abord pas faire partie de lui ; il fonctionne ainsi comme les systèmes dynamiques ouverts dont l'autoconservation dépend de l'inclusion d'éléments qui ne leur appartient pas de prime abord. Ainsi peut-il phagocyter son environnement, se maintenir dans un système d'échanges avec ce qui l'entoure comme ces systèmes dynamiques ouverts que sont les êtres vivants. »¹⁵⁷ Cette citation nous permet de filer la métaphore organique de l'absorption. En biologie, le phagocyte est justement une cellule ayant le pouvoir d'absorber et digérer des cellule étrangère, organiques ou non. Cette puissance d'absorption serait le trait spécifique de l'identité dynamique. L'absorption provoque un mouvement de rapprochement qui est au cœur de notre réflexion. Mais il y a celui qui absorbe (actif) et celui qui est absorbé (passif). Curieusement, Jacques se dit absorbé et donc passif. Sans

155 Barbara Cassin, *ibid.*, p.52

156 Dominique Schnapper, *Qu'est-ce que l'intégration ?*, Gallimard, Paris, 2007, p.12

157 cité p.73 dans l'ouvrage de Heinz Wisman, *Penser entre les langues*, Paris, Flammarion, 2014

doute qu'une fois encore une approche binaire actif/passif, nous empêche de décrire et comprendre la complexité des processus qui meuvent les rapports humains. La proposition d'Humboldt amène une dimension jusque là absente de notre réflexion : « *il [l'individu] fonctionne ainsi comme les systèmes dynamiques ouverts dont l'autoconservation dépend de l'inclusion d'éléments qui ne leur appartient pas de prime abord* ». L'identité dynamique est curieuse et assoiffée d'altérité, c'est presque sa survie (ou son *autoconservation*) qui en dépend. Nous verrons dans le développement de cette partie et dans celle qui suit que de fait Jacques a un caractère proche de ce qu'Humboldt nomme *identité dynamique*. Soit une propension à s'approcher et à absorber l'altérité, à faire de l'étranger, un proche.

Jacques à travers l'usage d'une langue habituellement réservée aux personnes attachées au territoire local se fait une place parmi les locaux. Cela n'efface cependant qu'en partie son sentiment d'être un étranger en Sicile. « *[Je me sens étranger] à plus forte raison après cinq ans, et peut-être même encore plus qu'avant ... parce que ... là où je fais du sport, je suis un "Francisi", là où je travaille je suis un "spacchi Francisi". [...] Mais c'est aussi une façon de ... c'est-à-dire... celui qui le dit, le dit avec affection... mais ... dit de certaines façons, et dans certains moments, c'est pesant pour moi. Parce que si à chaque fois que j'ai quelque chose à dire ou à expliquer... et que derrière moi on blague "francisi" "francisi".... "Les gars "spacchi Siciliani", je peux vous le dire ? je peux me le permettre ?". En fait je ne me sens pas étranger de par la façon dont je me suis intégré. Je me sens étranger dans la façon dont on plaisante parfois. Comme il se doit ... ça me fait plaisir aussi d'être associé à cette étiquette de "francisi" qui est une façon dialectale de dire ... "le Français".*»¹⁵⁸ Jacques exprime très justement ce sentiment ambiguë qui consiste à aimer se sentir différent des autres, tout en étant parfois irrité par cette même distinction. Jacques a cependant tout à fait conscience de la dimension *affective* de l'approche parfois taquine de ses collègues. Ce genre de plaisanteries sont de fait une forme de *familiarité*, un langage qui marque à proprement parler une *proximité*. Cela est d'ailleurs renforcé par l'usage de l'adjectif familial catanais

158 « *Dopo 5 anni, maggior ragione, ancora forse di più... perché ... dove mi alleno, sono "u francisi", dove lavoro sono un "spacchi francisi"... [...] Ma perché è anche un modo ... cioè... chi me lo dice, me lo dice con affezione, però... Certi modi, e alcuni momenti, mi è pesante, perché... sempre se ho una cosa da dire, una da spiegare... dietro si scherza..."francisi" "francisi"... "Ragazzi ... "spacchi siciliani", vi lo posso dire, mi lo posso permettere ? ". Allora non mi sento straniero nel modo in cui sono integrato. Mi sento straniero nel modo in cui a volte si scherza. Come guisto che sia perché... mi fa anche piacere di essere associato a questa etichetta di "francisi" in modo più dialettale ... il francese.*» entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez moi

“*spacchi*”¹⁵⁹ devant le nom Français (*Francisi*), qui est une façon vulgaire de dire « *maudits Français* ».

Dans son article de 1926, Marcel Mauss décrit l’existence de « *parentés à plaisanteries* » dans plusieurs régions du monde. Entre certains membres d’une famille de même générations (où il existe donc des droits matrimoniaux réciproques), il est possible de se faire des blagues pouvant aller jusqu’à la grossièreté. « *En général et pratiquement, ces plaisanteries ne durent guère que le temps d’entrer en matière ; elles sont réciproques.* »¹⁶⁰ Ces plaisanteries de par leur *réciprocité* et le fait que ceux qui y participent soient de la même génération marque une forme d’*égalité*. Pour faire ici le parallèle avec l’anecdote de Jacques, il répond à ses collègues comme en miroir : « *spacchi Siciliani !* ». Proximité, égalité et réciprocité en somme. « *La plupart de ces parentés sont celles d’alliés, pour prendre les expressions vulgaires ; car nous aimerions mieux dire alliés tout court et ne pas parler de parenté dans ces cas.* »¹⁶¹ L’hypothèse d’appliquer le modèle des « *parentés à plaisanterie* », dans le cadre de la relation de travail de Jacques et ses collègues n’est donc pas farfelue. Car au-delà de l’institution famille il reste un type de comportement et ce qu’il porte en terme de symbole et de signification. Jacques et ses collègue forme un groupe d’alliés au sens larges, puisqu’ils travaillent ensemble pour la même cause. Si Jacques est « *l’objet naturel de passe-droits et d’injures, ou tout au moins victime de privilèges de mauvais goût.* »¹⁶², c’est bien la preuve que sa place n’est pas celle de quelqu’un qui est considéré comme étranger. Il pourrait tout à fait être une figure d’*étranger proche*, qui est à la fois lié à ici et là-bas, et dont l’identité dynamique garde toujours une place accueillir l’altérité.

« *Le problème, je le répète, est que pour se réaliser, l’être humain va toujours se séparer, et donc multiplier les nuances. La véritable créativité humaine, c’est cette prolifération de différences. Et la bêtise humaine, c’est de vouloir camper sur l’une de ces différences, ou de vouloir les embrasser, dans un compromis. [...] je plaide pour ce que j’appelle une “identité réflexive” qui n’est pas l’identité de l’enracinement originare.*

159 *spacchi* ou *spacchio* vient du mot *pacchio* qui désigne en catanais l’organe sexuel féminin

160 Marcel Mauss, « Parentés à plaisanteries » in *École pratique des hautes études*, section des sciences religieuses, annuaire 1927-1928, 1926, pp. 11

161 Marcel Mauss, *ibid.*, p.16

162 Marcel Mauss, *ibid.*, p. 14

L'identité réflexive est une idéalisation contrefactuelle, puisqu'elle n'est pas ce qui est, mais ce qu'on devait atteindre idéalement. »¹⁶³ Heinz Wismann conceptualise ici l'*identité réflexive*, qui n'est finalement pas si éloignée que cela de l'*identité dynamique* d'Humboldt. Elles ont en commun d'être par essence en *mouvement perpétuel*. Pour cela il absorber du *différent*, ou plutôt *des différences*, car le *pluriel* est nécessaire pour ne pas se faire piéger par le *duel*. Le fait que la langage nous mène le plus souvent à penser seulement en terme d'*identique* et de *différent* est un problème récurrent depuis les prémices de notre réflexion. Ces termes sont d'ailleurs tous deux signalés dans le dictionnaire Lalande (*Vocabulaire technique et critique de la philosophie*) comme des « *concepts fondamentaux de la pensée, impossibles par conséquent à définir* ». *Identique* et *différents* seraient en eux-même des termes vides de sens, s'ils ne sont pas placés dans un contexte donné. Ils seraient indéfinissables en somme, parce que toujours relatifs à quelque chose ou quelqu'un. Ces deux termes sont de fait considérés comme opposés : le *différent* est la négation de l'*identique*. Du point de vue logique, on peut même parler d'une relation *symétrique* et *intransitive*. Désigner une relation comme intransitive en logique revient à estimer qu'il n'y a pas de lien entre les deux entités de la relation, par de troisième entité qui fasse le *lien* entre les deux. *Que faut-il pour crée le lien entre l'un et l'autre ?* C'est bien là l'enjeu conceptuel qui traverse toute notre réflexion. Pour approcher cette question d'un point de vue linguistique et relationnel, nous nous intéresserons au processus d'apprentissage d'une langue étrangère, à la communication (à distance ou non) avec des personnes partageant la même langue maternelle pour une personne vivant en dehors du pays où il a grandi et, dans une moindre, mesure à la traduction. Est-il possible, au travers de l'expérience individuelle de dépasser une vision binaire de la culture et plus particulièrement du langage, qui n'opposerait plus ma langue à celle de l'autre ?

3.2 – Au-delà de la double absence ou la langue de ceux qui sont partis de chez-eux

Racine, rhizome et humus : comment se défaire du monolinguisme ?

163 Heinz Wismann, *Penser entre les langues*, Paris, Flammarion, 2014, p.100

« On ne s'arrache pas si facilement, ni sans douleur, à une communauté linguistique ou à un univers linguistique parfaitement délimité. L'appartenance à une communauté est si profondément liée à un besoin de solidarité, non seulement matérielle mais symbolique, qu'en refusant de s'enraciner, on renonce à cette ressource précieuse de la solidarité automatique qui donne toujours le sentiment d'être chez soi, et entre soi, quelque part. »¹⁶⁴

La vision de Wismann semble assez cloisonnée (voire binaire) en ce que soit l'individu vit *enraciné* dans sa communauté linguistique soit il en est *déraciné* et en étant plus entouré de sa langue perd le sentiment de bien-être qui le faisait se sentir chez lui. L'image très classique pour parler de la culture ou de l'origine trouve sans doute ses limites dans la complexité du monde contemporain. « Les nations en Occident se sont formées sur le mode de l'intransigeance linguistique et l'exilé avoue volontiers que ce dont il souffre le plus est l'impossibilité de communiquer dans sa langue. La racine est monolingue. »¹⁶⁵ L'idée d'*intransigeance linguistique* proposée par Glissant, pourrait être exemplifiée par les politiques menées depuis des siècles en France et en Italie, pour n'évoquer que ces deux pays. L'Italie n'étant été unifiée politiquement que dans les années 1870, cette politique d'unification linguistique connaît sans doute une forme de retard sur la France. Cette forme d'intolérance contre les langues régionales ou plus généralement minoritaire contribue à nourrir l'imaginaire d'une identité nationale, ou d'une racine *monolingue*. Cependant la racine de par sa dimension organique n'a pas la rigidité qu'on voudrait bien lui prêter. Ces racines sont en *interaction* avec le sol, ce sol est organique, il se transforme. Si ce sol peut-être métaphoriquement associé à la culture ou à la langue, alors, sa dimension végétale nous rappelle qu'il n'est pas un objet mort, mais bien un organisme vivant, transformé par l'environnement et les interactions au sein du biotope où il vit. Vivre à Catane en entendant quotidiennement entre l'italien et le catanais a bouleversé mon rapport à la langue italienne que je parlais occasionnellement lors de voyages depuis quelques années, sans avoir un accent particulièrement lié à une région italienne. Aujourd'hui quand je parle italien avec mes amies du Nord de l'Italie (avec qui j'ai découvert la langue italienne), elles ne peuvent s'empêcher par moment de rire, tant mon accent en italien est coloré de Sud, de Sicile. J'ai absorbé une certaine rythmique et sans doute quelques mots catanais. La langue italienne est multiple, l'Italie n'est pas monolingue. De plus, la Sicile, notamment de par son caractère insulaire, à l'avantage de montrer des caractéristiques culturelles et linguistiques marquées, ; ce qui pour

164 Heinz Wismann, *ibid.*, p.47

165 Édouard Glissant, *ibid.*, p. 27

moi fût un grand écart avec la région française où j'ai grandi, la Normandie où la langue régionale a quasiment disparue, et où l'accent diffère très peu de celui de Paris. Mais de cela je n'ai pu en prendre conscience qu'en étant loin de la région où j'ai grandi. Il faut de l'altérité pour savoir où nous sommes situés.

Revenons donc aux racines, celles qui s'étendent et se nourrissent du sol. Pour Glissant cette image de la *racine* est bien peu satisfaisante, il propose une métaphore organique bien plus dynamique et expansive « *l'image du rhizome, qui porte à savoir que l'identité n'est plus toute dans la racine, mais aussi dans la Relation.* »¹⁶⁶ Chacun se définit et surtout se déploie dans le rapport aux autres. En terme linguistique, et si l'on veut revenir à ce que Glissant décrit comme la souffrance principale de l'exilé soit « *l'impossibilité de communiquer dans sa langue* », il nous faudra ici réfléchir aux différentes stratégies mise en place par les exilés et les étrangers pour contrer cette impossibilité et amoindrir cette souffrance. Si nous devons nous référer au contexte catanais de deux chose est l'une : soit il existe une communauté culturelle au sein de la ville qui parle la langue maternelle de la personne (comme c'est le cas d'Aston¹⁶⁷), soit il n'y a pas de communauté culturelle dans laquelle l'individu puisse s'insérer pour pratiquer sa langue maternelle ou celles parlées dans la région où il a grandi (comme c'est la cas d'Heval¹⁶⁸). À Catane, j'ai fréquenté un temple hindouiste principalement fréquenté par la communauté mauricienne de la ville. J'avais eu accès à ce petit lieu du culte basé dans le quartier grâce à Maria qui connaît bien les communautés étrangères de la ville¹⁶⁹.

166 Édouard Glissant, *ibid.*, p. 31

167 Aston partage plusieurs langues avec la communauté gambienne à Catane, notamment celle qu'il parle avec sa mère.

168 Il n'existe pas de communauté kurdes à Catane, ou tout du moins pas suffisamment pour former un groupe. Il est probable que certains kurdes présent soient assimilés à des Turcs. Heval qui connaît très bien le réseau des communautés kurdes en Italie, m'a assuré qu'il était le seul Kurde à Catane.

169 Depuis dix ans, Maria tient bénévolement une permanence juridique destinée aux étrangers. Elle m'a donné l'opportunité d'y assister pendant plusieurs mois. Cette expérience m'a permis de comprendre quelques ressorts administratifs et juridiques de l'accueil et de la gestion des étrangers en Italie. Mais aussi d'observer les échanges entre Maria et les femmes et les hommes qui venaient la voir. J'ai aussi passé beaucoup de temps auprès de ma personne avec qui elle partageait son bureau qui lui travaillait pour l'État. Originaire d'Amérique du Sud cet homme d'une trentaine d'années avait relation de sympathie remarquable avec la plupart des étrangers qui venaient le voir pour débloquer des situations administratives liées à leur exil. De ces heures passés dans ce bureau partagé, il me reste de nombreuses notes manuelles d'observation, et surtout les éclats de rires provoqués par cet homme qui appelait chacun de ses interlocuteurs étrangers par des surnoms affectifs.

Le temple est tenu par une association culturelle qui s'est installée dans une ancienne boutique de la rue Giuseppe Verdi, à l'est de la foire. Quand le temple est fermé, les deux portes sont recouvertes d'épais rideaux de fers. Il ne reste que le grand écriteau en plastique au dessus des portes où l'on peut lire *Shiv Shakti*¹⁷⁰, le dieu honoré *Shiva* est représenté en tailleur, méditant les yeux fermés, à sa gauche un petit drapeau mauricien. La majorité des personnes qui fréquentent régulièrement ce temple sont mauriciens, il y a aussi quelques rares skri lankais. À presque à chaque cérémonie il y avait un homme italien d'environ soixante-dix ans, toujours en costume cravate, qui laissait, comme tout le monde, ses chaussures dans la minuscule entrée du temple, avant de faire vibrer de sa main la cloche suspendue au dessus de la porte. C'est un habitué, en échangeant avec lui j'ai compris que c'était un homme mystique qui participait aux rituels des différents groupes religieux qui existent dans la ville. Il était intéressant de voir qu'il prenait part à la cérémonie de la même manière que les personnes en costume sari colorés et longues tuniques à motif. Il chantait certains refrains en langue hindi, et frappait le rythme de la prière avec certaines petites percussions mises à disposition des participants. À la fin de la cérémonie les personnes ne parlaient pas italien entre elles, je me souviens que cet homme italien ne parlait pas avec les autres mais les aidait volontiers et leur souriait. J'ai échangé avec plusieurs personnes, en majorité des hommes mauriciens¹⁷¹ qui m'ont pris en sympathie en particulier à partir du moment où j'ai été identifiée comme française. À Maurice, l'anglais est la langue officielle mais le créole mauricien est la langue la plus parlée. Cette langue a une base lexicale française et il faut ajouter que beaucoup de journaux sont écrits en français. Mes interlocuteurs au temple qui avaient grandi à Maurice essayaient parfois de me dire quelques mots en français, tout en me disant en italien qu'ils avaient oublié le français depuis le temps qu'ils vivaient en Sicile. D'une île à une autre, ce temple semblait bien un lieu pour se retrouver entre personnes qui partagent une même diversité linguistique : l'hindi pour la prière, le créole pour les échanges informels, et l'italien pour échanger avec les éventuels étrangers au lieu. Maurice n'est pas un pays monolingue, mais quitter ce territoire pour s'installer dans un autre ne fait que décupler le plurilinguisme des individus. Les femmes au temple n'osaient pas venir vers moi : est-ce une question culturelle dans le rapport de genre ? Ou bien un simple problème de compétence linguistique ? Je me souviens que lors de ma deuxième venue au temple, une

170 C'est-à-dire la *puissance* (ou le *pouvoir*) de *Shiva* (un des dieux principaux de l'hindouisme).

171 C'est dans ce contexte que j'ai rencontré Kevin.

femme mauricienne m'a dit dans un italien incertain : « Je suis contente que tu sois revenue ».

« La condition de l'étranger pourrait être comprise à partir de l'expérience de l'apprentissage d'une langue différente de la nôtre. Il s'agit d'une situation de "mise à zéro", d'humilité et d'humiliation, dans le sens latin du terme, retour à l'*humus*, au "terre à terre". »¹⁷² Ici l'épreuve de l'apprentissage linguistique est très justement décrite comme l'incarnation même de la condition d'étranger. En plus de pouvoir moins souvent parler sa langue qu'avant l'étranger doit apprendre la langue de l'autre. Cette image d'un *retour à l'humus* brillamment exposée par Franco La cecla décrit avec justesse cette sensation pénible de perdre sa puissance communicative que l'on traverse en changeant de monde linguistique. Cette perte donne symboliquement à l'individu le statut d'enfant, voire de fou : celui ne peut pas être *compris* des autres. L'épreuve peut durer des mois voire des années quand les étrangers ne sont pas suffisamment en interaction avec des locuteurs de la langue qu'ils cherchent à apprendre. « Je suis venue ici, j'ai appris la langue, et je me suis entourée d'italiens. Mais, je me rend compte ... j'ai beaucoup d'amis étrangers, qui au contraire restent avec leurs familles, avec leurs amis, en parlant seulement leur langue. Et après quinze années, ils parlent toujours mal l'italien. Et donc la communication avec les catanais est toujours compromise. C'est ça le problème. »¹⁷³ La langue en commun est un lien en soi, non un lien choisi mais un lien disponible qui ne demande à être activé par l'échange linguistique. Une personne étrangère immergée dans la langue étrangère en ressort changée et ayant toujours plus la propension de se lier à des personnes appartenant à cette langue et à cette culture donnée. C'est une forme d'élévation, ou de rapprochement progressif, comme dans l'amitié. Plus on se rapproche de l'autre plus on a envie de se rapprocher, et plus on se rapproche. L'altérité semble alors une forme de mirage, un puits sans fond. Plus on la connaît plus on prend conscience qu'on ne l'a connue pas. Ce mirage qui pousse toujours plus en avant celui qui cherche à s'approcher de l'altérité fait écho à ce que Glissant entend par sa poétique de la Relation : « toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre. »¹⁷⁴

172 Franco La cecla, *ibid.*, pp. 114-115

173 « Io sono venuta, ho imparato la lingua, e mi sono circondata dagli italiani. Però, mi rendo conto ... ho tanti amici stranieri, che invece rimangono nelle loro famiglie, con loro amici, parlando solo la loro lingua . E dopo 15 anni, parlano ancora male italiano. E quindi la comunicazione con catanese è sempre compromessa. Questo è il problema. » entretien avec Carolina, le 20 février 2021, à Catane, chez moi

174 Édouard Glissant, *ibid.*, p.23

Langues et racines des enfants : transmettre la mixité

« *Moi, avec ma fille, parfois [le dialecte sicilien], je l'utilise sans soucis. Et je dois dire, qu'il y a des expressions intraduisibles. Et donc ça me fait plaisir qu'elle apprenne cette chose. J'aimerais tellement qu'elle apprenne la langue de son père. Mais je comprends aussi que je la parle... je veux dire dans un contexte ... [Mon compagnon] n'a personne [de sa famille, ici]. Si on avait été tous les deux kurdes, ils [les enfants] auraient appris [le kurde], parce qu'on aurait parlé, comme ça arrive pour beaucoup de personnes, disons qui naissent de deux parents étrangers. Et donc la langue qu'ils [les enfants] sont en train de développer c'est le dialecte [sicilien] et l'italien. Espérons que leur papa se décide de temps en temps à dire quelque chose [en kurde].* »¹⁷⁵ Maria semble à la fois frustrée et impuissante face au fait que son compagnon ne réussisse pas à partager sa langue maternelle avec ses enfants. Elle me confie avoir essayé d'apprendre un peu la langue kurde au début de la relation avec Heval mais avec le temps elle ne s'y ai pas tenue, et d'après son compagnon montrait peu patient dans l'enseignement. Dans tous les cas, ce non partage de la langue kurde au sein du couple provoque son absence dans le foyer aujourd'hui. « *D'après moi les enfants ne doivent pas perdre cette chose [la langue maternelle de leur père], parce que les racines sont importantes.* »¹⁷⁶ Maria fait un parallèle entre le dialecte sicilien qu'elle considère comme sa langue maternelle et le dialecte kurde parlée par la famille d'Heval (zazaki). Ces deux langues, sont considérées comme des dialectes, des langues mineures puisqu'elles ne correspondent pas à un État-Nation. Transmettre de telles langues, est d'autant plus ardue que ce sont des langues dominées, parfois même interdites (comme la langue kurde en Turquie) ou méprisées (comme le sicilien par une partie de la société sicilienne). Les transmettre semble un acte de résistance à une forme d'uniformisation

175 Entretien avec Maria « *Io, con la mia figlia, delle volte, [il dialetto siciliano] l'ho uso tranquillamente. E devo dire, ci sono delle espressioni che sono intraducibili. E quindi mi fa piacere se lei impara questa cosa. Vorrei tanto che imparasse la lingua del papa. Però, capisco anche, che io la parlo, e cioè il contesto. [Mio compagno], non ha nessuno. Perché se fossimo stati intrambi curdi, loro avrebbero imparato, perché avremo parlato come succede per molti, a punto, diciamo, bambini che nascono da genitori intrambi stranieri. E quindi la lingua, che loro stanno portando avanti è il dialetto e l'italiano. Nella speranza però, che suo papa se decida ogni tanto, a dire qualcosa.* »

176 Entretien Maria « *Secondo me, i bambini soprattutto questa cosa non la dobbiamo perdere. Perché i radici sono importanti.* »

linguistique nationale qui viendrait étouffer toute voix dissonante. Ce que Maria nomme *racines* semble bien pluriel et multiple dans le cas de ses enfants. Un jour, Heval m'a dit qu'il espérait que ses enfants parlent à l'avenir plus de langues que lui. La racine plurielle des enfants de couples mixtes renvoi à une diversité, et une diversité en extension.

À ce point, l'image de la racine semble insuffisante, et il nous alors convoquer celle du *rhizome* mise en avant par Deleuze et Guattari et reprise par Édouard Glissant. « *La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre.* »¹⁷⁷ Le refus d'une identité unique et monolithique est au cœur de la pensée de Glissant, qui cherche à décrire la complexité du monde fait de mélanges et de relations multiples. Il montre comment les frontières décrétées par les États ne sont que des constructions arbitraires et n'est pas en mesure de recouvrir des aires culturelles et par là même linguistique. « *Une culture est ce qui demeure quand les États ont passé, ou ce qui les précèdent nécessairement. Les cultures se partagent, quand les États se sont affrontés. On saisit les limites – les frontières-- d'un État, mais non pas d'une culture.* »¹⁷⁸ L'enfant né d'une relation mixte semble à même de comprendre et d'incarner cette fluidité culturelle qui se refuse aux frontières étatiques. Il est multiple par la force des choses. Il née, comme tout enfant, d'une relation, mais sa spécificité est de porter en lui plusieurs langues, cultures, territoire. Cette ouverture ne semble cependant qu'en puissance. Cette ouverture existe en chacun de nous, mais l'enfant de couple mixte à une prédisposition à une identité rhizomique¹⁷⁹. « *C'est bien là l'image du rhizome, qui porte à savoir que l'identité n'est plus toute dans la racine, mais aussi dans la Relation.* »¹⁸⁰ En botanique le rhizome est un type de racine qui offre à la plante une capacité d'extension à la surface de la terre. Elle métaphorise une capacité d'extension mais aussi de résistance dans le temps, car le rhizome est spécifique aux plantes vivace.

Pour filer notre métaphore organique, il faut souligner que tout processus organique est à la fois fort et fragile. Pour revenir à la situation linguistique du foyer d'Heval et Maria, l'absence de la famille du père d'Heval en Italie participe d'un déséquilibre linguistique liée à l'installation du foyer en Italie. Comme le dit Maria, Heval n'a personne à Catane : pas de

177 Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 23

178 Édouard Glissant, *ibid*, p.179

179 Ici il semblerait que nous commettons un néologisme, en adjectivant le mot *rhizome*.

180 Édouard Glissant, *ibid*, p.31

parents ou frères et sœurs, et personne d'une manière générale qui partage sa langue. Le retour aux racines, ou le rapprochement des parents quand des enfants naissent est un manque qui semble affecter Jacques et sa compagne dont les deux familles vivent en Provence. « *Avec le fait d'être désormais une famille, avec un fils, il y a le manque de la Provence, de la famille ... pour être ... disons, tu rentres du travail, tu as envie d'aller chez les grands-parents avec ton enfant. Ça semble être plus une vie normale que de vivre si loin.* »¹⁸¹ Jusqu'à la naissance de leur fils, Jacques et Malika ne vivaient pas la distance avec leurs parents respectif comme un problème. Faire famille modifie le couple et les perspectives géographiques dans le cas de couple. Il faut noter que ce couple parle quotidiennement trois langues à leur bébé (d'environ un an), à savoir l'italien, le français et l'arabe. La langue italienne est parlée principalement par le père qui a envie de la lui transmettre, même si ce n'est pas sa langue maternelle. On peut émettre l'hypothèse, qu'une fois rentré en France, la langue française et la langue arabe prendra sans doute plus de place dans le quotidien de l'enfant car ce sont les langues parlées par ses grands-parents. Encore une fois, les liens et les lieux de vie tissent le langage des individus. La façon dont les enfants sont nommés est aussi un enjeu d'ordre identitaire et culturel important. Dans le cas d'Heval et Maria, le choix du nom des enfants fût motivé par une tradition culturelle consistant à transmettre le nom du grand parent de même sexe. La fille porte de nom italien de sa grand-mère maternelle, le fils porte de nom kurde (en réalité musulman) de son grand-père paternel. Les deux enfants ont en commun le nom de famille du père, qui est en langue turque. Pour Jacques et Malika, le nom des enfants étant celui du père en langue française, le choix a été fait de lui donner un prénom en arabe se référant à la culture musulmane. On voit dans ces deux couples la recherche d'un équilibre ou d'un mélange apparent entre les différentes cultures que porte les enfants. Le nom, comme la culture qu'il évoque peut-être une forme d'affirmation culturelle, de trace qui précède et dépasse l'appartenance territoriale ou linguistique de l'enfant. Malika souriait en me disant que son fils, blond aux yeux bleus, ne correspondait pas aux stéréotypes de la personne arabe ou musulmane. Le nom se donne à entendre aux autres une appartenance culturelle au-delà de l'apparence physique de chaque personne.

181 Entretien avec Jacques « *Con il fatto di ... essere ormai una famiglia...con un figlio, c'è la mancanza della Provenza, della famiglia... per essere...ceh, torni del lavoro, vuoi andare dai nonni con il figlio. Sembra più un a vità normale che stare così lontano.* »

L'étranger et la culture de lien : comment rester proche en étant loin ?

Lors de notre entretien, Carolina me dit à plusieurs reprises se sentir « *moitié italienne, moitié polonaise* » mais cette double identité (et linguistique) n'est pas aussi paritaire que cette formule pourrait le laisser entendre. Pour comprendre cela, il faut se pencher sur son parcours biographique entre la Pologne et l'Italie. Elle me raconte cet épisode qui débute environ dix ans après son installation à Catane. « *Je dois te dire qu'à un moment donné, c'est devenu un problème [mon intégration en Sicile], pour mon polonais. Parce que j'allais à la maison une fois par an, je ne parlais pas du tout polonais, hormis avec mes parents, une fois pas semaine ou une fois toutes les deux semaines [par téléphone]. Je ne regardais pas la télé, vraiment je n'avais aucun contact avec la langue [polonaise]. Et je me suis complètement plongée dans la langue italienne. De telle sorte que quand je rentrais à la maison et que je construisais des phrases, les mots italiens me venaient en premier. Et alors je me suis dit "Oh mon dieu ! Je suis en train d'oublier ma langue, c'est horrible !" »¹⁸² Pour affronter ce trouble linguistique, Carolina a décidé de s'inscrire à l'université en Pologne, tout en résidant à Catane. Elle se rendait en Pologne toutes les deux semaines pour étudier la littérature italienne. On constate que Carolina a rétabli le lien avec sa langue maternelle en rétablissant à la fois un lien géographique (rentrer plus souvent au pays) et un lien aux personnes (elle fréquentait de nouveau des personnes polonaises à l'université). Ce que décrit Carolina finalement n'est autre que la recherche d'un équilibre identitaire à entretenir et favoriser par des pratiques qui permettent à l'individu de faire le lien entre les différentes langues et culture qu'il porte en lui. Cela demande de nombreux *aller-retour*, aussi bien d'une manière littérale que figurée. Ce mouvement dynamique à l'échelle individuelle semble appartenir à ce que Dana Diminescu nomme « *culture de lien* »¹⁸³.*

182 « *Pero devo dirti che a un certo punto, questo è diventato un problema, per il mio polacco. Perché, io andavo a casa, una volta al l'anno, non parlavo completamente il polacco, tranne i mei genitori, un volta settimana, una volta ogni due settimana. Non guardavo la TV, niente, zero, non avevo contatto con la lingua. E mi sono pienamente buttata nella lingua italiana. E questo facevasi che quando tornevo a casa, e parlavo costruivo le frasi, mi venivano, prime le parole italiane. Quindi ho detto : "Oh! Dio sono dimenticando la mia lingua! È brutissimo!"* » entretein avec Carolina, le 20 février 2021, à Catane, chez elle

183 Dana Diminescu, « Le migrant connecté, pour un manifeste épistémologique » in *Migrant et Société*, n°102, 2005

« Tout groupe dispose à chaque moment, pour pouvoir communiquer avec ses membres absents (ou ses émigrés) d'un ensemble d'instruments qui forment système. »¹⁸⁴

Abdelmalek Sayad fait ce constat en s'intéressant dans les années 1980 aux modes des communications des migrants algériens avec les personnes restées au pays. Il s'agissait alors de messages enregistrés sur des cassettes magnétophones. S'envoyer des fragments de voix par la poste. Le geste est le même que quand nous laissons aujourd'hui des messages vocaux par téléphones ou par internet. La voix, de par sa puissance évocatrice de la personne lointaine est aussi réconfortante que déchirante pour les proches qui peuvent l'écouter. Dans les années 1980, cette voix arrivait à contre-temps, enfin, bien après avoir été enregistré. La simultanéité des messages vocaux permis aujourd'hui par internet, change la temporalité de l'échange et donne peut-être le sentiment d'être moins loin spatialement. Quand j'étais enfant, au début des années 2000, je me souviens très bien d'une publicité qui vantait les mérites du premier téléphone fixe capable de filmer les interlocuteurs. Je m'étais enquis auprès de mes parents, qui n'avaient pas l'air très emballés. Je voulais qu'ils l'achètent pour pouvoir contacter ma meilleur ami qui avait déménagé à 300km de chez nous. Puis j'ai pensé : si je veux voir l'image de mon amie dans l'écran du téléphone, il faudra qu'elle aussi en acquiert un de ce genre là, impossible, car trop cher. L'image résout-elle le manque ? Comme la voix, elle ne fait que produire un ersatz de présence, qui, une fois l'image ou le son disparu renvoi à l'absence de l'autre.

Pendant mon séjour à Catane, j'ai expérimenté pour la première fois avec autant de régularité les appels vidéos sur téléphone. Avec mon compagnon, et quelques proches, dont mes parents. Quand je suis rentrée, ils m'ont dit : c'est comme si tu n'étais jamais partie. La possibilité de communiquer en simultané avec l'image et la voix, serait donc un gain de proximité. On peut aussi émettre l'hypothèse que la période du covid ayant considérablement réduit les relations sociales, les individus se sont habitués à ne pas se voir pendant des longues périodes. Avec mon compagnon, nous nous sommes vus une fois en huit mois (durée de mon terrain). Les appels vidéos nous ont permis de suivre à distance le programme et les émotions de l'autre. Il n'empêche que la « *compulsion de proximité* »¹⁸⁵ n'était jamais satisfaite. Je prends d'ailleurs en note dans mon journal la

184 Abdelmalek Sayad, « Du message oral au message sur cassette, la communication avec l'absent », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1985, n° 59, p. 61-72

185 D. Boden, H. L. Molotch, « The Compulsion of Proximity », in R. Friedland, D. Boden (dir.), *NowHere: Space, Time and Modernity*, University of California Press, 1994, p. 257-286. cité dans

sensation de frustration extrême produite par un échange vidéo avec mon compagnon, un mois et demi après mon arrivée. J'écris : « *une image d'un visage en mouvement / une image toute plate toute électrique / des petits carrés de couleur / cela est mieux que rien / cela est mieux que des mots ? / nous n'échangeons pas un regard / c'est l'illusion de l'image virtuelle / c'est un téléphone que je regarde/* »¹⁸⁶ La platitude de l'image contraste avec le contact physique : le toucher, l'odorat. Avec l'image de numérique, il ne reste que la vue, mais une vue sans perspective, une vue qui se limite à l'espace de l'écran. Ce dernier fait pourtant bien illusion pendant quelques minutes. Mais quand l'écran s'éteint, on revient à l'espace où l'on est, là où l'autre n'est pas. L'absence du corps de l'autre est constatée et accentuée par le fait qu'on a entrevue son visage. En ce sens que me demande si il ne serait pas plus agréable de ne communiquer que via des messages écrits voire vocaux. « *Tout moyen de communication est bon pour satisfaire cette « compulsion de proximité », ce besoin obsessionnel d'« approcher le lointain » dont chaque migrant fait l'expérience.* »¹⁸⁷ À travers ma courte et volontaire expérience de vie à l'étranger j'ai donc pu approcher cette sensation d'avoir les personnes m'étant les plus proches loin de moi, ainsi que l'effort d'ubiquité spatiale et de souplesse linguistique que cela requiert.

« *Il est de plus en plus fréquent que les migrants parviennent à maintenir à distance et à activer quotidiennement des relations qui s'apparentent à des rapports de proximité. Le lien "virtuel" – par téléphone ou par courrier électronique – permet aujourd'hui, plus et mieux qu'avant, d'être présent à la famille, aux autres, à ce qui est en train de leur arriver, là-bas, au pays ou ailleurs.* »¹⁸⁸ Dana Diminescu fait cette observation en 2009, et autant dire que depuis ce processus s'est accéléré. En temps de pandémie, même les autres habituellement proches sont devenus lointains, et tout à fait inatteignables en période de confinement. Les appels quotidiens ou hebdomadaires des proches ne sont plus seulement l'affaire des migrants mais aussi de ceux qui n'ont plus le droit de voir "en vrai" ceux qu'ils côtoient habituellement. La pandémie bouleverse simultanément le rapport au temps, à

Dana Diminescu, « Le migrant connecté, pour un manifeste épistémologique » in *Migrant et Société*, n°102, 2005 p. 244

186 confère en annexe, *extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes*, extrait n°4 : *Un appel vidéo*, (journal), mercredi 3 novembre 2020, 14h27, café verso, pp. 3-4

187 Dana Diminescu, « Le migrant connecté, pour un manifeste épistémologique » in *Migrant et Société*, n°102, 2005 p. 244

188 Dana Diminescu, in Genviève Cortes et al., *Les circulations internationales*, Armand Colin, 2009, pp. 211-224, p. 213

l'espace, et aux autres. Les autres lointains parfois se trouvent comme étrangeté et superficiellement présents dans notre espace domestique aux travers d'appel vidéos¹⁸⁹. Quand j'étais avec ou chez des amis à Catane, il m'est arrivé plusieurs fois que ceux-ci répondent à un appel vidéo de leur famille et que je m'y trouver parfois incluse, parfois exclue. Je me rappelle d'un soir où je dînais chez Carolina et son compagnon : sa famille à elle vit en Pologne, sa famille à lui en Gambie. C'était l'anniversaire de Carolina et tout le monde voulait lui faire des vœux. Pour la première j'entendais Carolina parler en polonais lors de cet appel vidéo : elle me présenta ses parents en tournant vers moi l'écran de son téléphone, elle leur raconta notre dîner. Cette sensation de *proximité* créée par l'outil numérique, dans une certaine mesure renforce mon lien avec Carolina, puisque c'est un peu comme si elle m'avait présenté à sa famille. Même si il semble évident que la qualité de présence permise par cette ubiquité virtuelle est toute relative si on devrait la comparer à un déplacement chez la famille de Carolina, en Pologne. Si l'outil numérique change la qualité de *présence* des individus, elle change du même coup leur qualité *d'absence*. Amadou, le compagnon de Carolina appelle sa famille en Gambie au moins tous les deux jours. Il est bien *présent* à sa famille d'une certaine façon, il donne des nouvelles, envoie des photos, et leur a fait rencontrer sa compagne par écrans interposés. Cette présence et absence considérées comme deux faces de la même pièce renvoie à la formulation de Abdelmalek Sayad : « *continuer à "être présent en dépit de l'absence", [...] et corrélativement, à "ne pas être présent là où on est présent, ce qui revient à être absent en dépit de la présence"* ».¹⁹⁰ C'est la formule de la *double absence* de l'émigré/immigré, qui fait étrangeté écho aujourd'hui aux nombreuses relations par écrans interposés que la pandémie nous impose. « *Le thème des espaces de la communication est un vrai problème, car si on parle des espaces de circulation, de consommation et de communication, ça devient plus compliqué, il est difficile de dire que les espaces de la communication ne créent pas de lien social. Et c'est intéressant, car une relation particulière se crée dans ces espaces, qui est marquée par l'instantanéité et l'ubiquité, alors qu'on essaie d'échapper au temps et à l'espace* »¹⁹¹ Cette remise en question du temps et de l'espace est, encore une fois

189 confère en annexe, *extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes*, extrait n°4, *Un appel vidéo*, p.3

190 Abdelmalek Sayad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999, p. 225

191 Marc Augé (entretien), avec Michel Agier, et Carolina Kobelinsky « Engager l'anthropologie : la colonisation, les prophètes, la mondialisation » in *Monde Commun*, n°3, 2019, Puf, pp. 24-25

décuplée par la pandémie, même si la culture du numérique est en expansion depuis des décennies. Ce qui est notable, par exemple avec le couvre-feu, c'est que les soirées, qui habituellement sont liés à des moments de convivialité ou de sorties culturelles, deviennent souvent des moments sociaux à distance, réservés aux appels à la famille et aux proches. Encore une fois, ce n'est pas une nouveauté provoquée par la pandémie mais une accentuation de processus déjà en cours.

* * *

IV – L'AIMÉ(E) COMME ÉTRANGER(E) PROCHE : quatre couples mixtes à Catane

« ATOPOS. L'être aimé est reconnu par le sujet amoureux comme "atopos" (qualification donné à Socrate par ses interlocuteurs), c'est-à-dire inclassable, d'une originalité sans cesse imprévue »¹⁹²

Roland Barthes

Se confronter à la question du couple mixte dans cette dernière partie, pourrait sembler de trop. Un autre sujet à traiter en soi, une autre direction de recherche. Au contraire, je la perçois comme une toile de fond et une forme d'aboutissement (certes temporaire) de la réflexion menée jusqu'ici. Nous entendons par couple mixte : deux personnes habitant la habituellement dans le *même lieu*, se présentant dans l'espace amical et social comme un *couple stable* entretenant une relation amoureuse apparemment exclusive ; de plus, les deux membres du groupe appartiennent *objectivement*, et parfois *visiblement*, à deux cultures différentes (nationalité, langue, religion). Et c'est justement parce que le couple mixte se donne à voir en public qu'il peut-être identifié comme "mixte" par les autres qui peuvent être amenés à catégoriser les différences visibles. Au sein du couple dit mixte, il peut cependant y avoir des différences culturelles invisibles aux yeux des autres, mais présentes dans le quotidien du couple et connues d'un cercle d'amis plus restreint. Ainsi, d'entrée de

192 Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil, 1977, p.43

jeu, la notion de couple mixte est problématique car comme toutes les choses qui semblent aller de soi, elle cache une grande complexité. Souligner que deux personnes sont *différentes* au sein d'un couple relève pourtant de l'évidence et cela n'est pas forcément lié à la culture : « *deux personnes sont "mixtes" et c'est tout.* »¹⁹³ me dit Jacques avec un sourire. Se questionner sur le sens (ou le non-sens) du terme *couple mixte* nous renvoie aux notions fondamentales de *différence* et d'*altérité* qui traverse tout ce mémoire. L'aimé(e)¹⁹⁴ n'est-il pas l'*étranger(e) proche* par excellence ?

4.1 – Le regard des autres : mixité visible, mixité invisible

Le couple mixte une notion problématique, des relations à problèmes ?

« *La première chose qui m'est venue à l'esprit est "oui, je me sens mixte". Mixte aussi du point de vue du sexe, parce que ... déjà être un homme et une femme c'est une belle mixité! Avec ça il y a déjà de quoi faire [...] J'aimerais aussi le détacher du sexe pour dire : deux personnes sont "mixtes" et c'est tout.* »¹⁹⁵ Jacques est en couple avec Malika depuis plus de cinq ans. Ils se sont rencontrés en France, avant qu'il ne décide de faire des aller-retour entre la Provence et la Sicile où il fit un stage puis trouva un emploi. Il faut bien souligner que les couples qui ont pris part à l'enquête étaient tous constitués d'un homme et d'une femme. Ce biais hétérosexuel semble jusqu'à récemment très courant dans la recherche liée au couple mixte ou interculturel¹⁹⁶. Serais-ce pour éviter la superposition de l'étude de la culture et de l'étude du genre ? Quoi qu'il en soit, à Catane travailler seulement sur des couples hétérosexuels fût un non-choix : un simple du terrain et des rencontres.

193 «*due persone sono miste e basta.*» entretien avec Jacques , le 6 mars 2021, à Catane, chez lui

194 Nous avons hésité entre le mot *amant* et celui d'*aimé*. *L'amant* aurait été ici entendu au sens littéraire et réciproque de « personne qui aime une personne de l'autre sexe et en est aimée » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales). Ici il n'est question ni de tromperie ni de mariage, mais seulement d'une relation réciproquement aimante. Il est d'ailleurs important de souligner que la définition proposée par le CNRTL renvoient uniquement aux relations amoureuses de type hétérosexuel. Cela est sans doute lié au fait que le terme *amant* dans son sens littéraire à aussi un sens vieilli, et donc ayant une forte propension au conservatisme. L'aimé et l'aimée, renvoient en tout cas à la figure des *amants* : « couple s'aimant d'amour réciproque ».

195 « *La prima cosa che mi è venuta in mente è "si mi sento misto". Misto anche al livello di sesso, perché... già un uomo e una donna è una bella missità ! Già abbiamo da fare solo con questo.[...] Lo volevo anche magari staccare dal sesso per dire : due persone sono miste e basta.* » entretien avec Jacques le 6 mars 2021, à Catane, chez lui

196 se référer à l'introduction dans Fred Dervin (dir.), *Relations intimes interculturelles*, Paris, les archives contemporaines, 2013

L'hétérosexualité est aussi une réalité structurelle de la société sicilienne que l'on pourrait qualifier de relativement patriarcale : les couples hétérosexuels y sont peu visibles et potentiellement peu nombreux. La définition la plus simple de l'adjectif *mixte* est « *qui comprend deux ou plusieurs éléments de nature différentes* »¹⁹⁷. Les caractéristiques essentielles de mixité sont la *pluralité* et la *différence*. En ce sens l'assertion de Jacques, « *je me sens mixte* », semble plus qu'une simple étiquette sociologique, elle revêt une dimension identitaire et intime. Jacques s'approprie l'adjectif *mixte* dans son sens plein : *qui comprend des différences*¹⁹⁸. La mixité peut en effet être culturelle, de genre, de langue, de religion, de couleur de cheveux, d'accent, de goût, etc. Comme le laisse entendre Jacques la différence est inscrite dans toute individualité et dans toute altérité. En somme, on peut souligner d'entrée de jeu l'ambivalence et l'insuffisance de la notion sociologique de *couple mixte*.¹⁹⁹

« *La mixité c'était déjà un sujet avant qu'on se marie. Justement pour le mariage et après. On est un couple mixte par la religion. Et par les origines... moi je suis l'exotisme de mon mari ! [rires] Je rigole, mais c'est un peu ça. Parce que... il est très curieux. Moi je suis quand même beaucoup ancrée dans ma culture, très curieuse de ma culture et tout ça. Et... lui aussi. Il est venu avec moi en Algérie. Il a envie d'y retourner. Donc c'est vraiment... donc oui oui... une double mixité à ce niveau là.* »²⁰⁰ Quand Malika parle de *double mixité*, elle semble vouloir parler d'une forme de *réciprocité* dans la mixité, ou encore de mixité à *double sens*. Paradoxalement, elle décrit aussi une forme d'*asymétrie* de la curiosité culturelle au sein du couple. Fille d'immigrés algériens, Malika a grandi en France, dans un environnement où la langue et la culture française étaient dominantes. Quelque part, pour elle comme pour son mari, la culture algérienne est à approcher et à rechercher. Par exemple, Malika me disait qu'elle parlait arabe mais à son avis pas assez bien. Elle voudrait étudier et travailler cette dimension linguistique pour se sentir plus légitime de la culture de sa famille. Cette double recherche (celle de Malika et celle de Jacques) en direction de la culture algérienne, est notamment incarnée par le prénom qu'ils ont choisi pour leur fils : un prénom appartenant à la culture musulmane. Mais au sein de ce couple la

197 Centre National de Ressources textuelles et Lexicales, CNRTL dictionnaire en libre accès sur internet

198 Le verbe *comprendre* est ici pris dans son sens étymologique : qui prend avec, qui met ensemble.

199 Nous nous en servons cependant pour qualifier notre recherche, cela afin de nous situer dans un champ de recherche qui traite des mêmes enjeux. Champs par ailleurs relativement nouveau en tant que tel dans les sciences sociales.

200 Extrait de l'entretien avec Malika, en français, le 25 février 2021, à Catane, chez elle

place de la culture française et celle de la culture algérienne et musulmane ne fait pas toujours consensus, d'autant plus qu'au moment où je m'entretiens (séparément) avec les deux membres du couple, ils vivent en Italie, ce qui ajoute comme une tierce couche culturelle à leur mixité.

La rencontre avec Malika m'a beaucoup marqué dans mon questionnement sur la mixité dans le couple. Lors de notre deuxième rencontre par hasard, au parc Bellini, je l'ai entendue parler en arabe : « *Quand je l'ai aperçue au parc, elle parlait en arabe avec sa mère mais je me suis dit que ce devait être la mère de son mari... elle a la peau si claire et les yeux si bleus... elle est franco-algérienne, ses deux parents sont algériens... Elle m'a évoqué cette grande difficulté d'être associée physiquement au Nord, aux Français. Plus tard, chez elle, j'ai compris qu'elle était musulmane.* »²⁰¹. À ce moment là de notre relation, je n'avais pas encore rencontré son mari, Jacques. Face à l'apparence physique de Malika qui pour moi évoquait un type européen, je n'ai pas envisagé qu'elle puisse parler l'arabe. Mon cerveau a discriminé son apparence, renforcé par le fait que je savais qu'elle parlait français et qu'elle avait grandi en France. J'avais involontairement appliqué un préjugé physique sur cette personne. Ce préjugé me rendait aveugle à la mixité culturelle de son couple. Jacques et Malika peuvent être apparemment perçus comme un couple non-mixte. C'est comme si cette non-mixité d'apparence physique protégeait en quelque sorte le couple d'attaques venant de extérieurs, dans l'espace public. Des regards surpris ou insistants. Cela n'a cependant pas protégé le couple de jugement interne au sein de leur famille, en tout cas au début de leur relation. « *Au début, au tout début, ma mère elle était pas fan... de... d'un non-musulman... mais là, ça se passe très bien, y a pas de... quand on est là un mois, elle veut l'avoir tous les jours à la maison [Jacques], lui faire à manger [...] Ma mère, ça se passe très bien, ouais, mes sœurs, ma famille, tout le monde aime beaucoup [mon mari].* »²⁰²

La mixité religieuse entre Jacques et Malika est très nettement l'enjeu qui pose le plus de difficulté dans leur couple. Avec le temps, l'entente entre les deux familles s'est créée, mais Malika a pu relever des remarques du côté de la famille de son mari quant à la conversion de Jacques à la religion musulmane. Malika m'explique que puisque c'est une religion qui se transmet par le père, pour pouvoir la transmettre à leur enfant ils n'avaient pas

201 Relatée en annexe n°6. *Rencontres par hasard en centre-ville* (journal) mardi 26 janvier 2021, p.6

202 Extrait de l'entretien avec Malika, en français, le 25 février 2021, à Catane, chez elle

d'autres choix que celui de la conversion religieuse. Jacques même s'il a été élevé dans une famille traditionnellement catholique, me dit ne pas tenir à transmettre cette religion en tant que telle à son fils, mais à lui en faire connaître quelques éléments, qui seraient comme des clefs culturelles. Pour ce qui est du religieux, il accompagne donc volontiers sa femme et son fils dans le culte musulman, même si c'est une religion qu'il découvre au travers de sa compagne, ce qui n'est pas sans créer quelques incompréhensions. « *En disant musulman, je n'avais pas compris que ça voulait aussi dire aussi circoncision, par exemple. Là ça a été vraiment un... débat et... un malentendu.* »²⁰³ Le malentendu pour l'anthropologue Franco La cela est présente dans toute relation à autrui, elle la nourrit, et invite sans cesse à la discussion, à l'explication. « *C'est justement parce qu'on ne s'est pas compris qu'on doit continuer de s'expliquer.* »²⁰⁴ Expliquer c'est déployer du sens, éclaircir, détailler, ouvrir. S'expliquer à l'autre droit dans les yeux requiert souplesse et écoute. S'assurer que l'on parle de la même chose, être prêt à repenser notre point de vue à travers celui de l'autre. Mais, même dans une relation d'amour réciproque, cette adaptation simultanée de l'un et de l'autre ne va pas de soi. « *Ça c'est une réalité de la mixité, où... moi je suis d'un autre avis, cependant il n'y a pas la possibilité de faire entendre raison... au sens : si moi je veux cette chose, indépendamment...* »²⁰⁵. La phrase de Jacques reste ainsi en suspens. Comme si il était difficile de décrire ce moment où l'intercompréhension s'arrête, où le malentendu se met en suspens pour dresser un mur entre les deux membres du couple. Pour traduire *a prescindere* nous avons ici choisi *indipendamment*. Cette expression italienne signifie aussi : *mis à part, peu importe, en dehors, au-delà de, sans tenir compte de...* Il s'agit de faire abstraction de l'avis de l'autre pour décider seul. Mais cet arrêt de la discussion et de la compréhension, n'est pas forcément réservé aux couples dits mixtes, même si dans l'exemple de cela Jacques et Malika repose bien sur un enjeu culturel et religieux. Les difficultés au sein du couple mixte et comme dans tout couple, peuvent aussi venir de l'extérieur et du regard des autres qui est lui-même conditionné culturellement et gonflé de préjugés.

203 «*Dicendo "musulmano", non avevo capito che vuol dire anche "circoncision", ad esempio. Lì è stato proprio un ... dibattito e ... un "malentendu"*» entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez lui

204 « *A punto perché non ci siamo capiti, dobbiamo continuare a spiegarci* » Franco La cecla, *ibid.*, p.19 (ma trad.)

205 «*E questo è una realtà della missità, dove ... Io sono di un altro parere, ma non c'è la possibilità di fare ragionare ...nel senso : se io voglio, a prescindere... questo...* » entretien avec Jacques, le 6 mars 2021, à Catane, chez lui

Une femme blanche et un homme noir à Catane

« Aujourd'hui, ce matin, on est allé toiletter notre chien, et puis on est allé rue Umberto, à la Villa Bellini et on est rentré. Tout le monde me regardait. Et aujourd'hui, on ne s'est pas tenu la main. On était l'un à côté de l'autre. Et ça ne changeait presque rien. En fait, tu me disais que quand tu marches avec [Aston], les gens vous prennent pour... Eh ! Parce qu'ici évidemment, mis à part qu'ici s'il y a un homme et une femme, pour eux c'est déjà un couple. Même s'ils sont amis, c'est un couple. Mais où est-ce que c'est écrit que c'est un couple ? »²⁰⁶ Les propos de Carolina font ressentir une forme de double conservatisme présent à Catane, qui est à la fois porteur d'un racisme et d'une homophobie latente. Pendant l'entretien j'ai partagé avec Carolina ma propre expérience de déambulation dans l'espace public avec Aston mon ami du Libéria, et nos ressentis se rejoignaient : quand une femme blanche marche avec un homme noir, le regard des locaux est souvent pesant, à la fois surpris et jugeant. « J'ai aussi entendu des commentaires que j'ai gardé pour moi, parce que ça ne sert à rien que je les traduise, ça n'a pas de sens. Il y a toujours une façon de penser... assez méchante, du genre : "tiens c'est un garçon de couleur qui cherche à s'agripper à une fille blanche, comme ça peut-être qu'il va améliorer [sa situation]"... ça vraiment, c'est pesant... Sincèrement, je préfère rester à la maison, pour ça aussi ...enfin, il y a le covid... où aller ? Bon, on sort pour se balader, et quand on sort se balader, sincèrement je ne regarde pas les personnes. Je fais ça de moi-même. Pourtant si je m'assois, alors ça me plaît d'observer. Mais quand je marche... pas parce que j'ai peur, mais franchement... ce n'est pas une ville comme Paris, Varsovie ou Berlin ... où tu sors et tu fais ce que tu veux, tu te sens libre. Ici, au contraire... ils te regardent, vraiment... comme s'ils n'avaient jamais vu des personnes...»²⁰⁷ Carolina a rencontré son compagnon au début de notre terrain, à

206 « Oggi, stamattina, siamo andati a lavare [la nostra cane], poi siamo andati tutta via Umberto, Villa Bellini e siamo tornati. Mi guardavano tutti. E oggi non ci siamo tenuti per la mano. Eravamo uno accanto all'altro. E pocho cambiava. Perché tu mi stai dicendo che quando tu camini con [un amico africano], la gente vi prende... ah ! perché qua ovviamente, a parte che qua se c'è un uomo e una donna, già per loro è una coppia. Anche se sono amici, è una coppia. Ma dove è scritto che è una coppia ? » entretien avec Carolina , le 20 février 2021, à Catane, chez elle

207 « Ho sentito anche dei commenti che mi sono tenuti solo per me, perché inutile che poi traduco, non ha senso. Perché c'è sempre quel modo di pensare... anche un po' cattivo, tipo... Allora c'è un ragazzo di colore che cerca di aggrapparsi alla ragazza bianca, così magari migliora ... questo veramente, è pesante ... Preferisco, sinceramente stare a casa, anche per questo ... Va be c'è il covid... Dove vai ? Ceh, usciamo per fare delle passeggiate, quando usciamo per fare delle passeggiate, io sinceramente non guardo le persone. Ma io di mio. Almeno che non mi siedo, e mi piace osservare. Ma mentre cammino... non perché ho paura, ma sinceramente... non una città, non è Parigi, non è Varsavia, non è Berlino... dove tu vai, fai quello che vuoi, tu senti libero. Qua, invece... ti guardano, veramente ... come non hanno mai visto le persone... » entretien avec Carolina , le 20 février 2021, à

l'automne 2020. Leur relation a grandit en période de pandémie, et les occasions d'être vus en public sont réduites. Cela ne semble pas amoindrir le poids du regard des autres sur ce couple mixte. En ne voulant pas rendre compte des formules qu'elle a pu entendre de la part d'inconnus à l'égard de son couple dans l'espace public, Carolina se ferme quelques secondes. C'est la seule fois de l'entretien que je sens cette fermeture de sa part, un sujet où elle me fit sentir qu'elle avait une limite, qui était sans doute celle d'une humiliation ou d'une souffrance.

Le seul stéréotype raciste qu'elle formule est celui du noir qui se rapproche d'une blanche pour améliorer sa situation matérielle. Comme si les personnes d'origine africaines étaient forcément des personnes pauvres. L'image des Africains à la peau noire²⁰⁸ en Sicile est liée à une immigration récente. Comme nous l'avons écrit plus tôt l'immigration sénégalaise existe à Catane depuis les années 1990, et il y a aujourd'hui des Italiens descendants de Sénégalais. Plusieurs de mes interlocuteurs m'ont désigné la communauté sénégalaise comme la communauté africaine la plus ancrée et intégrée dans la ville. Les autres Africains et Africaines d'Afrique de l'Ouest, semblent être rattachés dans les représentations collectives à une immigration de personnes arrivées par voies maritimes. Les représentations veulent que ces personnes soient pauvres économiquement, ce qui n'est en fait pas le cas puisque les plus pauvres n'ont pas les moyens de partir. Quoiqu'il en soit, ce cliché de pauvreté pèse lourd dans le regards de certains passants. Aston me raconta à plusieurs reprises que des gens dans la rue lui demandait souvent si il était américain. D'après lui c'est parce qu'il prend très soin de son apparence, et que le stéréotype de pauvreté colle décidément à la peau des Africains de l'Ouest en Sicile. Comme le dit justement Carolina, Catania « *n'est pas une ville comme Paris Varsovie ou Berlin* » l'histoire de l'immigration et de la culture y est différente. Le sens et l'effectivité d'une forme ou d'une autre de mixité (culturelle, genrée, sociale) dans les couples n'y a pas le même sens. Pour continuer de penser les enjeux des couples noirs/blancs à Catane, nous devons faire face à d'autres clichés qui ont la peau dure en Sicile.

Préjugés et métissages : de la fabrication à la destruction de la différence raciale ?

Catane, chez elle

208 En effet je ne parle pas ici des personnes qui viennent d'Afrique du Nord. Il y a notamment une communauté marocaine en Sicile, bien antérieure aux communautés d'Afrique de l'Ouest.

« Je pense que, à Catane... vu que c'est une grande vile, on commence un peu à s'y habituer [à la mixité culturelle des couples]. Peut-être, qu'on ne pose plus trop de questions... mais... certainement il y a des préjugés. Qui peuvent donc être des choses ironiques ou plutôt des moqueries... ou, je voulais dire, des choses ironiques qui se font passer pour des plaisanteries. Par exemple, que la femme blanche choisisse d'être avec un noir, vu toutes les, tu sais, toutes les... »²⁰⁹ Comme dans l'échange avec Carolina, le discours s'arrête là où commence la violence symbolique, l'insulte raciste. Le hasard du calendrier a fait que l'entretien avec Angela s'est déroulé seulement quelques jours après celui avec Carolina. Cette fois, j'ai essayé de relancer mon interlocutrice, là où on semblait arriver à une impasse. Je me permets alors de compléter la phrase d'Angela, qui venait consciemment ou non de me prendre à parti "tu sais" comme si je savais de quoi elle parlait. Reprenons la fil du discours que je tente de compléter : « - Que la femme blanche choisisse d'être avec un noir, vu toutes les, tu sais, toutes les... –... les mythologies – Les mythologies qu'il y a, et ça je l'ai bien remarqué, tu vois ? »²¹⁰ Le terme de *mythologies* que je propose semble convenir à Angela. Le racisme à ces propres récits, qui se diffusent et se transmettent de générations en génération. C'est pour cela que je me permets ici d'utiliser le terme de *mythologies*, ce sont des histoires partagées par les membres d'une même société ou groupe culturel, des représentations symboliques qui appartiennent à l'imaginaire collectif. Ces récits donnent souvent accès à des impensés culturels. Angela se propose d'interpréter un de ces mythes qui tourne autour de la sexualité des personnes, hommes et femmes, non-européennes. « Je pense que les hommes... siciliens, de toute façon, blancs, je sais pas... mais les Siciliens, je pense qu'ils se sentent un peu en compétition, avec les étrangers. Je le pense vraiment. Et donc je pense que le préjugé dérive en partie de ça... et je suppose que c'est aussi valable dans le sens contraire. Par exemple des femmes catanaises qui peuvent aussi juger un homme blanc qui va avec une femme étrangère... »²¹¹ Sous-jacents à ces préjugés, des stéréotypes sur la sexualité que l'on

209 « Penso che a Catania... visto che è una grande città, la comincia un pochino a abituarsi. Magari, non si fa più, troppe domande... però ... sicuramente ha dei pregiudizi. Quindi, che possono essere delle cose ironiche, come piuttosto, delle prese in giro... o, volevo dire, delle cose ironiche tipo delle prendere in giro, del perché, per esempio, la donna bianca possa scegliere di stare con un ragazzo nero, visti tutte le, sai, tutte le ... » entretien avec Angela, le 24 février, à Catane, chez moi

210 « que la femme blanche choisisse d'être avec un noir, vu toutes les, tu sais, toutes les... _les mythologies...– le mitologie che ci sono. E questo è la cosa che ho notato, no ? » entretien avec Angela, le 24 février, à Catane, chez moi

211 « Secondo me c'è un po di competizione, ecco. Penso che i uomini... siciliani, in ogni caso, bianchi, forse no lo so... ma i Siciliani, penso si sentono un po in competizione, con i stranieri. Penso proprio di sì. E quindi forse un po tipo, il pregiudizio deriva da parte da questo... E suppongo anche al

pourrait aisément qualifier d'exotiques et racistes²¹². Aux sens fort de *racés humaines* dont certaines, plus animales auraient une sexualité débridée et intensive. Angela ne prononce ni le mot *exotisme*, ni le mot *race*, et perçoit plutôt ces préjugés comme de la *jalousie* mêlée à des clichés culturels.

Jalousie ou concurrence qui semble quelque part validés par Franz Fanon : « *D'une façon générale, le Blanc se comporte vis-à-vis du Noir comme un aîné réagit à la naissance d'un frère.* »²¹³ Je me souviens qu'un jour Aston me parla d'un phénomène sur les réseaux sociaux en Sicile : des photos de jeunes hommes africains avec des femmes italiennes plus âgées qu'eux, avec un écart de dix à vingt ans. Il explose de rire en me montrant une de ces photos : un couple marchant main dans la main sur la plage, pieds nus dans le sable. Le couple est pris de dos, mais on comprend bien que l'homme à droite de l'image est originaire d'Afrique centrale, de par sa couleur de peau et ses cheveux, et de part sa stature on voit qu'il est jeune. À gauche de l'image, il s'agit d'une femme aux cheveux et à la peau claires dont les formes rondes laisse imaginer qu'elle a au moins la quarantaine. Le rire d'Aston n'est pas si franc qu'il n'y paraît sur le moment. Je lui demande pourquoi ça le fait tant rire. Il me dit qu'en fait, c'est plutôt triste. Il me dit que pour les jeunes à la peau noire comme lui, c'est très difficile d'être en couple avec une fille blanche à Catane, c'est même rare. Il ajoute, ironique, que c'est seulement quand les femmes ont dépassé un certain âge et qu'elles ne plaisent plus physiquement à leurs compatriotes qu'elles s'intéressent aux étrangers. Je pense, et sans doute je dis que le moment : les femmes "âgées" comme les hommes "africains" sont stigmatisés, déclassés. Je trouve cela violent, et comprends maintenant pourquoi mon ami rigole. Le rire est parfois une arme de défense et de résistance contre la bêtise humaine.

Et Aston d'ajouter fièrement : "une fois qu'une femme blanche a été avec un homme noir, c'est impossible qu'elle se remette avec un blanc". Mince alors ! Un autre cliché culturel mais dans l'autre sens. Une autre mythologie qui me rappelle un extrait du livre de

contrario. Magari delle donne catanesi che possono guidicare un uomo bianco che va con una donna straniera...» entretien avec Angela, le 24 février, à Catane, chez moi

212 Nous n'avons malheureusement pas le temps de développer ici la réflexion théorique autour du *racisme* et de *race*. Nous vous conseillons de vous référer au récent et concis livre de la sociologue Sarah Mazouz à ce sujet : *Race*, Paris, Anamosa, collection « *le mot est faible* » 2020

213 Franz Fanon, *ibid.*, p.154

Fanon, presque mot pour mot : « *Il faut mentionner un fait : une Blanche qui a couché avec un nègre accepte difficilement un amant blanc. Du moins c'est une croyance que nous avons rencontré surtout chez les hommes : "Qui sait ce qu' "ils" leur donne". En effet, qui le sait. Certainement pas eux.* »²¹⁴ Le livre publié pour la première fois en 1952 fait état de la même narration que celle d'Aston, soixante ans plus tard, énoncé dans ce par un homme noir à propos des femmes blanches. Cette mythologie sexuelle qui, je sentais bien chez Aston provoquait plutôt un sentiment de fierté, avait dans le réel des conséquences bien tristes. D'après Aston et certains de ces amis de l'Afrique de l'Ouest, souvent les femmes blanches ne s'intéressent aux hommes noirs que pour avoir une ou des relation(s) sexuelle(s) ponctuelle(s), rien d'autre en terme humain ou amoureux²¹⁵. Le témoignage de ces hommes faisait directement écho au témoignage d'amies de Marta, des femmes blanches, italiennes, qui avaient cherché à avoir ce type d'expérience sexuelles avec des hommes d'Afrique de l'Ouest à Catane, comme pour valider ou invalider le mythe. Je ne suis pas allé jusqu'à demander ce qu'il en était, tant j'ai été choquée par cette discussion informelle. « *La question qui se pose est la suivante : le Blanc peut-il se comporter sainement vis-a-vis du Noir, le Noir peut-il se comporter sainement vis-a-vis du Blanc?* »²¹⁶

Aston me disait être certain de vouloir être en couple et fonder une famille avec une femme blanche. Sa radicalité me surpris alors encore une fois je lui ai demandé en italien²¹⁷ : *pourquoi ?* Il m'a dit que pour lui c'était une façon de lutter contre le racisme en participant à une forme d'abolition des races par *métissage*. J'ai tout de suite pensé à Fanon, *Peau noire, masques blancs*²¹⁸, le dernier livre que j'ai acheté avant décoller de Paris en septembre 2020,

214 Franz Fanon, *ibid.*, p.166

215 Cette réputation des femmes blanches a aussi pesée sur mon rapport avec certains hommes d'Afrique de l'Ouest en particulier quand je les rencontraient pour la première fois. Ils se pressait de savoir si j'avais un copain (ou mari) et si j'habitais seule. Répondant deux *oui* francs aux questions, mais ce n'étais pas toujours suffisant pour sortir mon interlocuteur de son approche séductrice, et plus d'une fois j'ai reçu des propositions sexuelles explicites dans l'espace public. Sur les questions de racisme à double sens et de rapports de séductions se référer en annexe écrite (pp.1-3) à l'extrait de journal n°2 *San Berillo en fin d'après-midi*, (journal) , jeudi 24 septembre 2020.

216 Franz Fanon, *ibid.*, p.164

217 Je précise qu'avec Aston, nous communiquions toujours en italien, même si nous aurions pu faire usage de l'anglais. Nous passions en anglais seulement quand nous nous trouvions dans un groupe avec des amis à lui d'Afrique de l'Ouest qui étaient mal à l'aise avec la langue italienne.

218 Je remercie Évangéline Masson-Diez pour ce conseil bibliographique magnifique et décisif ; ainsi que d'avoir attiré mon attention sur les rapports homme/femme de séductions dans l'enquête de terrain. C'est une dimension que j'aurais aimé plus développer et analyser, mais en travaillant en majorité avec des couples cette dimension était peu problématique. Il y aurait cependant matière à penser avec les relations entretenue avec Aston et Kevin, les deux jeunes hommes célibataires de notre campagne

que j'avais commencé à lire dans l'avion Paris-Catane. « *C'est un fait : des Blancs s'estiment supérieurs aux Noirs. C'est encore un fait : des Noirs veulent démontrer aux Blancs coûte que coûte la richesse de leur pensée, l'égale puissance de leur esprit. Comment s'en sortir ?* »²¹⁹ Abolir le binaire par le métissage, une autre forme de mixité parfois visible parfois invisible. Encore une fois, le Sud de l'Italie est un lieu où le phénomène de métissage entre personnes à la peau noire et à la peau blanche est très récent. « *Quand ma fille était petite, ma fille métisse, moitié africaine, moitié italienne... Les gens me demandaient si je l'avais adoptée, et même maintenant, on me dit : "Mais c'est ta fille ?" [...] Parce qu'elle a la peau brune, les cheveux crépus, moi au contraire j'ai la peau blanche et les yeux clairs, les cheveux clairs.*»²²⁰ Le métissage des gènes noirs et blancs pourrait en effet participer à l'acceptation et la digestion des différences physiques par la société sicilienne. Le métissage semble l'union de l'un et de l'autre en un seul être qu'est l'enfant. Mais à cet argument Jacques ne nous répondrait-il pas : tout être humain est à la fois *mixte* et *différent* ?

4.2 – Quatre lieux de vie "mixtes"²²¹ : habiter l'un contre l'autre à Catane

d'entretien. C'est grâce à Évangéline Masson-Diez que j'ai pu rencontrer Aston, seul numéro catanais enregistré sur mon téléphone avant mon arrivée sur place.

219 Franz Fanon, *ibid.*, p.10

220 « *Quando mia figlia era piccola, la mia figlia meticcica, mezza africana, mezza italiana... Le persone mi chiedevano se l'avessi adottata, anche tuttora certe volte mi chiedono : "Ma è tua figlia?" [...] perché lei è maroncina, ricciolina, io invece sono bianca con gli occhi chiari, i capelli chiari.*» entretien avec Angela, le 24 février, à Catane, chez moi

221 Les passages descriptifs proposées dans cette sous-partie ont été écrites *a posteriori*, une fois rentrée à Paris. Les lieux se reconstruisent à partir de mes souvenirs, et ma mémoire mélange des séquences temporelles en un seul souvenir-type de ce qu'était aller dans tel ou tel foyer. Sans note sous les yeux, je ne peux plus produire une ligne temporelle exacte et véridique. Je revendique cette sous-partie comme une expérimentation en terme d'écriture, qui n'est ni totalement une argumentation universitaire, ni un journal de terrain. Peut-être que ce chapitre se rapproche plus de ce que l'anthropologue Marc Augé a initié comme *ethnofiction* : une fiction construite à partir d'observation anthropologique. La grande différence dans mon cas, et ce qui m'éloigne de ce genre est que je n'invente pas à proprement parler les personnages, je ne fais que décrire de mon point de vue des

L'un contre l'autre, c'est le combat ou l'embrassade, mais la proximité à coup sûr, et le partage de quelque chose dans un espace et un temps donné. Les couples que nous avons rencontrés avaient en commun de vivre en couple, et de *vivre dans la même maison*. Partager un *chez soi*, c'est en faire un lieu de confrontation et de fusion. *Vivre en couple* semble une forme très littérale du *vivre ensemble*. Forme de co-présence qui contraint et libère, forme de lien qui participe à situer dans un espace ou des espaces, une ou des langues. Mais en étant venant de cultures différentes, la probabilité que les lieux et langues d'attaches soient multiples semblent plus forte. J'étais curieuse de savoir comment Heval, père de famille polyglotte naviguaient au quotidien entre toutes les langues qu'il coonait. Même si j'avais déjà remarqué que dans leur foyer la langue italienne dominait amplement, je voulais savoir comment il vivait intérieurement la présence des six langues qu'il parle. « *Écoutes, étant donné que je vis en Italie, je pense beaucoup en italien. Mais je ne sais pas si j'allais... quand je vais en Allemagne... je pense en allemand. Quand je vais au Kurdistan, je pense... Parce que quand tu te lèves, qu'est-ce que tu fais en premier ? Tu dis "Buongiorno" ["bonjour" en italien]... C'est pas comme si j'avais à côté de moi une personne qui me dit "Rojbaş" ["bonjour" en kurde].* »²²² La langue est liée au lieu, à l'endroit où l'on se réveille et avec qui on se réveille. L'image très intime des premiers mots échangés au réveil aurait méritée d'être reprise et peut-être formulée sous forme de question aux autres enquêtés. Même si la formulation de Heval laisse entendre que l'usage de la langue italienne dans l'espace familial va de soi, il semble que sa compagne ait une vision un peu différente, en particulier depuis la naissance des enfants²²³. La filiation modifie la relation de couple tout en s'inscrivant dans une continuité²²⁴. Dans cette sous-partie, ce n'est pas en particulier de

personnes que j'ai fréquenté. Sur ce point, je dois bien admettre que ne pas utiliser le véritable prénom de mes interlocuteur (puisque chaque nom a été modifié à des fins d'anonymisation) était parfois étrange, tant certains souvenirs dans ses lieux sont affectifs et liés au caractère spécifique de chacun de ses habitants.

222 « *Guarda, visto che vivo in Italia, penso molto in italiano. Ma non lo so se andro in... quando vado in Germania... penso tedesco. Quando vado in Kurdistan, penso ... Perché quando ti alzi, che fai prima ? Saluto ... il "Buongiorno"... Non è che, c'è l'ho una persona affianco a me, a dire "Rojbaş".* » entretien avec Heval, le 5 mars 2021, à Catane, chez moi.

223 se référer à la sous-partie du 3.2 « *langues et racines des enfants* », où je décris les rapports de Maria et ses enfants à la langue kurde

224 Cette dimension aurait pu être l'objet d'une autre campagne d'entretien concentré sur la transmission des langues aux enfants dans les familles mixtes (ce qui est un autre terrain d'enquête qui inclue le couple mixte, cette inclusion n'étant pas réciproque). Nous vous invitons à vous référer à l'article écrit en 2014 par Anne Unterreiner à partir d'une enquête de terrain : « Transmission de la langue du parent migrant au sein des familles mixtes : une réalité complexe perçue à travers le discours de leurs

langage mais bien de lieu d'habitation que nous souhaitons parler. Qu'est-ce que l'espace nous apprend de nos interlocuteurs ? Et surtout qu'est-ce qui est en jeu dans ma relation avec eux quand je viens chez eux ?

*Chez Heval et Maria*²²⁵ : un appartement pour quatre

L'immeuble de Maria et Heval est situé dans la partie Sud-Ouest de la foire. À quelques pas d'une place avec des arbres. La haute et lourde porte de l'immeuble est peinte en marron. Sur l'interphone sont écrits l'un sous l'autre le nom sicilien de Maria et le nom turc d'Heval²²⁶ : je sonne. Ma venue avait sans doute été planifiée heures ou minutes avant. Je monte les escaliers, jusqu'au premier palier. Sur la porte de la maison de Maria est gravé, elle habite cette maison depuis plus longtemps qu'Heval. « *Écoutes, on a été ensemble pendant quatorze ans sans vivre dans une maison ensemble. Ok ?* »²²⁷, me disait Heval pendant l'entretien, avec la ferveur qui le caractérise quand il est ému. La porte s'ouvre. Maria m'accueille avec son petit garçon d'un an dans les bras. Leur fille va à l'école le matin depuis peu. Les jours où il ne travaille pas, et où Maria travaille, c'est Heval qui m'ouvre la porte avec leur fils dans les bras. “*Rojbaş*” “*Buon giorno !*” “*Çawa diçe ?*” “*Come va ?*”²²⁸ Les manteaux sont accrochés les uns sur les autres sur deux crochets, à gauche de la porte d'entrée. Il y a un gros coffre en bois lasuré et sculpté, on dirait un vieux meuble de famille. Je laisse mes chaussures dans l'entrée de l'appartement, souvent le petit m'apporte la paire de savates qui m'a été attribuée : bleu roi, avec un moulin cousu sur chaque pied,

enfants » in *Langage et société*, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014/1, n°147, pp. 97-109

225 L'appartement d'Heval et Maria, n'est pas celui d'un simple couple mais bien d'une *famille*. Il est intéressant de savoir qu'au XIV^e siècle famille ne signifiait pas autre chose que « personnes vivant sous le même toit ». Une des étymologies du mot couple remonte au XII^e siècle, *cople* désignait le lien ou la chaîne.

226 Dans la région du Kurdistan de Turquie, les noms et prénoms kurdes sont interdits, à l'exception de quelques courtes périodes historiques contemporaines. Cette interdiction est au cœur du processus d'assimilation culturelle de la population kurde renforcée par l'État turc depuis sa création en 1923 .

227 « *Guardi che noi siamo stati quattordici anni insieme, senza vivere in una casa. Ok ?* » entretien avec Heval, le 5 mars, à Catane, chez moi

228 Ayant quelques bases en kurde kurmanci, j'échangeais souvent les phrases de communication simple avec Heval et en adressait quelques-unes à son fils qui ne parle pas encore au moment de ma présence à Catane. Le kurmanci (le “c” se prononce “dj”) est une langue indo-européenne, il est intéressant de voir la proximité grammaticale entre “*Çawa diçe ?*” et “*Come va ?*” qui signifient tout deux “comment (ça) va”, le *ça* étant inutile en italien comme en kurmanci dans cette formule. Le “ç” en kurmanci se prononce “tch”.

sans doute un souvenir de Hollande. Combien de fois Heval m'a dit que j'étais chez eux comme chez moi ? Une fois mes savates enfilées, je remercie le petit et lui dit en italien que je dois me laver les mains avant de jouer avec lui, covid oblige. Je marche dans le couloir long et étroit qui longe et structure l'appartement comme une colonne vertébrale : de la chambre des parents à la salle de bain. À droite, juste avant la salle de bain, la cuisine, Heval est aux fourneaux, il doit être bientôt midi. Lumière jaune de la salle de bain allumée, je sèche mes mains dans la serviette blanche à gauche du lavabo. Je ferme la porte et retourne dans le couloir où le petit m'attend littéralement à bras ouverts. Je le prends les bras. Il ne sait pas parler mais il sait prononcer mon vrai prénom « *Od* »²²⁹.

Pendant mon séjour, il y avait deux maisons à Catane où j'étais toujours la bienvenue : chez Marta, et chez Heval et Maria. La proximité du centre-ville aidant, je pouvais facilement les passer les voir en les contactant quelques minutes avant. Les dîners et déjeuners étaient presque toujours improvisés à la dernière minute. La maison de Marta est un petit appartement où elle vit seule, à quelques minutes à pied de la maison où j'habitais. On passait parfois des heures à se raconter nos vies à partager nos questions, en buvant des tisanes ou faisant la cuisine ensemble. La maison d'Heval et Maria est un grand appartement prêt de la Fiera, ils y vivent avec leurs deux bambins. C'est un appartement familial avec la chambre des enfants, la chambre des parents, le salon, la salle à manger et la cuisine. Quand on s'y retrouve je joue avec les enfants, les parents cuisinent, on parle pendant qu'ils cuisinent et pendant le repas. Cependant il est difficile de mener une conversation à son terme quand les enfants sont là. Ils réclament une attention permanente, et parfois il me tarde que vienne l'heure de la sieste ou du couché. "*Şevbaş*"²³⁰. Là, nous pouvons discuter plus tranquillement avec le parent qui ne va pas coucher les enfants. C'est une relation d'intérieur qui s'est tissée, quand je me rendais chez Heval et Maria, je partageais leur quotidien familial pendant quelques heures : la petite qui refuse de manger ce qu'on lui cuisine, le petit qui dessine sur les murs, la gestion des courses, qui ira chercher la petite à l'école le lendemain ... Les préoccupations et l'échange sont d'un tout autre ordre que si l'on prenait un café dans un bar, hors de cet espace familial. La relation avec Marta qui vit

229 C'est comme ça que les italiens écrivent mon prénom quand ils l'entendent. Pendant mon terrain à Catane, du fait de l'écart entre la façon d'écrire et de lire mon prénom en français, *Aude*, la majorité de mes interlocuteurs m'appelaient *Ada* par facilité. De plus d'une façon générale, les prénoms italiens terminent par une voyelle que l'on prononce, *od* sonnait donc étrangement.

230 "Bonne nuit" en kurmanci.

seule dans un petit studio est différente, nous parlons librement, et finalement peut-être plus librement que si nous étions dans l'espace public. Mais la présence des enfants en bas âge chez Maria et Heval crée aussi une forme de rapport affectif renforcé avec l'ensemble du foyer. Je portais beaucoup d'attention aux enfants, je jouais souvent avec eux. Cette relation affective comporte aussi une dimension tactile et physique : je porte les enfants, les fait tourner en l'air, les prend sur mon dos... Quelque part, même si je ne peux pas serrer dans mes bras ce couple d'ami qui m'est cher, je le fais avec leurs enfants, et alors l'affection est comme portée par eux. Les enfants renforcent le rapport amical avec les parents, en le complétant et complexifiant la relation que nous entretenons par des discussions "entre adulte". L'autre enfant avec qui je me suis fortement liée à Catane est la fille d'Angela.

Chez Angela et Amadu²³¹ : le sens de l'accueil

À la gare de Catane, j'ai pris le train qui longe la mer en direction du nord de l'île, c'était un dimanche en hiver. Après une quinzaine minutes me voilà arrivée dans le village où habite Angela sa fille et son compagnon. Elle vient me chercher avec sa petite voiture à la gare, et m'accueille avec le sourire et l'énergie vive qui la caractérise. À l'arrière de la voiture, sa petite fille de cinq ans est là, c'est elle qui m'a invité à venir dormir chez eux. Cette fois là je n'y dormirai pas, mais une autre fois promis. On entre dans la maison par une porte vitrée. La grande entrée est haute de plafond, les murs sont blancs. Sur le mur de gauche, un long alignement de crochets pour pendre les manteaux, comme dans les écoles primaires. Il y a quelques photos posées sur une table basse, et de petits bâtons de bois séchés et blanchis par la mer, sur lesquels Angela a peint des anneaux colorés. En enfilade entre l'entrée et le salon, une autre entrée. On y laisse les chaussures, il y a une bibliothèque. Le carrelage au sol est couvert de tapis colorés. Je passe le seuil du salon, la chaleur du petit poêle à bois juste à gauche de la porte m'attire. J'ai froid aux pieds. Est-ce qu'il pleuvait ce jour-là ? Je me souviens que le compagnon d'Angela m'a prêté des chaussettes. C'est lui qui avait préparé le déjeuner. La fille d'Angela, me prend joyeusement par la main et me mène dans la cuisine. Sur le mur droite un grand tissu coloré est tendu : du fond jaune une forêt se

231 La maison où vivent la plupart du temps Angela son compagnon et sa fille, est à quelques kilomètres au nord de Catane sur la côte. Elle a cependant un petit pied à terre en centre-ville. Nous avons décidé de nous accorder la description d'un lieu en dehors du centre de Catane, car notre approche dans cette sous-partie cherche plus à décrire l'intérieur et l'intimité de la maison, que son contexte géographique.

détache, des arbres aux troncs noirs et aux feuilles vert vif. On se met à table. Amadu a cuisiné un *mafé* : du riz avec des légumes et de la viande en sauce. Je mange avec appétit, c'est un peu pimenté, c'est très bon, c'est généreux, ça me réchauffe. Angela m'explique qu'ils essaient d'alterner autant que possible entre les plats africains et italiens et français. Elle dit que c'est très important que sa fille de cinq ans garde un lien avec la culture africaine même si elle ne vit pas avec son père qui est en France. La fille d'Angela fait le pitre, elle parle fort, raconte des histoires. Elle me fait rire. Le compagnon d'Angela dit à la petite d'arrêter de parler et de manger son repas comme les autres. Il est un peu sec avec elle mais est très doux avec Angela et moi. On parle en italien, anglais et français autour de la table. Amadou apprend l'italien, avec Angela ils naviguent sans cesse entre l'italien et l'anglais. Avec Angela on navigue entre italien et français. La petite comprend un peu ma langue maternelle mais ne la parle pas. Elle parle en italien avec Amadu. Le repas est fini. Amadu refuse mon aide pour la vaisselle et connecte son téléphone avec une petite enceinte pour mettre de la musique. Avec la petite on va jouer dans le jardin. La fenêtre de la cuisine est ouverte. Bob Marley chante en anglais.

Je me sentais très bien chez Angela et Amadu, j'y suis revenu. D'une manière générale, les moments relationnels les plus intenses de mon séjour ont eu lieu chez moi, ou chez les autres : dans cet espace d'*accueil* et d'*intimité* qu'est la maison, le chez soi²³². Dans certains cas, être invité chez un inconnu ou le faire entrer chez soi peut être un facteur de malaise, de gêne, créer une sensation invasive, comme une intrusion dans l'espace intime : un rapprochement trop brusque ou trop précoce. Comme un saut de l'espace social à l'espace personnel, pour reprendre les termes de T.Hall. À l'inverse, cette invitation *chez l'autre* peut être reçue comme la marque d'une confiance (même précoce), d'autant plus précieuse que cet accueil semble moins évident en temps de pandémie. Par ailleurs, le fait de vivre seule à Catane a peut-être contribué à provoquer de la sympathie chez mes interlocuteurs qui voulaient me tenir compagnie, et de mon côté le désir d'aller vers les autres et d'être entourée. En février 2021, suite à un déjeuner organisé chez moi qui réunissaient : Aston, Amadu, Angela, Mamadu, Carolina et Marta, j'écris : « *Accueillir chez soi l'autre est une chose très intense, vouloir le faire sentir à son aise, sans savoir soi-même sentiment d'être*

232 Nous tenons ici à citer le livre *Hospitalité en France : mobilisations intimes et politiques*, Paris, le passager clandestin, 2019, coordonné par Michel Agier, Évangéline Masson-Diez et Marjorie Gerbier Aublanc qui a eu une place importante dans notre réflexion sans que nous ne trouvions le moyen de l'intégrer en tant que tel dans le développement.

*envahie ... de ne plus se sentir chez soi. Un équilibre à trouver comme dans la rencontre, un respect mutuel, une acception des règles de l'autre, sans entraver à son propre bien-être [...] j'ai peu parlé car j'accueillais, et c'était très beau ainsi comme on accueille la parole de l'autre dans les entretiens... savoir qu'on lui répondra plus tard, ou que l'on avait déjà parlé avant de cela.»*²³³ La place de la parole, de l'échange semble très important dans la construction des liens de confiance et d'amitié. Ce jour là je me suis effacée sans doute aussi parce que je prenais plaisir à voir les autres se rencontrer, et à mettre en lien des personnes qui ne se connaissaient pas avant cette invitation collective. J'avais la chance d'avoir trouvé un espace vie avec une grande terrasse (hors covid réservé aux touristes) qui surplombait le centre historique. Malgré les restrictions sanitaires, les rencontres dans l'espace domestiques étaient peu voir pas contrôlées. Et cela même si la région sicilienne et l'État publiaient environ tous les quinze jours un nouveau décret lié à la situation sanitaire, qui changeait les règles et l'accessibilité de l'espace public. Encore une fois, les maisons devenaient les seuls lieux sûrs de rencontres. Or le besoin de rencontre régulière est nécessaire pour construire une relation de confiance avec mes interlocuteurs, qui parfois avec le temps devenait une véritable amitié.

Une amitié en mots étrangers : entretien chez moi, entretien chez eux

Le 20 février 2021 au soir, j'écris dans une note manuelle : « *finalement et malgré moi, je m'entretiens avec mes amis, ou ceux qui pourraient en devenir.* » Ce jour-même, je m'entretenais avec Carolina chez elle. C'était le cinquième entretien sur les dix réalisés à Catane et le premier réalisé en dehors de chez moi. D'après Gilles A.Tiberghien le mot « "entretien" dit bien le caractère dynamique de ce rapport à l'autre. L'amitié a besoin de s'entretenir. Avant tout autre sens, entretenir signifie tenir ensemble.»²³⁴ Si la campagne d'entretien m'a permise de me rapprocher plus particulièrement d'une personne, c'est bien de Carolina. C'était notre premier tête-à-tête, première rencontre sans être entourés par d'autres. J'étais allé chez Carolina la première fois avec Aston deux semaines plus tôt. Aston est un très proche ami de Mamadu, le compagnon de Carolina. Nous nous sommes rencontrés une première fois tous les quatre en novembre chez Aston, et puis cette seconde fois début février, c'est là que j'ai négocié un entretien avec Carolina, elle a immédiatement

233 confère en annexe, *extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes*, extrait n°10 :

Déjeuner en compagnie chez moi, (journal), dimanche 21 février 2021, pp .9-10

234 Gilles A.Tiberghien, *ibid.*, p.129

accepté avec enthousiasme. Cet entretien nous a rapproché de manière évidente, et nous entretenons un rapport amical depuis, et encore à distance aujourd'hui. L'appartement de Carolina est à quelques pas de la gare. La porte d'entrée de l'immeuble est haute et lourde. J'envoie un message à Caroline : *"je suis là"*. La porte se déverrouille. L'entrée de l'immeuble est tout en bois et couverte latéralement de miroirs. Un magnifique ascenseur surmonté d'un nom d'hôtel me fait face. C'est un ancien hôtel. Je prend les marches. À peine Carolina entrouvre la porte que son jeune chien me saute dessus de toute sa joyeuse énergie. Elle l'attrape par le collier et m'invite à entrer. On se salut chaleureusement. Dans le studio aussi il y a beaucoup de bois. À droite derrière le canapé-lit pour les invités, il y a une grande bibliothèque, avec des cadres photo posés ici et là. Une majorité de livres en italien, en anglais et quelques rares en polonais. Un rayon sur la culture et la langue sicilienne. Dans la partie gauche de la pièce principale, une cuisine ouverte. Au fond à gauche, une télévision grand écran. Au fond, au centre, une porte vitrée avec un balcon, d'où on voit la gare, et la mer juste derrière.

En licence d'anthropologie, on nous enseigne que faire l'entretien chez l'interlocuteur est idéal pour que celui-ci puisse s'ouvrir et se sentir à son aise. Mais tout dépend comment on se sent chez-soi. J'ai toujours laissé la possibilité à mes interlocuteurs d'aller chez eux ou de venir chez moi. Il faut souligner qu'à cause de la situation sanitaire, il n'y avait pas de tiers lieu disponible, pas de lieux publics à l'abri où on aurait pu s'entretenir, pendant la campagne d'entretien, au printemps 2021. Donc la confiance devait être déjà instaurée entre moi et mon interlocuteur. Par ailleurs, suite au choix de mes interlocuteurs, finalement ce sont sept entretiens sur dix qui se sont déroulés chez moi. Vivant seule, nous étions assurés d'être au calme. Pour Heval et Maria, il était nécessaire de quitter le foyer pour pouvoir parler en toute tranquillité. En plus de l'entretien avec Carolina, celui de Malika et de Jacques se sont déroulés chez eux, à deux moments différents, mais dans les deux cas pour ne pas s'éloigner de leur petit garçon de huit mois à l'époque. L'immeuble de Malika et Jacques a été construit il y a quelques années. Certaines finitions extérieures ne sont pas terminées. Il manque une poignée sur la porte en fer de l'entrée de l'immeuble. J'appelle Malika pour qu'elle m'ouvre. Je monte l'escalier extérieur qui permet d'atteindre l'appartement qu'elle partage avec Jacques et leur bébé. Elle m'attend au seuil de la porte. Ça sent le neuf. Les murs sont blancs, le sol gris clair. Son fils à quatre pattes, m'observe depuis le salon, à la fois surpris et amusé de ma venue, peut-être qu'il m'a reconnu. J'enlève

mes chaussures spontanément dans l'entrée, Malika me dit de les garder, je lui dit que je préfère comme ça. Une porte à droite pour la chambre, une porte à gauche pour la salle de bain. La pièce à vivre est grande et donne sur une grande baie vitrée et un étroit balcon. Au sol un vaste espace pour le petit avec ses livres et ses jouets. À gauche un canapé entouré de gros cartons. Traces d'un récent emménagement et d'un futur déménagement. Malika et Jacques sont (hors covid) souvent en mouvement entre le Sud de la France et la Sicile, et aussi plus rarement l'Algérie. L'amour dans le couple mixte rend-il pour autant les individus *atopiques*, sans lieu ?

4.3 – DE L'AMOUR À L'ATOPIE : la différence culturelle comme mirage

L'amour : une forme d'indifférence à la différence ?

« Écoutes, écoutes, on peut poser cette question : tu crois [en] l'amour ou tu ne crois pas [en] l'amour ? »²³⁵ Heval, agacé par mes premières questions à propos au couple mixte, fait exploser en me regardant droit dans les yeux la dernière partie de notre entretien²³⁶. Pour Heval les catégorisations par individu on peu d'intérêt, et comme nous l'avons déjà souligné plus tôt dans le développement, il dit ne pas s'intéresser à ce que pense les gens de lui. Il enchaîne en répondant lui-même à la question qu'il vient de me poser : « *Moi je crois en l'amour. Mais tant que je n'avais pas connu [ma compagne], je n'y croyais pas. Ok ? Je l'ai connue, parce que je l'ai aimé. Le moment où je l'ai regardé dans les yeux je suis tombé amoureux. Et elle est tombée amoureuse de moi.* »²³⁷ La description très classique du coup de foudre amoureux est raconté par Heval avec une grande ferveur, très loin de la douceur qu'on pourrait attendre dans l'énonciation d'un tel discours amoureux. Quand Heval est ému, il est à vif, comme révolté. Sa parole est prise dans son élan, je n'arrive plus à intervenir, il mène l'échange seul. « *Soit disant, ils ont des langues différentes, alors ils pensent différemment, c'est faux. Nous avons une langue, que l'amour nous a apporté, et nous pensons les*

235 « *Guarda, guarda, possiamo porre questa domanda : credi l'amore o non credi l'amore ? Io ci credo l'amore. Finché io non ho conosciuto [la mia compagna], non ci credevo l'amore. Ok ? Ho conosciuta [lei], perché l'ho amata. Al momento in cui, l'ho guardato nei occhi, mi sono innamorato. E lei si è innamorata di me* » entretien avec Heval, le 5 mars, à Catane, chez moi

236 Se référer à la quatrième partie de la grille d'entretien disponible en annexe, en français et en italien.

237 « *Io ci credo l'amore. Finché io non ho conosciuto [la mia compagna], non ci credevo l'amore. Ok ? Ho conosciuta [lei], perché l'ho amata. Al momento in cui, l'ho guardato nei occhi, mi sono innamorato. E lei si è innamorata di me* » entretien avec Heval, le 5 mars, à Catane, chez moi

mêmes choses. Mais c'est vrai que quand elle fait la cuisine, disons qu'on ne cuisine pas pareil. Mais elle aime ce que je cuisine, et j'aime ce qu'elle cuisine.»²³⁸ Comme dans le premier regard, Heval nous présente une formule de *réciprocité* qui n'exclue cependant pas la *différence* dans certaines pratiques quotidiennes du couple. Encore une fois la logique binaire montre ses limites : être différent ne veut pas dire avoir des différents. Quand Heval me dit que lui et sa compagne pensent pareil, je suis un peu surprise : je les aient souvent vu débattre sur divers sujets politiques ou éthiques, ils ne tombent pas toujours d'accord, loin de là. Ce n'est peut-être pas de cela dont Heval parle : soit il veut dire que sa compagne a la même vision de l'amour que lui, ou alors il parle d'un accord plus profond, qui n'a rien à avoir avec les opinions de l'un ou de l'autre quant à un sujet précis. La vision relativement romantique d'Heval donne la sensation que la relation réciproque d'amour place au second plan les différences culturelles voire les efface. « *Écoutes, moi ... moi je n'aime pas dire "couple mixte", en particulier le mot "mixte", ok ? Deux personnes se sont rencontrées et elles vivent ensemble. C'est tout. Ok ? Je définis comme ça. Après, si les autres les appellent "couple mixte", celui là est étranger, celui-là est ... Nous sommes des êtres humains, deux êtres humains !* »²³⁹ Au delà de la dimension romantique, le discours d'Heval a une dimension humaniste, au sens de placer l'homme au centre, avec une vision égalitaire. Cette vision de l'homme peut être rapprochée de ce que Fanon définit comme *l'amour vrai ou réel* : « *vouloir pour les autres ce que l'on postule pour soi, quand cette postulation intègre les valeurs permanentes de la réalité humaine* »²⁴⁰ Les valeurs *permanentes* sont celle qui demeure dans le temps, mais sans doute aussi dans l'espace : ce qui est donc valable de tout temps, en tout lieu, pour tout homme. Une forme de respect voire d'amour pour tout homme dans le monde sans distinction. « *“Je suis un enfant’ du monde”.* Ça c'est ma blague préférée avec elle [Malika]. C'est à dire : ça va, je me sens... [...] En sicilien on dit “ *Di unni chiovi mi sciddicca*” [...] “ça glisse”... c'est à dire... tel que je l'ai compris ça s'utilise de deux façons : ou tu es une personne qui va quelque part et tu t'intègres, tu es bien, ou bien... si quelqu'un t'insulte ou autre... “là où je suis, je suis

238 «Ormai, hanno lingue diverse, pensano diverso, no. Noi abbiamo una lingua, che l'amore ci ha portati insieme, e lo pensiamo stessi cose. Ma vero, lei le fa nelle cucina, diciamo, Non cucino proprio come cucina lei. Ma le piace quello che cucino anche io. Mi piace quello che cucina lei. »entretien avec Heval, le 5 mars, à Catane, chez moi

239 «Guarda, io, non... ceh... a me, non mi piace dire "coppia mista", come parola "mista", okay ? Due persone si sono conosciuti e vivano insieme. Basta. Ok ? Definisco così. Poi, se gli altri chiamano "coppia mista", quello è straniero, quello è ... Siamo essere umani, due essere umani ! Quindi, non vedo perché devono essere... chiamati misti.» entretien avec Heval, le 5 mars, à Catane, chez moi

240 Franz Fanon, *ibid.*, p.39

bien” et à cette personne tu dis “ça glisse sur moi” »²⁴¹ Glisser c'est se déplacer sans secousses, sans effort, parfois même sans le vouloir. Le proverbe sicilien énoncé et expliqué par Jacques renvoie à l'idée de ne pas prêter attention au regard des autres, et plus largement d'être assez sûr de soi pour ne pas être affecté par les circonstances extérieures. Cette approche semble très spontanée chez Jacques, comme chez Heval. Cependant Jacques lui reconnaît et aime la différence culturelle avec sa compagne.

Chercher la mixité : asymétrie de la curiosité ou forme d'exotisme ?

« Finalement je me suis dit que c'est une mixité qui me va très bien. Dans laquelle... j'aime évoluer, me diluer... »²⁴² En mettant côte à côte les verbes *évoluer* et *se diluer* Jacques laisse ouvert un large panel d'interprétations et d'images. *Évoluer* c'est se déplacer dans un environnement donné, ici ce serait le sens le plus évident. *Évoluer* et *se diluer* ont en commun le fait de créer du mouvement et du changement, ils ont cependant des connotations très différentes : le premier étant mélioratif, synonyme de *progression*, le second indique une fonte, voire une *disparition*. Dans la bouche de Jacques, *se diluer* est sans aucun doute une chose positive, voire même nécessaire à son épanouissement individuel. « D'après moi, je peux me mettre un minimum d'étiquette "mixte" et ... c'est aussi une des choses que je cherchais. Je voulais ça, oui, oui. [...] D'une manière consciente, oui. Depuis que je suis adolescent, je me dit que : "Ok, si je me marie, je voudrais que ce soit avec une épouse étrangère". Exactement pour la même raison que ce que je t'ai déjà expliqué : il me faut plus pour être rassasié de curiosité.»²⁴³ Sa curiosité provoque un perpétuel besoin d'expansion, et d'apprentissage vers les cultures et langues étrangères. « [Jacques] ne m'a pas ouvert les yeux sur un monde qui m'était inconnu, jusqu'à présent, c'est plus dans l'autre sens. C'est

241 «Per scherzo li dico : "Je suis un enfant du monde". Questa è la mia battuta preferita con lei. Per dire : va be, mi trovo[...]In siciliano se dice : "Uni mi chiovi mi scidica"[...] "ça glisse" ... quindi vuol dire... come lo capita se use in due modi : tu sei uno che comunque va in un posto e ti integri e sei bene, oppure... se uno ti fa... insulti e cose..."io dove sono sto bene" e quello ti dici "mi scivola addosso".» entretien avec Jacques, le 6 mars, à Catane, chez lui

242 « Poi alla fine mi sono detto è una missità che mi sta benissimo. In cui mi , mi ... mi piace evolvere, diluirmi... » entretien avec Jacques, le 6 mars, à Catane, chez lui

243 « Per me, mi posso mettere, un minimo di etichetta "mista" che.... anche una delle cose che mi cravo. La volevo questa cosa. Sì , sì . [...] In un modo cosciente sì. Da ... dal adolescenza, di dire : "Okay, se mi voglio sposare, voglio una moglie straniera." Ma per queste ragionamenti già fatto, per dire : ci vuole di più per essere sazzio di curiosità.» entretien avec Jacques, le 7 mars 2021, chez lui

plus moi qui lui donne, mais il veut prendre donc ... y a pas de soucis. Il est très curieux. Tu vois quand on était en Algérie et qu'il cuisinait, un homme qui cuisine ! Tu vois il allais dans la cuisine avec ma tante, il apprenait [...] [et aussi] avec la langue, parce que lui du coup il parle pas du tout [l'arabe d'Algérie] et... franchement après une semaine il était vraiment bien à l'aise. Mais même là, c'est rigolo, parce que quand je suis au téléphone avec ma mère, et que je me mets à parler arabe avec elle, il est l'affût [elle rit], il est à l'affût des mots ! »²⁴⁴ Comme l'écrit Édouard Glissant « toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre. »²⁴⁵ Le rapport amoureux n'est pas pour autant symétrique, en particulier quand il s'agit de s'approcher de la culture de l'autre. Le couple de Jacques et Malika porte une asymétrie²⁴⁶ de la curiosité culturelle tout à fait assumée. Le terme d'asymétrie pourrait être affiné dans ce le cas de ce couple car si on prend bien en compte le fait que Malika est née et a grandi en France, elle n'a pas besoin d'aller vers la culture française au même titre que Jacques va vers la culture algérienne. Cette asymétrie de la curiosité envers une culture et l'autre est construite par la biographie respective des deux membres du couple.

« Je suis l'exotisme de mon mari ! J'rigole, mais c'est un peu ça. Parce que... il est très curieux. Moi j'suis quand même beaucoup ancrée dans ma culture, très curieuse de ma culture. »²⁴⁷ Ici, Malika semble se jouer de sa propre identité, tout en essayant de faire passer une idée de fond : il y a bel et bien un écart culturel entre la France et l'Algérie. C'est la distance symbolique et culturelle qui fonde l'exotisme. « Exotisme : mode universel de s'échapper de soi-même »²⁴⁸ La définition franche et ouverte proposée par Thomas Fouquet nous invite à élargir la notion d'exotisme, de la même manière que Victor Segalen l'appelait de ses vœux en 1908: « Étendre peu à peu la notion d'Exotisme [...] à l'autre sexe [...] à l'histoire [...] à Tout. L'Exotisme universel. Le pouvoir de Concevoir autre. »²⁴⁹ C'est en fait un élargissement basé sur l'étymologie du mot *exotisme* que Segalen propose. Ce qui est *exo* est en dehors de ce qui est connu ou habituel. « En étendant ainsi la notion, Segalen aboutit à ce qu'il appelle "l'exotisme universel", à partir duquel il définit "l'exotisme essentiel" : il ne s'agit plus de multiplier les expériences exotiques, mais de les saisir dans leur généralité,

244 Extrait de l'entretien avec Malika, en français, le 25 février 2021, à Catane, chez elle

245 Édouard Glissant, *ibid.*, p. 23

246

247 Extrait de l'entretien avec Malika, en français, le 25 février 2021, à Catane, chez elle

248 Thomas Fouquet, *ibid.*, p. 86

249 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana. 1994 , p.38, (*L'Exotisme* note du 17 août 1908)

*afin de donner une nouvelle définition de l'exotisme. Est exotique pour moi tout ce qui est différent de moi. »*²⁵⁰ L'expansion du domaine de l'exotique met, par la force des choses, l'individu au centre de la réflexion. « *Dès l'instant où, dans une expérience, on peut distinguer le sujet percevant de l'objet perçu, l'exotisme est né. "L'exotisme essentiel : celui de l'objet pour le sujet."* "Exotisme" est donc synonyme d' "altérité" .»²⁵¹ De plus, cela à donne à l'exotisme une dimension dynamique : si ce qui est exotique est définissable par rapport à un *moi* situé, ce *moi* en capacité de s'approcher du *différent* (voire de s'y *diluer*), nous donne le droit de penser que l'*exotisme* , et du même coup l'*altérité*, n'est qu'un mirage qui recule à chaque fois que l'individu fait un pas vers tout ce qui est *autre*.

« *Segalen ne se contente pas d'observer l'expérience exotique (ou de réunir sous cette notion une variétés d'expériences), il pense aussi que c'est l'expérience la plus précieuse qu'il nous ait donné de vivre.[...] La différence doit être valorisée, pense-t-il, car elle seule assure l'intensité de la sensation ; or sentir c'est vivre, pour le moins, c'est la part essentielle de la vie »*²⁵² L'exotisme et avec elle la différence procure l'intensité esthétique propre à la vie humaine. Cette intensité demande l'implication de l'individu qui regarde et parcourt le monde. « *Au fur et à mesure qu'il grandit l'adulte considère comme allant de soi l'existence du monde autour de lui. Chaque nouvel objet peut provoquer son étonnement ponctuel, mais a acquis désormais l'habitude d'assimiler le nouveau au connu. »*²⁵³ Cette brièveté de la surprise de l'adulte face à ce qui est nouveau, sa capacité à le digérer rapidement, provoquerait un désenchantement du monde et un amoindrissement de la sensibilité esthétique. C'est aussi une sorte de capacité d'appropriation de toute chose : "tout ce que je touche est à moi, tout ce que j'approche m'appartient". Et même si cette sensation est illusoire, elle tendrait à faire disparaître l'*exo*, le différent. Si nous repensons à Jacques qui dit qu'il ne voit jamais sa curiosité rassasiée, l'image de "l'appétit d'ailleurs" et d'altérité fait sens. À peine j'avance vers elle, l'altérité recule, justement parce que je m'en suis approchée. « *La sensation d'exotisme : surprise. Son émoussement rapide. »*²⁵⁴ La sensation du différent est fugace, il faut la chercher et savoir la saisir. Cela implique un mouvement permanent comme dans "*l'identité dynamique*" d'Humboldt, que nous

250 Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p.359

251 Tzvetan Todorov, *ibid.*, p.359

252 Tzvetan Todorov, *ibid.*, p.360

253 Tzvetan Todorov, *ibid.*, p.362

254 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, p.33

évoquions plutôt. Hors, le couple mixte de par sa proximité et sa stabilité, n'est sans doute plus à même de percevoir cette *sensation d'exotisme* si fragile. L'étranger m'est devenu familier. Pour reprendre ici la proposition de Bensa concernant l'anthropologue et les personnes qu'ils rencontre sur son terrain. Entre l'étranger et le familier il suffit d'une relation aimante (au sens le plus large possible) : en faisant un pas vers l'autre, son altérité s'estompe peut à peu. Cela tendra-t-il pour autant à rendre l'autre indéfinissable?

L'amour : une forme de l'atopie ?

« *Atopique l'autre fait trembler le langage : on ne peut parler de lui, sur lui ; tout attribut est faux, douloureux, gaffeur, gênant : l'autre est inqualifiable (ce serait le vrai sens d'atopos).* »²⁵⁵ L'atopique est le plus souvent entendu dans son sens littéral de *sans lieu*, comme expliqué en introduction à propos de l'anthropologue de terrain. L'anthropologue cet étranger professionnel. Qu'en est-il de l'aimé(e) ? Cette dernière partie du mémoire donne à penser, au travers du témoignage de mes interlocuteurs catanais, que l'altérité culturelle pose généralement plus de problèmes (et des questions) aux personnes extérieures qu'à l'intérieur même du couple. C'est la distance qui rend étrange et étranger. La proximité du couple n'implique cependant pas une absence de conflits ou de désaccords liés à des enjeux culturels. Il semblerait que dans la plupart des couples que nous avons interrogés ces questions ne soient pas plus mises en avant que d'autres type de discours où les points de vue divergent : dans le quotidien domestique et amoureux tout se mélange. Ce qui semble finalement plus une source de souffrance pour ces couples, c'est le regard des autres. Cela est en particulier sensible dans le discours d'Angela et de Carolina qui vivent avec des hommes d'Afrique de l'Ouest. Du côté des femmes, Malika et Maria ne m'ont jamais parlé d'une forme de racisme ou de discriminations qu'elles auraient pu subir du fait d'être en couple avec une personne d'une origine différente de la leur. Peut-être qu'un second entretien aurait pu faire émerger de telles données, mais elles seraient certainement moins marquées que le racisme contre les personnes à la peau noire. C'est le regard non-aimant qui discrimine, catégorise et prend peur. Le regard amoureux si justement décrit et analysé par Barthes est tout autre : « *est atopos l'autre que j'aime et qui me fascine.* »²⁵⁶ La façon dont

255 Roland Barthes, *ibid.*, p.44

256 Roland Barthes, *ibid.*, p.43

Barthes approche le terme *atopos* est moins littérale que chez Naepels²⁵⁷. Celui qui est *atopique* n'est pas seulement *sans lieu* au sens qu'il n'appartient à aucun lieu, ou pas seulement à un lieu (comme doit l'être l'anthropologue pour éviter tout enclichage) ; il est aussi *atypique, inclassable, « inqualifiable »* comme l'écrit Barthes. L'aimé(e) ne peut être enfermé dans aucune catégorie préexistante, il est indéfinissable. Le langage semble désarmé et insuffisant face au sentiment amoureux : « *tout attribut est faux, douloureux, gaffeur, gênant* ». Je repense à Carolina qui n'a jamais voulu traduire à son compagnon ce qu'on venait de dire de lui (ou d'eux) ; à Angela qui ne m'a pas raconté les plaisanteries qu'elle a entendu sur les Noirs ; enfin à Heval qui s'est presque mis en colère quand je lui ai dit que son couple était *mixte*. Tout les mots sont faux et insuffisants pour rendre compte de la singularité de chaque relation aimante.

* * *

257 Pour rappel, la référence de l'article de Michel Naepels cité et analysé en introduction : « Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique », in *L'Homme*, n°148, 1998, pp. 185-199

CONCLUSION

« Nous, par exemple, nous les occidentaux, on est toujours très pressés, on est toujours, comment dire ? Impétueux, dans le sens que l'on fait malheureusement les choses sans penser... en conséquences... juste comme ça... On est aussi très intrusifs. On pose pleins de questions, on est très curieux, et parfois on ne fait pas attention au fait que ... que dans d'autres cultures certaines choses ne se font pas... C'est-à-dire, ça ne se fait pas de... poser des questions personnelles à quelqu'un, non ? »²⁵⁸

Cette conclusion est avant tout envisagée comme un prolongement de la réflexion. Une ouverture, plus qu'un miroir de l'introduction. Si j'ai choisi de la débiter avec les mots d'Angela, c'est parce qu'arrivée au bout de ce travail d'entretien et d'analyse, je trouvais cela ironique de se dire que dans une certaine mesure tout ce processus de travail est bien peut-être ethnocentré. *« Ça ne se fait pas de... poser des questions personnelles à quelqu'un, non ? »*. Ce que ce passage donne à penser c'est le recul et l'élargissement offert par la vie en couple avec une personne ayant grandi dans un autre aire culturelle. Cette tentative de changement de point de vue est ce qui a guidé ce mémoire et sans doute ce qui est au principe de l'écoute sincère d'un ami ou d'un être aimé. Devons-nous pour autant arrêter de poser des questions aux autres pour mieux les comprendre ? Rien n'est moins sûr. L'impudeur occidentale serait sans doute à creuser du point de vue de personnes non-occidentales, au risque de sembler intrusif.

Qui parle ? Quand ? À qui ? Où ? L'anthropologie m'a appris à toujours être attentive à ma place dans le discours, et plus généralement dans les situations de la vie. Se rendre extérieur à soi, un peu, ou autant qu'on le peut. Dans les entretiens c'est moi qui ai posé les questions, puis dans l'analyse c'est moi qui ai choisi les extraits à analyser. C'est moi qui écrit. Sans doute ne sais-je même pas tout ce que ce texte dit de mon rapport aux autres et au monde. Ce mémoire a été écrit entre Catane et Paris. Entre projet de mémoire sur

²⁵⁸*« Il cibo, il modo di... l'attitudine a fare certe cose, a ... riflettere su certe cose ... no ? Noi, per esempio, ho notato, noi occidentali, siamo sempre molto di fretta, siamo sempre molto... come se dice ? ... Irruenti, nel senso di quando uno fa le cose anche purtroppo senza pensarci... d'impatto, che fa le cose così ... Mentre invece, siamo anche molto invadenti. Facciamo tante domande, siamo molto curiosi, e non ci curiamo delle volte di fare... di chiedere per esempio delle cose che invece in altre culture non esiste. Cioè, non esiste che tu...che tu fai delle domande personale a qualcuno, no ? »* entretien avec Angela, le 24 février, à Catane, chez moi

Catane et la fin de la rédaction de ses lignes une année s'estécoulée, de septembre à septembre – si l'on exclut l'année préparatoire de Licence 3 d'anthropologie et de recherches sur l'exotisme. Finir d'écrire ce mémoire à Paris m'a permis d'avoir plus de recul et de tranquillité sur ce que j'écrivais. Je n'écrivais plus à propos de ce qui m'entourait, mais à propos d'une expérience passée que j'avais eu le temps d'élaborer et de digérer.

« *Le travail anthropologique appartient à une double temporalité – le temps du terrain et le temps de l'écriture –* »²⁵⁹ La proposition d'une double temporalité semble à la fois justifiée et simplificatrice. Car sur le terrain, l'anthropologue écrit et analyse, tout comme il le fera plus tard aussi à son bureau. Ce temps de rédaction fut pour moi un palimpseste d'écriture et de réécriture. À chaque relecture on trouve quelque chose d'autre à ajouter ou à modifier, un travail par couches successives et grattages. Couches bâtie sur des prises de notes préalables variées (confère en annexe extrait du carnet de terrain et de prises de notes quotidiennes), ainsi que sur travail de retranscription et de sélection de fragment d'entretien. La traduction était en elle-même une autre couche de la réflexion.

La question de la *temporalité* a sans doute été trop peu évoquée dans notre travail. L'espace y est plus présent, parce que le travail se concentrait sur une ville. Le temps passé dans les lieux, les itinéraires quotidiens, le temps passé *chez* et *avec* les autres. Comment parler et analyser ces temps-là sans pour autant les mesurer, les délimiter, les figer ? Quelques tentatives de schéma pour représenter mes parcours à Catane et leur récurrence ou encore les déplacements effectués habituellement avec tel ou tel ami ont été laissés de côté, de part leur incapacité à rendre compte de la complexité et du mouvement. La carte fige le temps²⁶⁰.

« *Aucune dimension du temps ne peut se penser en faisant abstraction des autres.* »²⁶¹
Une amie en voyant mon *schéma des relations amicales* (confère annexes), me dit que c'était très intéressant mais que l'on avait pas accès aux temps de la relation. Tout est mis à plat. Quand s'est-on rencontré ? Combien de déjeuners, de dîners, de balade a-t-on fait ensemble ? Mon temps et celui des autres, et surtout le temps en commun, le temps du *rapprochement*

259 Ghislaine Gallenga, « L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique » in *Journal des anthropologues*, n°114-115, *L'empathie en anthropologie*, 2008, p.1

260 Il y aurait de quoi nourrir et développer cette réflexion dans l'ouvrage dirigé par Gilles A. Tiberghien et Jean-Marc Besse (dir.), *Opérations cartographiques*, Actes Sud/ENSP, 2017

261 Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, [1998], Paris, édition Payot & Rivages, 2019, p.83

qui a transformé notre rapport d'*étrangeté* en *familiarité*, comment en rendre compte ? Et faut-il seulement en rendre compte ? « *L'identité individuelle se construit en même temps que la relation à autrui et à travers elle [...] Le rapport au temps se pense toujours au singulier-pluriel.* »²⁶²

« *Du point de vue du nouveau groupe, l'étranger est toujours un homme sans histoire.* »²⁶³ En m'installant à Catane, j'étais une femme sans histoire, sans passé. Cela donne une grande sensation de liberté et de mouvement, qui pouvait parfois être appesantie par un sentiment de solitude ou le manque de certains proches. Mais mon tempérament m'attire toujours vers les autres – c'est aussi cela que porte le mémoire. Ce terrain de huit mois avait quelque chose de la parenthèse temporelle. Quand je suis rentrée en France, plusieurs de mes proches m'ont dit : « *c'est comme si tu n'étais jamais partie* ».

« *Les individus qui s'éloignent de nous se perdent dans l'abstrait. L'autre, présent nous rappelle sans cesse sa capacité à changer, absent il est prisonnier de l'image que nous nous sommes faites de lui.* »²⁶⁴ La *présence* est le temps de la rencontre et du dialogue, l'*absence* celle de la représentation voire de l'imagination. La seconde sous-partie de la troisième partie du mémoire a cherché à questionner la possibilité d'une présence à distance, qui implique forcément des moments d'absence au lieu où nous sommes présent – on pourrait reprendre l'exemple des appels vidéo. Nous pourrions croire que ce décalage entre ici et là-bas, présent et passé peuvent se résoudre par un retour, mais ce n'est pas si simple.

« *Rien n'est plus difficile à réussir qu'un retour ; il faut une grande force d'oubli : ne pas réussir à oublier son dernier passé ou le dernier passé de l'autre, c'est s'interdire de recoller au passé antérieur.* »²⁶⁵ J'ai mis du temps à rentrer de Catane. Peut-être un mois. J'étais partagée entre ici et là-bas. J'avais le sentiment de ne plus avoir d'amis ni d'habitudes en France – sentiment sans doute renforcé par l'interruption relationnelle provoquée par le

262 Marc Augé, *ibid.*, p.90

263 Alfred Schütz, *L'étranger. Un essai de psychologie sociale* [1944], suivi de *L'Homme qui rentre au pays* [1945], Paris, Allia, 2010, p.20

264 Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, (1948), Paris, Gallimard, « Tel », 1981, p.25 cité dans Gérard Lenclud, *L'universalisme ou le pari de la raison, anthropologie, histoire, psychologie*, Paris, Ehess – Gallimard – Seuil, 2013

covid, pendant les six mois qui ont précédés mon départ. « *Le présent de l'épidémie bouscule puis stoppe peu à peu les temps de la vie ordinaire.* »²⁶⁶

« *Beaucoup si ce n'est la plupart des processus sociaux, leur localisation ou leur situation spatiale n'est plus pertinente ou même déterminable.* »²⁶⁷ Le philosophe et sociologue allemand Hartmut Rosa tente d'établir une théorie critique qui permettrait de penser le monde contemporain. Pour lui « *l'accélération sociale crée une plus grande mobilité et un plus grand désengagement de l'espace physique.* »²⁶⁸ Ce manque de relation à l'espace serait un symptôme de distorsion dans la relation que l'homme entretient avec le monde, et donc un potentiel facteur de douleur. Le philosophe allemand utilise une expression traduite en français par « *moi-monde* ».

Pour Hartmut Rosa, cette distorsion de notre rapport au monde est directement due à l'accélération générale du monde : « *L'accélération mène simplement et directement d'abord à la désintégration, puis à une érosion de l'attachement [...] nous sommes de plus en plus détachés, ou désengagés, des temps et des espaces de notre vie, de nos actions et de nos expériences, et des choses avec lesquelles nous vivons et nous travaillons.* »²⁶⁹ L'expression « *d'érosion de l'attachement* » est très forte et organique, elle décrit cette usure graduelle d'une surface de l'écorce terrestre. Pour remédier à cette souffrance de l'homme contemporain déraciné, Hartmut Rosa fait appel au concept de *résonance* qui correspondrait à une *relation intense au monde et aux autres*. Quelque part ce concept nous renvoie à la vision qu'a Segalen de l'exotisme, cette sensation vivifiante et esthétique qui intensifie la vie. Ce mémoire en cherchant et à décrire des liens aimant se refuse à croire à une « *érosion de l'attachement* », ou tout du moins en questionne les limites.

D'après Rosa, pour ce qui est du rapport aux autres, la grande quantité de personnes que nous rencontrons nous empêche la plupart du temps de nous y lier profondément. Hartmut Rosa va jusqu'à affirmer « *qu'il devient structurellement improbable que nous*

265 Marc Augé, *ibid.*, p.93

266 François Hartog, *Trouble dans le présentisme : le temps du covid 19*, Pais, AOC, p.8

267 Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte 2012, (trad. de l'anglais par Thomas Chaumont), p. 116

268 Hartmut Rosa, *ibid.*, p. 117

269 Hartmut Rosa, *ibid.*, p. 132

"établiissions une relation" avec autrui. »²⁷⁰ Le monde semble être voué à conduire les hommes vers une situation d'étrangeté généralisée. Cependant dans le contexte de ma recherche de terrain dans Catane sous covid, j'ai pu constater une forme de ralentissement, et une certaine approche qualitative des relations. Étant donnée que la vie sociale était concentrée sur l'espace intime, j'ai eut le temps de créer des relations amicales solides, du fait que les personnes avaient une sociabilité moins foisonnante qu'avant la pandémie et passaient plus de temps chez eux.

Le covid n'est pas passé, mais les habitudes des habitants de Catane sont désormais – sans doute à quelques détails près – comme avant le covid. C'est ce que les amis qui sont là-bas me disent et m'écrivent. La Catane que j'ai connue a disparue. Les touristes sont revenus. Les restaurants et cafés ont rouverts. Aston a repris le travail. Marta tente un départ à Bologne. Carolina et Mamadu rêvent de s'installer à Berlin dans un an. Malika Jacques et leur fils se sont installés en France. Angela et Amadu ont eu une fille.

Quelqu'un(e) pêche sur le port de Catane. Seul(e). Sa canne indique sensiblement la montagne, suit sa courbe. La mer est sous ses pieds. Le ciel est dégagé. Du haut de la montagne on voit le port.

270 Hartmut Rosa, *ibid.*, p. 133

TABLE DES ANNEXES

TEXTES

Extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes

n°1. *La première visite du quartier de San Berillo* (notes), septembre 2020, p.1 / **n°2.** *San Berillo en fin d'après-midi* (journal), septembre 2020, p.1-3 / **n°3.** *Penser à Paris* (notes), octobre 2020, p.3 / **n°4.** *Un appel vidéo* (journal), novembre 2020, pp.3-4 / **n°5.** *Jour de pluie* (notes), 3 décembre 2020, p. 4 / **n°6.** *Rencontres par hasard en centre-ville* (journal), 26 janvier 2021, pp. 4-6 / **n°7.** *Rentrer de chez Marta* (notes), février 2021, p.7 / **n°8.** *Le molo au matin* (notes), février 2020, p. 7 / **n°9.** *Piazza Duomo et la Fiera le midi* (notes), février 2021, pp.8-9 / **n°10.** *déjeuner en compagnie chez moi* (journal), février 2021, pp .9-10 / **n°11.** *le Castello Ursino* (notes), février 2021, p.10 / **n°12.** *se regarder dans les yeux* (notes), février 2021, p.11 / **n°13.** *rencontre entre amis et amis d'amis à la villa Bellini* (journal), mars 2021, pp.11-13 / **n°14.** *voir la ville depuis la plage* (notes), avril 2021, pp.13-14

ICONOGRAPHIE

n°1 : Catane dans la Méditerranée (carte) / **n°2** : Catane, une ville entre la mer et le volcan (gravure) / **n°3** : Les points de repères du centre-ville de Catane (carte) / **n°4** : Au sud du centre historique de Catane : le quartier de San Cristoforo et la plage (carte) / **n°5** : La villa Bellini, le poumon vert de la ville (carte postale)

Schéma des liens amicaux et de sympathie à Catane

GRILLE D'ENTRETIEN

(français/ italien)

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

Extraits du journal de terrain et des prises de notes quotidiennes¹

1. La première visite du quartier de San Berillo (notes)

23 septembre 2020, 8h08, piazza Cutelli, un café

partie à 7 h
voir la ville au réveil
voir la ville se réveiller

beaucoup d'hommes dehors
les femmes pointent leur nez vers 8h...
il quand il faut emmener les enfants à l'école ...

ou, plus tôt
dans le quartier des prostituées

- *È una turista !* (dice un uomo con la mascherina)
- *Buongiorno !* (dico)
- *Buongiorno !* (rispondono l'uomo e una prostituta)
- *Tutto bene ?* (mi chiede la prostituta)
- *Sì tutto bene grazie.* (rispondo con un sorriso) ²

Le quartier est délabré. Certaines maisons fermées, prêtes à s'effondrer. Rues étroites et sombres, labyrinthe de briques effritées. Le sol est de pierres noires comme toute la ville. Marcher sur un volcan, silencieux. Regarder, sourire aux femmes qui travaillent là. Elles me sourient en retour. (Se faire regarder de la tête aux pieds par les hommes).

2. San Berillo en fin d'après-midi (journal)

jeudi 24 septembre 2020, 20h42, un bar

[...] Je marche vite pour rejoindre Marta, cette fille sympathique que j'ai rencontré au laboratoire³ il y a 2 jours et puis encore hier. Je lui ai proposé que l'on se voit après mes résultats en fin d'après-midi. Alors que je tourne à droite après le *corso della Libertà*⁴, je tourne la tête à droite, sachant que de ce côté se trouve le quartier des étrangers. J'aperçois sur le mur : VIA PISTONE⁵. Je regarde la rue en perspective : que des personnes à la peau noire. Je n'ai pas encore vu cela à Catane. Je continue dans ma direction. Et puis merde ! J'y suis ! Il est tôt, environ 16h, j'ai un turban sur la tête une chemise un short noir. Je recule de quelques pas. Regarde encore la perspective. Merde merde merde : *j'ai peur d'y aller*. Je me force : j'y vais. Je fixe le point de fuite : *tu vas aller là-bas d'un pas tranquille*. Je me dit cela exactement. Tu y vas tranquillement. C'est une rue comme les autres. Si

-
- 1 Le *journal* est écrit sur ordinateur le plus souvent le soir chez moi pour relater les événements du jour-même ou des jours précédents. Les *notes* sont écrites à la main dans des carnets le plus souvent pendant la journée dans l'espace public, ou bien chez moi le soir.
 - 2 – *C'est une touriste !* (dit un homme avec un masque) – *Bonjour !* (dis-je) – *Bonjour !* (répondent l'homme et une prostituée) – *Tout va bien ?* (me demande la prostituée) – *Oui tout va bien merci* (je réponds avec un sourire)
 - 3 Laboratoire d'analyse médicale où je me suis rendue pour faire un test de dépistage covid le lendemain de mon arrivée
 - 4 Grande rue qui mène à la gare ferroviaire.
 - 5 Cette rue est connue comme la rue horizontale qui traverse le vieux San Berillo d'Est en Ouest, quartier qui a pour réputation d'être le quartier fréquenté par des dealers de drogue et des prostituées.

tu n'y vas pas parce qu'il n'y a que des personnes noires : tu es racisme. Alors je fonce. Comme si je voulais me prouver quelque chose. J'ai peur du regard des autres sur moi et pire encore j'ai peur de ne pas les regarder. Le premier pas de porte est occupé par une famille qui ne fait pas attention à moi. Bien. Ensuite un premier jeune homme sur une chaise me regarde, il a un T-shirt blanc, je le regarde sans le regarder. Un second, 3 mètres plus loin, le long du mur, il porte des lunettes de soleil assez féminines, il regarde en ma direction. Je ralentis à peine. À un mètre de lui un troisième qui me salut en anglais. Je freine, je crois, un peu après lui. Il me salue en anglais, je répond en italien et revient sur mes pas. Entre lui et l'homme avec les lunettes de soleil. On commence à parler en italien. *Di dove sei ?* (tu viens d'où ?) On se présente en italien, langue que tous les trois parlent apparemment. Je fais comprendre que je vais être dans la ville pour un moment. Je propose d'échanger un contact avec eux, car j'ai peu de temps mais je reviendrai. Omar me donne son numéro, il s'impose en douceur, il semble plus sûr de lui que les deux autres. On échange les numéros avec Omar, discutant sur l'orthographe respective de nos prénoms... Il a gagné ... il a gagné à la pêche ... bonne pioche ! Une fille qui s'arrête et puis échange son numéro après quelques minutes... pourquoi j'écris cela ? Parce que ensuite il s'est senti le droit de mettre en place une conversation exclusive avec moi... à l'exclusion des autres donc. Ce n'ai pas du tout ce que je voulais en fait ... Entre temps des personnes passent ... des salutations.

Je leur demande s'ils connaissent le *Centro Astalli*⁶. Sì. *Ne parliamo.* (on en discute) La langue va bien. Entre étrangers qui parlent une langue étrangère, on dirait que l'on se comprend. Et puis Omar m'offre le fauteuil où il est assis, il s'éclipse, me dit que je peux parler avec Moussa (celui qui a les lunettes de soleil). Après, en fait maintenant que j'écris, je comprend qu'il s'éclipse pour récupérer de l'herbe. Il vient s'asseoir à ma gauche, moi dans son fauteuil de voiture en plastique où il m'a invité à m'asseoir... Entre temps j'ai échangé avec Moussa en français/ anglais/ italien. Il me dit qu'il aime beaucoup parler plusieurs langues. Que c'est super. Je lui demande sa langue maternelle, il cite trois langues des nombreuses langues parlées au Mali (dont le Bambara) ... je lui ai demandé si elles étaient intercompréhensibles. Il m'a dit que oui ... au même titre que l'italien et le français. Donc, oui et non... On va et vient et navigue entre ces trois langues ensemble. Il est sympathique. Pas de jeu de séduction. Peut-être qu'il sait que c'est déjà perdu ! À cause Omar... bref ! Ne surinterprétons, décrivons.

Et donc, je suis là, il est 16h, rue Pistone, je suis assise dans ce fauteuil de voiture, ce trône. J'ai vraiment cette sensation là : un trône, une place offerte parmi eux. Le droit LÉGAL d'être là, parmi eux, avec eux. Cette place m'a aussi permis de saluer et d'être saluer par les personnes saluant Omar et Moussa. LAISSER PASSER. Laissez passez ! Je repense à la rue *pistone* en perspective ... eh ! Je n'y suis pas allé ... à mon point de fuite ! C'est Moussa qui m'avait proposé de me rendre au *centro astalli* me voyant intéressée. Je m'y suis rendu avec Omar seulement. C'est là que j'ai pensé à cette histoire de pêche à la fille blanche. « *Perché non ci andiamo tutti insieme ? Perché ?* » (pourquoi on y va pas tous ensemble ?) Je quitte mon trône, salue Moussa, et pars avec Omar vers le *centro Astalli* « *ti seguo eh !* » (je te suis) dis-je. On parle en italien, toujours en italien sur la route. [...] Omar aime beaucoup Catania, il m'a répété qu'ici on peut vivre tranquille et bien, et que les gens sont sympa. Je l'ai d'ailleurs vu saluer des italiens à la sortie du quartier San Berillo le quartier des africains comme il dit. En fait. Je lui ai demandé s'il avait des interactions avec les italiens ici, il m'a

6 *Centro Astalli* : le centre Astalli est un centre social destiné aux migrants, il existe depuis 1999 à Catane et est situé entre la gare ferroviaire et San Berillo. Cette association propose une aide légale, médicale un accompagnement dans l'insertion professionnelle et aussi des cours d'italien. D'après la brochure officielle de l'association, y travaillent 6 employés et 72 bénévoles en 2020.

dit que oui. Il est arrivé en 2015. On a salué des prostitués aussi. J'ai eu le sentiment qu'il ne m'avait pas fait passer au centre du quartier, comme un détour par l'extérieur un peu. Si je me souviens bien, on est pas allé là où il est allé chercher de la drogue. Credo (je crois). C'est bien d'avoir un guide dans cet espace, et de suivre, suivre tranquillement et parler... Il aime cette ville. Il aime parler plusieurs langues, ça semble l'enthousiasmer même. C'est facile de parler en italien étranger. [...]

Bel échange avec Marta ensuite. [...] Partir ou pas ... elle me parle du bien être ici (climat/nourriture/ ambiance) sans pareil ... Elle me dit qu'elle a vu beaucoup de vidéos d'italien à l'étranger qui témoignent d'une froideur des français en particulier ... On parle de langue, d'orthographe de la question méridionale de l'apprentissage de la musique des langues, du mal du pays ... elle pense que si elle partait elle aurait le mal du pays ... beaucoup... mais il est si peu d'opportunités professionnelles ici ... (excepté du service resto/ bar payé 40 euros par jour pour 9h de travail) ...

je ne peux pas imaginer qu'un jour j'aurais le mal du pays ... peut-être que dans le fond c'est parce que si un jour je quitte mon pays je pourrai y revenir [...]

3. Penser à Paris (notes)

mardi 13 octobre 2020, 19h49, chez moi

[...] beaucoup est relié à l'espace où il [mon compagnon] est, vit, se déplace

PARIS

je peux encore m'y déplacer les yeux fermés

c'est là que je pense

je crois, encore, et pour le moment

pourrais-je penser depuis CATANE

en y vivant seulement quelques mois ?

c'est une grande question, deux hypothèses de réponse : parler italien, être dans des espaces italiens en somme, partager : langue, espace, et temps avec des personnes vivant en Italie

4. Un appel vidéo (journal)

mercredi 3 novembre, 14h27, café verso

[...]

voir l'homme que j'aime sur un écran

une image d'un visage en mouvement

une image toute plate toute électrique

des petits carrés de couleur

cela est mieux que rien

cela est mieux que des mots ?

nous n'échangeons pas un regard
c'est l'illusion de l'image virtuelle
c'est un téléphone que je regarde

l'absence du corps de l'autre
l'absence de cette décharge dans l'abdomen qu'est une embrassade

la platitude de l'écran
l'espace plat de l'image

peut-être que c'est pour cela que j'ai pleuré en décrochant
le voir enfermé dans mon téléphone [...]

5. Jour de pluie (notes)

jeudi 3 décembre 2020, 10h39, café *verso*

TEMPS intensément
pluvieux

la ville est cascade

ni égout
ni gouttière
(ou si peu)

l'eau coule à même le sol ...
une pellicule d'eau en mouvement
comme au bord de la mer (quand elle descend)

6. Rencontres par hasard en centre-ville (journal)

mardi 26 janvier 2021, 17h21, chez moi, cuisine

dehors de la tempête
peut-être un mistral

tout à l'heure, prêt du kiosque⁷ de la villa Bellini j'écrivais :

vue sur L'Etna dans les nuages
vue sur les nuages

⁷ Partie supérieure d'où parc d'où on voit l'Etna.

comment décrire le caractère d'une ville et de ses habitants ? (ceux qui habitent)
quelle relation entre la ville que je vois et les habitants ?

Façade de l'église si ténue que le mur derrière est en ruine

DÉCADENCE

vitrine avec des robes à paillettes pour des femmes minces
et des robes blanches de dentelles pour les femmes à marier

je me suis arrêtée là pour prendre en notes les sensation de la marche du jour dans cette ville qui me surprend toujours autant

et puis j'ai rencontré Malika⁸ par hasard à la villa Bellini justement [...]

j'ai oublié de parler de Mario, un inconnu, rencontré hier après-midi [...]

Mario traîne sur la piazza Bovio⁹

moi, je m'arrête là sur un banc il est 14h environ, j'ai faim je sors de l'école où je travaille¹⁰, j'ai acheté un arancino al burro¹¹, dans l'endroit où j'ai mangé un arancino le premier matin où je me suis réveillée à Catania, via Umberto, j'ai fait cet achat par faim et par nostalgie, finalement c'était décevant mais pas dégoûtant ... parfois les arancini sont dégoûtant, tant ils sont gras et le riz pâteux, et la viande ou le fromage de mauvaise qualité. Cette fois ça allait. Mais il était bien meilleur la première fois, cet arancino al burro. Sans doute parce que c'était le premier. Sans doute parce que c'était un matin ensoleillé et que je n'avais rien mangé depuis la vieille. Et puis surtout, qu'en mangeant un arancino je me sentais tant en Sicile, tant *ailleurs*. Aujourd'hui je suis tantôt attirée tantôt dégoûtée par ces traditions culinaires surgrassées, en somme *je me suis habituée*.

Mario m'a dit : « *Buon appetito !* », en passant, avec son chien,

j'ai balancé un « *Grazie* », sans bien voir à qui je m'adressais, tant j'étais concentrée sur mon affaire de fromage fondu et de riz frit

il repasse peu de temps après dans l'autre sens, il a attendu que je finisse mon festin du jour à 1€50 , je me demande si j'ai l'air d'une pauvre ou d'une touriste perdue sur ce banc

il m'aborde en me demande ce que je fais là, d'où je viens [...]

au bout d'un moment, (peut-être cherchant à me tester ou à retenir mon attention) il me dit :

« *Perchè sfuggi uno che ami ?* » (« Pourquoi tu fuis quelqu'un que tu aimes ? »)

il me semble bien que c'était une affirmation à y repenser ... j'ai dit : « *A punto mio fidanzato è in Francia !* » (« Justement mon copain est en France ! ») Il me dit : « *Devi risolvere le tensione con lui.* » (« Tu dois résoudre la tension que tu as avec lui. ») Il joue au voyant ! Sur le moment je suis incapable de dire si il est sérieux ou non, je me laisse prendre à ce jeu qui nourri l'échange ...

l'échange a duré environ 10 minutes je pense

j'ai pu le faire parler de lui,

8 Les prénoms des personnes sont modifiés en vue d'anonymiser mes interlocuteurs, de la même façon que dans les entretiens. La plupart des personnes présentes dans le journal ont participé aux entretiens.

9 Une petite place avec une pompe à essence et un kiosque à boisson, à l'est de la Fiera

10 L'école où j'enseigne à mi-temps la langue française à des collégiens se trouve au Nord du centre ville, dans un quartier résidentiel est plutôt bourgeois appelé Borgo.

11 Spécialité sicilienne frite à base de riz avec différentes variantes d'aliment salé à l'intérieur (viande, fromage, légume)

« *Tu che lavori fai o ha fatto ?* » (« Quel travail fais-tu ou as-tu fais ? »)

(Il semble avoir entre 50 et 60 ans, et son visage est marqué)

la question que je viens de poser est souvent tabou ici

ça ne se fait pas de demander ça, c'est bizarre ...

il me dit : « *Écoute, je travaille dans la rue* » « *Dans la rue ?* »

« *Quand j'étais jeune j'ai fais des conneries, et puis la prison et puis ...* »

rien d'explicite, mais il me laisse entrevoir l'atmosphère

il me dit qu'il aime les animaux et que ça c'est le plus important pour lui

... il parle bien, il a une présence, une intensité du discours, même si son italien reste assez simple...

je lui dit qu'il pourrait écrire un livre qu'il a des choses à raconter, que ça se sent

je sens une gêne, cet homme vit peut-être dans la rue

« *Parler c'est facile mais écrire...* »

j'essaie de me rattraper :

« *Tu pourrais t'enregistrer, commencer par t'enregistrer* »

« *Ma tu ti occupi di questi tipi di cose ?* » (« Mais toi, tu t'occupes de ce genre de choses ? »)

Là je bafouille, je suis tentée, mais je connais ma propension à m'engager trop dans trop de choses, et je ne voudrais pas le décevoir, en lui laissant entendre que je vais me rendre disponible pour enregistrer son livre

je dis finalement NO

je bricole, ça coupe court, on échange nos prénoms et on se dit qu'on sera content de se revoir, qu'il est toujours dans les alentours de cette place

insomma

des rencontres de rues ... dans la rue, des point de rencontres et de *re* rencontre

aujourd'hui avec Malika et son bébé, *re* rencontre au parco Bellini, beau hasard, on a fait trois tours du parc, puis piazza Dante, oprêt de chez moi, puis chez elle, on a fait que se raccompagner l'une et l'autre et puis finalement elle m'a proposé de venir chez elle malgré le désordre annoncé

très forte cette femme

quand je l'ai aperçue au parc, elle parlait en arabe avec sa mère

mais je me suis dit que ce devait être la mère de son mari ... elle a la peau si claire et les yeux si bleus ... elle est franco-algérienne, ses deux parents sont algériens... Elle m'a évoqué cette grande difficulté d'être associée physiquement au Nord, aux français. Plus tard, chez elle, j'ai compris qu'elle était musulmane. Elle a fait un mariage religieux, son mari a dû se convertir car elle m'a dit que la religion musulmane se transmet par le père. On a passé une petite heure sur le tatami du salon avec son fils de 8 mois, il m'a souri beaucoup. Blond au yeux bleus. Elle l'appelle *petit amour* avec l'accent provençal.

7. Rentrer de chez Marta (notes)
samedi 13 février 2021, 1h du matin, chez moi

à minuit passé
j'ai relié ma maison
à celle de Marta
à pied
pas un bruit
seule
une voiture de police
dévale la via Vittorio Emanuele

il faut profiter du calme... sinon quoi en faire ?

CATANIA
senza la movida
senza i turisti
une CATANIA autre

(j'entends mon propre souffle dans la côte pour rentrer chez moi)

8. Le molo au matin (notes)
mardi 16 février 2020, 9h30, molo

au MOLO, je m'assois au bord de la mer *mais*
sur des blocs de bétons et de pierre inhospitaliers

quand je pense que des enfants, des hommes et des femmes ont mis le pied sur la terre ferme ici
d'un radeau à un port de pierre de lave et de béton

au MOLO, je vois l'Etna
quand il fait beau comme aujourd'hui
dentelle de nuage sur les flancs

nuage de fumée, cheminée sur
ciel bleu très clair
quelques petits nuages bas, ici et là, seulement

la mer balance et écume contre les blocs de béton du MOLO
là-bas la ville sommeille encore et les pêcheurs s'activent sur le port

9. Piazza Duomo et la Fiera le midi (notes)
vendredi 19 février 2021, 12h, soleil, piazza Duomo

être piazza Duomo lorsque midi sonne !

cloches frappées
BAM BAM BAM

place piétonne
point de retrouvaille
lieu de passage

je me suis assise au pied de l'éléphant¹²
(un policier municipal avec son képi me fait signe de remonter mon masque sur mon nez et ma bouche)

un chanteur joue un air de guitare branche sur un amphi
dans mon dos la fontaine de l'éléphant fait des remous
devant moi, la fontaine de Neptune cache la *pescheria* agitée

sur la place passent :
des jeunes, des vieux, des couples, des enfants en poussettes, des africains bien fringués
un petit garçon court après un pigeon et le fait s'envoler
un vieux s'assoit sur une marche de lave devant moi, au pied de la fontaine
des moines en costume traditionnels filment une vue panoramique de la place avec leurs téléphones

il y a des gens à la terrasse des cafés¹³
il y a un vent doux
il y a le bruit des deux fontaines

et surtout le soleil
qui donne à tout un chacun la joie de sortir de chez soi
et de battre le pavé en bonne compagnie via Etnea

je suis allée alla *Fiera*, là, c'était la foule, le peuple... les gens n'y sont pas bien fringués
(contrairement à ici) les vendeurs crient au bon prix, les clients font la file pour acheter des olives

pires de vêtements, verres en vrac, plein de poussière

SOLEIL
les vendeurs sénégalais ambulants vendent des lunettes de soleil variées
et assurent qu'ils te feront un bon prix, (avant même que tu es jeté un œil sur la marchandise),
des présentoirs sur roulettes où les lunettes sont parfaitement alignées ...

piazza Duomo, deux femmes pourtant un voile sur les cheveux poussent des poussettes, sur les poignets d'où elles poussent il y a des sacs plastiques, pleins à craquer de fruits et légumes
(elles sortent de la *pescheria* sans doute)

le bruit de la fontaine de Neptune semble un torrent

12 Statue d'éléphant en pierre de lave qui trône sur une fontaine au centre de la piazza Duomo. L'éléphant est l'emblème de la ville, il est notamment représenté sur le blason de la ville.

13 Les cafés ont été ré ouverts pendant plusieurs courtes période où la région était en « zone jaune », et non plus en « zone orange » ou « zone rouge ». Cette dernière correspondant à un niveau de restriction sanitaire maximum.

un homme en short promène son chien

des amants se tiennent la main

**10. Déjeuner en compagnie chez moi (journal)
dimanche 21 février 2021, 22h14, bureau**

ça fait 5 mois que je suis là
atterrie là

le temps a volé (comme on dit ici)

jour de fête !

Marta Aston Mamadu Carolina Angela Amadu

ça fait une semaine que je m'organise
vendredi grand ménage et courses
samedi courses *alla pescheria* le matin, cuisine le soir

j'ai eu un sommeil agité, peur de ne pas me réveiller assez tôt,
finalement je me suis réveillé à 7h, tant je voulais prendre le temps de faire les choses

se sentir prête à accueillir des personnes qui n'étaient jamais entrées chez moi

accueillir chez soi l'autre est une chose très intense, vouloir le faire sentir à son aise, sans savoir soi-même sentiment d'être envahie ... de ne plus se sentir chez soi.

un équilibre à trouver comme dans la rencontre, un respect mutuel, une acception des règles de l'autre, sans entraver à son propre bien-être

aujourd'hui il y a eu alchimie
tout le monde s'est senti bien

l'espace et le temps s'y prêtaient
soleil, terrasse ..

et puis, j'avais préparé un buffet, à chacun de se servir, librement
le plaisir qu'a eu chacun de se confectionner son assiette et d'y retourner était joyeux

ça c'est pour l'ambiance générale, bien sûr comme dans toutes les fêtes il y a des temps...

les premiers invité, Marta faisait griller les *zucchine* (courgettes), Aston regardait son téléphone (téléphone, ennemi de la rencontre et de l'observation et de l'écoute présente)
Aston et Mamadu par moment se sont complètement extraient du groupe par leur téléphone

Mamadu et Amadu moins tranquilles et libres avec la langue italiens restaient en retrait, même si en écoute... tout le monde a eu la parole, même si pas de manière paritaire... Angela et Aston sont tendanciellement¹⁴ plus capables de tenir de longs discours, de le mener

plus tard belle séance de danse (bien documenté par Mamadu et Carolina)
avec Aston et Marta, deux amis proches ici, c'était bon à voir et à vivre

j'ai peu parlé car j'accueillais, et c'était très beau ainsi comme on accueille la parole de l'autre dans les entretiens... savoir qu'on lui répondra plus tard, ou que l'on avait déjà parlé avant de cela

11. le Castello Ursino (notes)

vendredi 26 février 2021, un banc

il fait beau
plein soleil
bientôt midi sonnera
al Castello

bancs occupés par des solitaires, des couples, des groupes,
ça s'interpelle en sicilien, ça échange des mots, ça fume, ça boude
au *chiosco*¹⁵

les gens qui boivent des cafés sont souvent plus policés, le *Duomo*¹⁶ en perspective...
les moins policés sont assis sur de simples bancs en pierre ou en fer, des bancs publics.
des moins policés, en suis-je ?

à ma manière peut-être,
je suis assise sur un banc de pierre avec au milieu un trou rond pour accueillir des plantes
il n'y a guère que des pissenlits et des herbes éparses

Oh !

une femme salue en catanais une femme ronde qui porte sur sa anche son enfant

PLEIN SOLEIL

quelqu'un lit, quelqu'un pense à quelqu'un d'autre
(au milieu des palmiers et des pins de la place)

14 À noter l'usage courant de l'adverbe « *tendanzialmente* » en italien, plus rare en français, c'est d'ailleurs sans doute la première fois que je l'écris en français.

15 Les kiosques à boisson sont très courants dans le sud de l'Italie, alternative au bar mais en plein air, souvent le café y coûte moins cher.

16 Le dôme de la cathédrale piazza Duomo (littéralement : la place du Dôme)

12. Se regarder dans les yeux (notes)

dimanche 28 février 2021, vers 19h, chez moi

(excès de réel)

tout

tout ce réel qui me prend

m'aspire

m'exprime

d'observer

en Afrique

quand deux personnes se parlent elle ne se regardent pas dans les yeux

en Europe

cela est pris pour un manque de respecter

(on est mal partis)

13. Rencontre entre amis et amis d'amis à la villa Bellini (journal)

dimanche 7 mars 2021, soir, chez moi, bureau

il y aurait encore beaucoup de choses à faire, à explorer
des hommes et des femmes à rencontrer

mais je suis là

dans 2 mois l'écrit doit tenir sur ses deux jambes (et si possible marcher)

la croissance

des êtres et des relations

apprendre à feindre

le fils d'Heval et Maria a appris à feindre les pleurs excessives à tordre son visage,
mais il peut changer de visage en une fraction de seconde si on lui propose quelque chose qui
l'intéresse, doux sourire

pour la première fois hier, Maria a embrassé Heval devant moi

ils sont taquins et provocateurs, ils aiment se confronter, chercher les limites de la pensée de l'autre

hier [...]

je suis allé chez Malika et Jacques, pour faire l'entretien avec lui
couple taquin aussi, très doux tous les deux, à l'écoute

l'énergie d'un couple, ce qui le caractérise, la synthèse proposé par un duo amoureux

Maria et Heval, le feu ?
Malika et Jacques, l'eau ?
Carolina et Omar, l'air ?
Angela et Amadou, la terre ?

il y aurait encore tant à faire
hier après-midi, après l'entretien,
avec Jacques on est allé rejoindre un couple d'ami à eux, d'anciens voisins :
elle est espagnole, et son mari a grandi entre Paris et Catane, leur fils a trois ans.
Malika et son fils de huit mois nous ont rejoints au bord du terrain de terre battue noire, au milieu de
la villa Bellini

Après un peu de temps, le petit groupe s'est dirigé vers la sortie via Etnea, je ne sais pas pourquoi. À
ce moment là avec le mari on parlait des rencontres dans la ville, en comparant Catane et Paris. La
difficulté de se retrouver avec les amis à Paris, le besoin de planifier et le temps de déplacement qu'il
faut calculer. À l'inverse la spontanéité des rencontres ici, s'envoyer un message 30 minutes avant,
décider sur le moment, improviser... se croiser dans le centre par hasard...

et justement !

j'aperçois :
Maria Heval et leurs deux bambins
tous les quatre main dans la main marchant dans notre direction

douce apparition

la via Etnea au second plan est bondée, la *vasca* du samedi : aller et retour dans un morceau de rue
précis, se faire voir, pavaner en bonne compagnie, voir et être vue, le théâtre italien quotidien,
intensifié en été ou dans les douces journées printanières, surtout la fin de semaine (week-end)

il s'est trouvé que Maria et la femme espagnole étaient amies, elles ne se sont pas reconnues de suite
à cause de la confusion générale, et des masques médicaux (en forme de bec de canard) portées par
l'une et l'autre

le groupe s'est rencontré, j'ai présenté mes deux couples d'amis et puis le lien avec le troisième s'est
fait de lui même, on s'est mis à discuter chaleureusement dans la rue

les enfants, sont là, point commun de tous et spécificité de chacun
le fils (de 16 mois) de Maria et Heval est mon préféré, mon complice, mon copain, il sait
parfaitement dire mon prénom maintenant et avec des tas d'intonations différentes, c'est drôle

alors les parents commencent à parler des enfants, Malika demande à Heval si leur enfants sont bilingues, il explique « pas avant 7 ans » ... on se compare, on se demande ...

on retourne dans le parc pour échapper à la foule mais une foule d'adolescents déchaînés nous y attends : ne pas sortir de samedi soir est fondamental, tous le monde est lâché

autre visage de la ville, jeune, en fin d'après-midi

on est resté longtemps tous ensemble, la nuit est tombée,
les enfants on joués avec les chiens et les toboggans du parcs.

il y a une programmation du parc, Heval et son fils savent à quelle heure rencontrer quel chien, le nom des propriétaires, et peut-être même où ils jouent : qui vient, quand et pourquoi
m'explique Maria :

ceux qui viennent pour courir
ceux qui viennent se promener avec leurs enfants
ceux qui viennent pour se trouver une amoureuse
ceux qui viennent pour sortir les animaux

ça pourrait être un lieu à ethnographier, ainsi que le marché (la fiera)

à la fin de la ballade, Heval m'a montré le lieu exact où avec Maria ils se sont rencontré il y a 15 ans, quelques mètres plus loin j'ai pris en photo la chère famille, et je suis allée dîner chez eux

14. Voir la ville depuis la plage (notes) **samedi 17 avril 2021, 13h15, la plaia**

[...]

la ville au loin
tenir cette ville un peu
au loin

 pouvoir la saisir
 d'un regard
 la délimiter

et la tenir
loin de moi

la ville entre la mer et la montagne (est prise)
la mer entre le port et l'aéroport

de la plage, je vois un voilier
de la plage, je vois les avions décoller (s'en aller)
 je vois un ferry entrer au port
 je vois le soleil revenir

de la plage, je vois mon départ imminent
 et le sentiment de n'avoir pas tout saisi (d'ici)

15. Décollage imaginaire (notes)
vendredi 7 mai 2021, 21h06, chez moi, cuisine

chaque avion me décolle

je dis :

son et lumière
de l'avion qui décolle

excitation et
arrachement
au sol

je n'en puis plus d'attendre
de partir

je n'en puis plus d'attendre
je n'en puis plus de partir

je n'en puis plus d'attendre de partir

annexe n°1 : Catane dans la Méditerranée

source : Geoportale Regione Sicilia, échelle 1 : 4.622 .324



annexe n°2

Catane, une ville entre la mer et le volcan

Catania in Civitates Orbis Terrarum, vol. V, carte 69, Georg Braun et Franz Hogenberg, gravé par Antonio Stizza

Civitates Orbis Terrarum est un grand atlas (en six volumes) des villes du monde publié entre 1572 et 1617.

Sur cette gravure on peut voir les anciennes murailles de la ville, en grande partie disparue aujourd'hui.

Cependant, la via Plebiscito qui est une rue en forme d'arc de cercle qui suit les deux tiers des fondations de cette muraille.



annexe n°3

Les points de repères du centre-ville de Catane

échelle 1 : 8.500

VILLA BELLINI

VIA ETNEA

PIAZZA DUOMO

VIA PLEBISCITO

CASTELLO URSINO

TEATRO MASSIMO

SAN BERILLO

GARE FERROVIERE

PESCHERIA

MOLO

(l'étoile indique mon lieu de résidence)



CENTRO STORICO
Scala
1:8.500

annexe n°4

Au sud du centre historique de Catane : le quartier de San Cristoforo et la plage

(carte touristique)

échelle 1 : 12.000

> le centre est délimité par l'éditeur
de cette carte par une ligne fuchsia

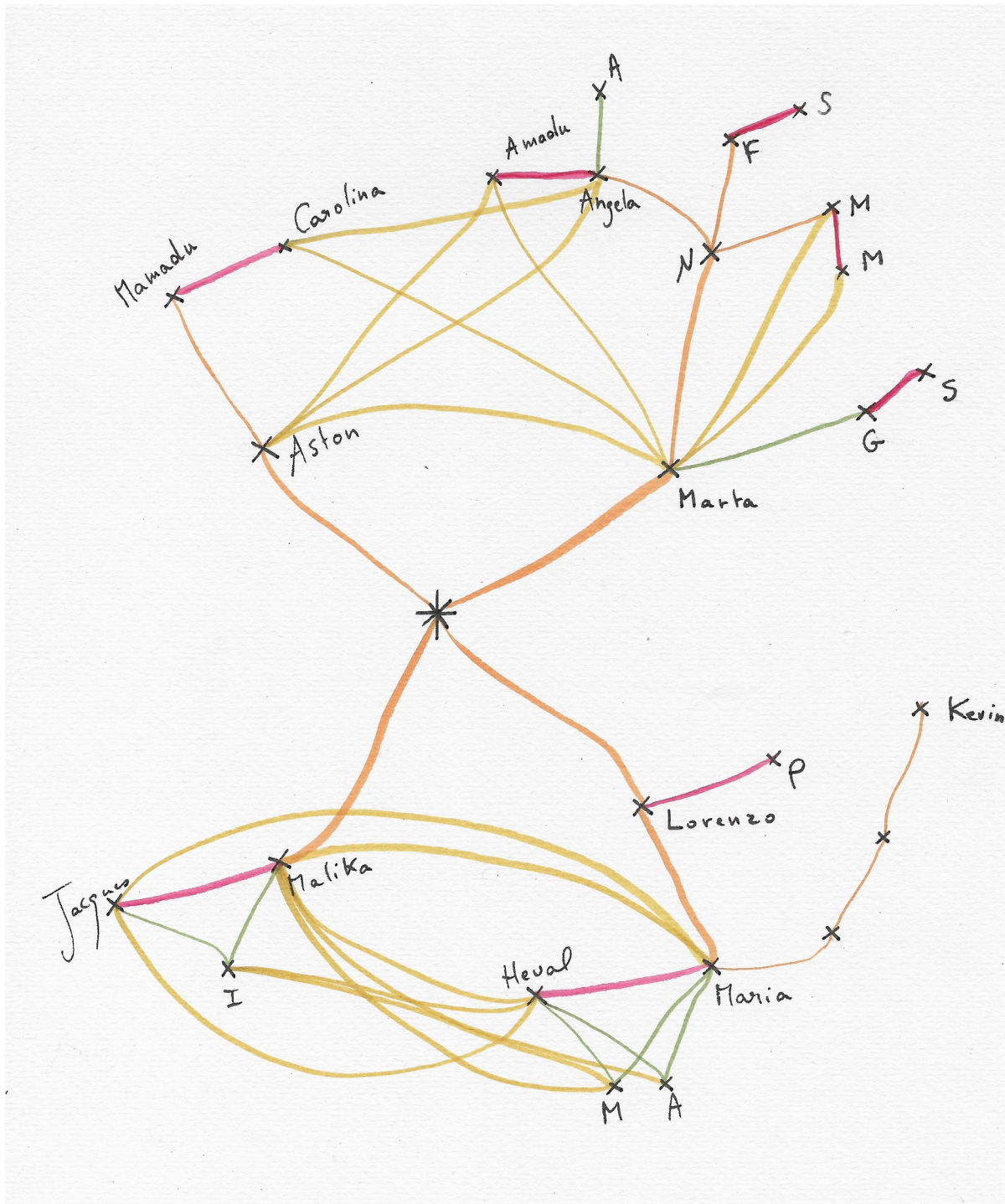
> la plage continue sur plusieurs
kilomètre en direction du Sud



annexe n°5 : La villa Bellini, le poumon vert de la ville
(carte postale des années 1950)



Schéma des liens amicaux et de sympathie à Catane



L'étoile centrale représente ma position dans le réseau amical que j'ai tissé. Toutes les personnes dont le nom ou l'initiale est écrite sont des connaissances ou des amis. Les personnes dont sont seulement écrites les initiales n'apparaissent pas dans le corps de texte du mémoire. Les personnes représenté par une simple X sont des intermédiaires avec qui je n'ai pas noué de relation particulière.

Relation de couple / Relation d'amitié / Relation filiale / en jaune : rencontres dont j'ai été l'intermédiaire

Note sur la diffusion des données et le contexte pandémique :

Avant de débiter l'enregistrement de cet entretien, je demanderai une autorisation écrite de la personne avec qui j'échange. Nous devons nous mettre d'accord sur la non diffusion des données en dehors de l'espace universitaire, il est aussi possible d'anonymiser l'entretien en changeant son prénom. Mon travail universitaire consistera en un travail de retranscription et de traduction en langue française de cet entretien, l'enregistrement audio sera conservé comme document de travail pour moi seule. Au moment où je réalise cette série d'entretien, nous nous trouvons à presque un an du début de la pandémie de covid 19 en Europe et nous nous y sommes encore en pleine crise sanitaire. Ce contexte influe beaucoup sur la vie sociale et quotidienne. Même si mes questions ont un caractère général, les personnes avec qui j'échange doivent se sentir libre de préciser si elles se réfèrent plus particulièrement à la période qui précède la pandémie ou non.

Présentation de la personne

_ **prénom** (au choix de la personne)

_ **année** de naissance (précise ou à la dizaine prêt, au choix de la personne)

_ **pays** de naissance (et éventuellement région et ville, au choix de la personne)

_ **travail** exercé à présent ou dans le passé

_ **quartier** habité à Catane

1. La ville de Catane et ses habitants

_ *Comment tu te sens ici, à Catane ?*

_ *Depuis quand vis-tu à Catane ? Pour combien d'année encore t'imagines-tu y vivre ?*

_ *Quels sont les lieux ou les quartiers qui te plaisent le plus dans cette ville ?*

_ *Comment tu te sens avec les habitants de Catane ?*

(*As-tu été témoin d'évolutions majeures de cette ville depuis que tu y vis ?*)

2. Altérité culturelle et rencontre à Catane

*_ Trouves-tu que Catane est une **ville multiculturelle** ?*

*_ D'après toi, à Catane les personnes appartenant à différents groupes culturels (y compris celui italien) se **rencontrent** ? Et si oui où ?*

*_ C'est quoi pour toi une **rencontre** ? Comment définirais-tu ce mot ?*

*_ T'es tu déjà senti /e **étranger/e** dans cette ville ?*

3. La langue italienne, la langue sicilienne, la langue maternelle

*_ Quel rapport as-tu avec le **catanese** (le sicilien parlé dans cette ville)?*

*_ Quelle est ta **langue maternelle** ?*

*_ Quel rapport as-tu avec la **langue italienne** ? As-tu le sentiment que tu peux exprimer tes idées et sentiments avec cette langue ?*

4. Amitié au-delà de la langue maternelle

_ As-tu des amis à Catane qui n'ont pas la même langue maternelle que toi ?

_ As-tu le sentiment que ta relation avec lui/elle/eux/elles est différente de celle avec les personnes que tu fréquente à Catane qui ont la même langue maternelle que toi?

4. Couple mixte et intégration culturelle

*_ Comment penses que ton couple soit **perçu**, ici, à Catane, (espace public, familial, amical) ?*

_ Tu penses que la fait d'être un couple mixte repose sur le fait d'avoir une langue maternelle différents, ou ça dépend d'autres facteurs ?

*_ As-tu le sentiment que certains malentendus ou incompréhensions avec ton/ta partenaire ont été*é liés au fait d'être un couple mixte ?*

*_ Qu'est-ce que tu pense avoir **donné** à ton compagnon / ta compagne de ta culture, langue, **altérité**, qu'est-ce que tu penses avoir **reçu** de sa culture, langue, **altérité** ?*

Diffusione dei dati e contesto pandemico :

Prima di iniziare da registrare questa intervista, devo chiedere l'autorizzazione scritta alla persona con cui faccio l'intervista, per metterci d'accordo sulla non diffusione dei dati fuori dallo spazio universitario, e l'obbligazione di rendere l'intervista anonima. Nella mia tesi farò un lavoro di ritrascrizione, la registrazione audio la conservo solamente per me. Comunque, nel momento in cui registro questa intervista, ci troviamo un anno dopo l'inizio della pandemia del covid 19, e ancora l'Europa è in crisi sanitaria. Questo cambia molte cose nella vita quotidiana e sociale. Anche se le mie domande sono generali, le persone possono sentirsi libere, di precisare quando si riferiscono al periodo anteriore alla pandemia, o al periodo presente, in particolare se c'è una differenza significativa.

Presentazione della persona

_ **nome** (a scelta della persona)

_ **anno** di nascita (precisa o alla dicesina, a scelta della persona)

_ **paese** di nascita (e in caso, regione e città, a scelta della persona)

_ **lavoro** presente o passato

_ **quartiere** dove vive (e hai vissuto) a Catania

1. La città di Catania e i suoi abitanti

_ *Come ti trovi qui a Catania ?*

_ *Da quanto vivi a Catania ? E per quanti anni immagini di viverci ancora ?*

_ *Quali sono i posti o zone che ti piacciono di più in questa città ?*

(*Sei stato testimone di cambiamenti di questa città da quando ci vivi ?*)

_ *Come ti trovi con gli abitanti di Catania ?*

2. Alterità e incontro nella città

_Secondo te Catania è una città etnica ?

_Secondo te, a Catania persone che appartengono ai diversi gruppi etnici (compreso quello italiano) si incontrano ? Se si, dove ?

_Cos'è un incontro secondo te ? Come lo definiresti ?

_Ti sei mai sentito/a come uno straniero/a in questa città ?

3. La lingua italiana, la lingua siciliana, la lingua madre

_Qual è la tua lingua madre ?

_Che rapporto hai con il dialetto siciliano parlato a Catania ?

_Che rapporto hai con la lingua italiana ? Credi che puoi esprimere le tue idee ed emozioni con questa lingua ?

4. Amizia al di là lingua madre

_Hai amici che non hanno la stessa lingua madre di te, che vivono qui a Catania ?

_Credi che la relazione con loro sia diversa da quella con gli amici che hanno la stessa lingua madre di te ?

5. Coppia mista e alterità

_Come pensi che la tua coppia sia percepita dagli altri, qui a Catania ? (abitanti, amici, famiglia)

_Una coppia è mista perché le due persone non hanno la stessa lingua madre, o dipende da altro ?

(_Credi che alcuni malintesi tra tu il tuo /la tua partner sono stati legati al fatto di essere una coppia mista ?)

_Cosa pensi di avere dato al tuo / alla tua compagna/a della tua cultura/lingua/ alterità...

Cosa pensi di aver ricevuto della sua cultura/ lingua/ alterità ?

TABLE

INTRODUCTION

Détours et cheminement de la recherche, pp.1-2 / *Les débuts d'un terrain d'anthropologie urbaine*, pp.2-3 / *L'anthropologue et la culture*, p.4 / *Apprentissage culturel et métissage*, pp.5-6 / *Se rencontrer : réflexivité ou réciprocité ?* pp.6-7 / *Les entretiens : parler, écouter, écrire*, pp.7-9 / *Distance et atonie : l'anthropologue comme étranger*, pp.10-12 / *Observer des liens dans le temps et l'espace*, pp.12-13 / *Anthropologie et esthétique*, pp.13-14

I - DÉCRIRE CATANE : *les structures élémentaires de la ville* - pp.15 - 36

1.1 – Un terrain urbain en temps de pandémie : une ville en huis clos - pp.15 - 23

Que signifie se sentir bien dans une ville ? - pp.16 - 17

Pandémie et proxémie : se lier aux autres dans l'espace urbain - pp.17 - 20

Une forme d'attachement esthétique à Catane - pp.20 - 21

Une ville en veille : Catane sans tourisme et sans vie nocturne - pp.22- 23

1.2 – Une description spatiale et sensorielle : les grandes lignes de Catane - pp.24- 28

La villa Bellini : le poumon vert - pp.24- 25

La montagne et la rue droite - pp.25- 26

Espace ressenti, espace effectif : grande ville ou village ? - pp.26- 27

Logiques urbanistiques : un port sans mer ? - pp.27- 28

1.3 – Des villes dans la villes - pp.28- 36

Un quartier populaire : via Plebiscito - pp.28-30

Des villes socio-linguistiques dans le centre-ville – pp.30- 31

Le quartier de la foire : lieu multiculturelle - pp.31- 33

Le quartier où on ne passe jamais : San Berillo – pp. 33- 36

II – NOSTALGIE INSULAIRE ET CHEZ SOI INCERTAIN : un port d’attache ? - pp.36-60

2.1 – Partir ou rester ? parcours d’exils et d’ancrages - pp.37-48

Un aboutissement ? Catane comme un chez-soi choisi – pp.37- 39

Nostalgie, exil et imaginaire migratoire : « la maison où je suis né » - pp.39- 43

« Mourir à Catane » : esthétiques et trajectoires insulaires – pp.43 - 48

2.2 – Être chez soi ailleurs : figures de voyageurs et d’étrangers - pp.49- 60

Un Italien qui boit du maté : camouflage culturel ou intégration ? - pp.49- 54

De la migration à la relation : réflexions sur des êtres humains en mouvement -pp.54-60

III – LIENS ET LANGAGE : parler aux proches là-bas, parler aux étrangers ici - pp.60- 79

3.1 – L’italien, le sicilien, le catanais : trouver sa place dans un palimpseste linguistique 60- 67

De la difficulté d’avoir une langue commune - pp.61- 63

Un Français qui parle catanais : absorption culturelle et « identité dynamique » -pp.63-67

3.2 – Au-delà de la double absence ou la langue de ceux qui sont partis - pp.68- 79

Racine, rhizome et humus : comment se défaire du monolinguisme ? - pp.68- 71

Langues et racines des enfants : transmettre la mixité - pp.72- 75

L’étranger et la culture de lien : comment rester proche en étant loin ? - pp.75- 79

IV – L’AIMÉ(E) COMME ÉTRANGER(E) PROCHE : quatre couples mixtes à Catane p79- 103

4.1 – Le regard des autres : mixité visible, mixité invisible - pp.80- 89

Le couple mixte une notion problématique, des relations à problèmes ? - pp.80- 84

Une femme blanche et un homme noir à Catane - pp.84- 86

Préjugés et métissages : de la fabrication à la destruction de la différence raciale ?

pp.86- 89

4.2 – Quatre lieux de vie “mixtes” : habiter l’un contre l’autre à Catane - pp.90- 97

Chez Heval et Maria : un appartement pour quatre - pp.91- 93

Chez Angela et Amadu : le sens de l’accueil - pp.93- 95

Une amitié en mots étrangers : entretien chez moi, entretien chez eux - pp.95- 97

4.3 – De l’amour à l’atopie : la différence culturelle comme mirage – pp. 97- 103

L’amour : une forme d’indifférence à la différence ? - pp.97- 99

Chercher la mixité : asymétrie de la curiosité ou forme d’exotisme ? - pp.99- 102

L’amour : une forme de l’atopie ? - pp.102- 103

CONCLUSION - pp.104- 108

BIBLIOGRAPHIE

AKOKA Karen, *L'asile et l'exil, une histoire de la distinction réfugiés/migrants*, Paris, La Découverte, 2020

ARENDT Hannah, « Politique et pluralité humaine », in *Qu'est-ce que la politique ?*, Le Seuil, Paris, 2014

AUGÉ Marc, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992

AUGÉ Marc, *Les formes de l'oubli* [1998], Paris, édition Payot & Rivages, 2019

AUGÉ Marc entretien avec **Michel Agier**, et **Carolina Kobelinsky** « Engager l'anthropologie : la colonisation, les prophètes, la mondialisation » in *Monde Commun*, n°3, 2019, Puf, p. 25 (pp. 12-30)

A. TIBERGHIE Gilles, *Amitier*, Paris, Le Félin, 2008

Babels (programme de recherche EHESS), coordonné par Michel Agier, Évangéline Masson-Diez et Marjorie Gerbier Aublanc, *Hospitalité en France : mobilisations intimes et politiques*, Paris, le passager clandestin, 2019

BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil, 1977

BAUMAN Zygmunt, *L'amour liquide, de la fragilité des liens entre les hommes*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004 (trad. de l'anglais Christophe Rosson)

BENSA Alban, *La fin de l'exotisme, essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006

BERLINER David, *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2018

CASSIN Barbara, *La nostalgie, quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Éditions Autrement, 2013

CASSIN Barbara, *Éloge de la traduction, compliquer l'universel*, Paris, Fayard, 2016

DE CECCO Simone, « En Italie, le sale boulot de l'intégration » in *Plein droit*, 2020/3, n° 126, pp. 32 -35

DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien, tome 1. arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990

DE SARDAN Jean-Pierre Olivier, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », in *Enquête*, 1995, pp. 71-109

DERVIN Fred, « Do intercultural couples “see culture everywhere” ? », in *Civilisations*, n°62 , 2013

DERVIN Fred (dir.), *Relations intimes interculturelles*, Paris, les archives contemporaines, 2013

DIMINESCU Dana, « Le migrant connecté, pour un manifeste épistémologique » in *Migrant et Société*, n°102, 2005

DIMINESCU Dana, in Genviève Cortes et al., *Les circulations internationales*, chapitre 15 : « Le migrant dans le système global des mobilités », Armand Colin, 2009, pp. 211-224

DIMINESCU Dana, « L'innovation numérique au service des réfugiés » in Michel Wiewiorka, *Les Solidarités*, Éditions Sciences Humaines, 2017, pp. 235-252

FANON Franz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952

FOUQUET Thomas, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain » in *Presse de Science Po, Autrepart*, n°41, 2007, pp. 83-98

GALLENGA Ghislaine, « L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique » in *Journal des anthropologues*, n°114-115, *L'empathie en anthropologie*, 2008

GEMENNE François, *On a tous un ami noir*, Paris, Fayard, 2020

GLISSANT Édouard, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990

HALL Edward Twitchell, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971

HALL Edward Twitchell, *Au-delà de la culture*, Paris, Seuil, 1979

LA CECLA Franco, *Il malinteso. Antropologia dell'incontro*, Roma-Bari, Laterza, 2005

MALINOWSKI Bronislaw, *Les Argonautes du Pacifique occidental* [1922], Paris, Gallimard, 1989

MAUSS Marcel, « Parentés à plaisanteries » in *École pratique des hautes études*, section des sciences religieuses, annuaire 1927-1928, 1926, pp. 3-21

MAZOUZ Sarah, *Race*, Paris, Anamosa, collection « le mot est faible » 2020

NAEPELS Michel, « Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique », in *L'Homme*, n°148, 1998, pp. 185-199

PANOFF Michet et Françoise, *L'ethnologue et son ombre*, Paris, Payot, 1968

ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte 2012, (trad. Thomas Chaumont)

SAYAD Abdelmalek, « Du message oral au message sur cassette, la communication avec l'absent », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1985, n° 59, p. 61-72

SAYAD Abdelmalek, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999

SCHÜTZ Alfred, *L'étranger. Un essai de psychologie sociale* [1944], suivi de *L'Homme qui rentre au pays* [1945], Paris, Allia, 2010

SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana. 1994

SEGALEN Victor, *Équipée*, [1929], Paris, Gallimard, 1983

SCHNAPPER Dominique, *Qu'est-ce que l'intégration ?*, Gallimard, Paris, 2007

TODOROV Tzvetan, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989

UNTERREINER Anne, « Transmission de la langue du parent migrant au sein des familles mixtes : une réalité complexe perçue à travers le discours de leurs enfants », in *Langage et société*, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014/1, n°147, pp. 97-109

VALENTI Franco, *Migrazioni, in Italia e nel mondo*, Brescia, Editrice Morcelliana, 2020

WAGNER Roy, *L'invention de la culture* (1975), Bruxelles, Zones Sensibles, 2014

WISMANN Heinz, *Penser entre les langues*, Paris, Flammarion, 2014

REMERCIEMENTS

à Marta, Aston, Maria, Lorenzo, Carolina, Angela, Malika, Heval, Jacques, Kevin
(et plus précieusement à ceux qui se cachent derrière ces noms)
qui m'ont accompagnés à Catane chacun(e) à leur façon,
et dont la parole a amplement nourri ce mémoire

à Gilles A. Tiberghien *pour son suivi constant, sensible et bienveillant*

à Évangéline Masson-Diez *pour son regard pratique, critique et avisé*

à Carolina Kobelinsky *pour sa disponibilité et son écoute*

à Arezoo Ashjaei, Viola Scarpa, Caterina Tosoni *pour nos échanges vivifiants*

à Lucie Robert *pour son attentive et amicale relecture*

à Mariline Brunet *pour sa présence perpétuelle à distance*

à Aram Alan *pour son soutien aimant tout au long de la recherche.*

L'étranger est toujours situé, et défini par le regard de l'autre. En nommant l'un *étranger*, l'autre souhaite marquer la *distance* et la *différence* qui les séparent. La figure de l'étranger est réversible. Ce regard réciproque est au cœur de la démarche anthropologique aujourd'hui. En menant pendant huit mois une enquête de terrain à Catane, nous avons été amenés à nous questionner sur la nature des liens avec nos interlocuteurs. La relation de proximité nouée en quelques mois avec la plupart d'entre eux, nous a poussé à repenser cette distance à l'autre dans un espace urbain mis sous cloche en pleine pandémie. Notre mémoire propose une description et une réflexion sur cette ville sous covid, offrant une large place à la parole de dix de ses habitants. La plupart d'entre eux font partie d'un couple mixte, où l'une et l'autre personnes ont grandi avec des langues et cultures différentes. Les enjeux esthétiques de ce terrain sont multiples : l'altérité, l'ailleurs, l'exotisme, la nostalgie, l'amitié, la relation à la langue maternelle et à la langue de l'autre. Partant de l'axiome que l'étranger peut être chacun de nous, ce mémoire cherche à comprendre comment se nouent les relations de proximité entre êtres humains, au-delà des apparentes différences culturelles.